3 1761 06582710 7

PQ
2474
C3
1887
c.1
ROBARTS

Toronto University Library.

PRESENTED BY

The University of Cambridge

through the Committee formed in

the Old Country

to aid in replacing the loss caused by the Disastrous Fire

of February the 14th, 1890.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lacannedejon00vign

LA CANNE DE JONC.

London: C. J. CLAY AND SONS
CAMBRIDGE UNIVERSITY PRESS WAREHOUSE
AVE MARIA LANE.

Cambridge: DEIGHTON, BELL, AND CO.
Leipzig: F. A. BROCKHAUS.

Lf
V688c

Pitt Press Series.

LA CANNE DE JONC

PAR LE COMTE

ALFRED DE VIGNY

EDITED

WITH HISTORICAL AND GRAMMATICAL NOTES

BY

REV. HERBERT A. BULL, M.A.
TRINITY COLLEGE, CAMBRIDGE,
LATE ASSISTANT MASTER AT WELLINGTON COLLEGE.

EDITED FOR THE SYNDICS OF THE UNIVERSITY PRESS

CAMBRIDGE
AT THE UNIVERSITY PRESS.
1887

[*All Rights reserved.*]

Cambridge
PRINTED BY C. J. CLAY M.A. AND SONS
AT THE UNIVERSITY PRESS

6286
21/10/90
b

PREFACE.

It is hoped that the Notes may be found to afford sufficient help to the young student. They are written with the idea of supplementing not supplanting Dictionary and Grammar, and help is, as a rule, only given where the meaning is not fairly obvious, or where experience shews that mistakes are common. If they are at all adequate a Vocabulary should not be needed: it is therefore not added.

In default of a recognised standard Grammar, references to any one have been omitted, though many have been consulted.

HERBERT A. BULL.

Wellington House,
Westgate-on-Sea,
Dec. 1, 1886.

INTRODUCTION.

M. le Comte Alfred de Vigny was the son of an officer who served under Louis XV. and Louis XVI., and was born in 1799 in the little town of Loches. Most of his childhood was passed in the Château de Tronchet in Beauce (cf. note on p. 49 l. 11). While at school in Paris his one desire was to be a soldier, and at the early age of 16 he received a commission in the "Red Household Musketeers." His one campaign during 14 years' service was when this corps attended Louis XVIII. to the frontier during his flight at the beginning of "The Hundred Days." In 1816 the red companies were disbanded, and he passed into the infantry of the guard. During twelve years more he did his best to see some fighting, but this being impossible, in 1828 he resigned his commission, and devoted himself entirely to poetry and literature. He had already published some volumes of poetry and an historical romance *Cinq-Mars*, (translated into English by William Hazlitt), which is perhaps his best known work. In 1832 appeared *Stello*, an episode of which, *Chatterton*, was dramatised and performed in 1835 at the Théâtre Français. He was elected a member of the Academy in 1846 and died in 1863.

La Canne de Jonc is taken from a volume of short stories about military life called *Servitude et Grandeur militaires*.

LA VIE ET LA MORT

DU

CAPITAINE RENAUD

OU

LA CANNE DE JONC.

CHAPITRE I.

UNE NUIT MÉMORABLE.

La nuit du 27 juillet 1830 fut silencieuse et solennelle. Son souvenir est, pour moi, plus présent que celui de quelques tableaux plus terribles que la destinée m'a jetés sous les yeux. — Le calme de la terre et de la mer devant l'ouragan n'a pas plus de majesté que n'en avait celui de Paris devant la révolution. Les boulevards étaient déserts. Je marchais seul, après minuit, dans toute leur longueur, regardant et écoutant avidement. Le ciel pur étendait sur le sol la blanche lueur de ses étoiles; mais les maisons étaient éteintes, closes et comme mortes. Tous les réverbères des rues étaient brisés. Quelques groupes d'ouvriers s'assemblaient encore près des arbres, écoutant un orateur mystérieux qui leur glissait des paroles secrètes à voix basse. Puis ils se séparaient en courant, et se jetaient dans des rues étroites et noires. Ils se collaient contre des petites portes d'allées qui s'ouvraient comme des trappes et se refer-

maient sur eux. Alors rien ne remuait plus, et la ville semblait n'avoir que des habitants morts et des maisons pestiférées.

On rencontrait, de distance en distance, une masse sombre, inerte, que l'on ne reconnaissait qu'en la touchant : c'était un bataillon de la Garde, debout, sans mouvement, sans voix. Plus loin, une batterie d'artillerie surmontée de ses mèches allumées, comme de deux étoiles.

On passait impunément devant ces corps imposants et sombres, on tournait autour d'eux, on s'en allait, on revenait sans en recevoir une question, une injure, un mot. Ils étaient inoffensifs, sans colère, sans haine ; ils étaient résignés et ils attendaient.

Comme j'approchais de l'un des bataillons les plus nombreux, un officier s'avança vers moi, avec une extrême politesse, et me demanda si les flammes que l'on voyait au loin éclairer la porte Saint-Denis ne venaient point d'un incendie ; il allait se porter en avant avec sa compagnie pour s'en assurer. Je lui dis qu'elles sortaient de quelques grands arbres que faisaient abattre et brûler des marchands, profitant du trouble pour détruire ces vieux ormes qui cachaient leurs boutiques. Alors, s'asseyant sur l'un des bancs de pierre du boulevard, il se mit à faire des lignes et des ronds sur le sable avec une canne de jonc. Ce fut à quoi je le reconnus, tandis qu'il me reconnaissait à mon visage. Comme je restais debout devant lui, il me serra la main et me pria de m'asseoir à son côté.

Le capitaine Renaud était un homme d'un sens droit et sévère et d'un esprit très-cultivé, comme la Garde en renfermait beaucoup à cette époque. Son caractère et ses habitudes nous étaient fort connus, et ceux qui liront ces souvenirs sauront bien sur quel visage sérieux ils doivent placer son nom de guerre donné par les soldats, adopté par les officiers et reçu indifféremment par l'homme. Comme les vieilles familles, les vieux régiments, conservés intacts par la paix, prennent des coutumes familières et inventent des noms caractéristiques pour leurs enfants. Une ancienne blessure à la jambe droite motivait cette habitude du capitaine de s'appuyer toujours sur cette *canne de jonc*, dont la pomme était assez singulière et attirait l'attention de tous

ceux qui la voyaient pour la première fois. Il la gardait partout et presque toujours à la main. Il n'y avait, du reste, nulle affectation dans cette habitude : ses manières étaient trop simples et sérieuses. Cependant on sentait que cela lui tenait au cœur. Il était fort honoré dans la Garde. Sans ambition et ne voulant être que ce qu'il était, capitaine de grenadiers, il lisait toujours, ne parlait que le moins possible et par monosyllabes. Très-grand, très-pâle et de visage mélancolique, il avait sur le front, entre les sourcils, une petite cicatrice assez profonde, qui souvent, de bleuâtre qu'elle était, devenait noire, et quelquefois donnait un air farouche à son visage habituellement froid et paisible.

Les soldats l'avaient en grande amitié ; et surtout dans la campagne d'Espagne on avait remarqué la joie avec laquelle ils partaient quand les détachements étaient commandés par la *Canne-de-Jonc*. C'était bien véritablement la *Canne-de-Jonc* qui les commandait ; car le capitaine Renaud ne mettait jamais l'épée à la main, même lorsque, à la tête des tirailleurs, il approchait assez l'ennemi pour courir le hasard de se prendre corps à corps avec lui.

Ce n'était pas seulement un homme expérimenté dans la guerre, il avait encore une connaissance si vraie des plus grandes affaires politiques de l'Europe sous l'Empire, que l'on ne savait comment se l'expliquer, et tantôt on l'attribuait à de profondes études, tantôt à de hautes relations fort anciennes, et que sa réserve perpétuelle empêchait de connaître.

Du reste, le caractère dominant des hommes d'aujourd'hui, c'est cette réserve même, et celui-ci ne faisait que porter à l'extrême ce trait général. A présent, une apparence de froide politesse couvre à la fois caractère et actions. Aussi je n'estime pas que beaucoup puissent se reconnaître aux portraits effarés que l'on fait de nous. L'affectation est ridicule en France plus que partout ailleurs, et c'est pour cela, sans doute, que, loin d'étaler sur ses traits et dans son langage l'excès de force que donnent les passions, chacun s'étudie à renfermer en soi les émotions violentes, les chagrins profonds ou les élans involontaires. Je ne pense point que la civilisation ait tout énervé, je vois qu'elle a tout masqué. J'avoue que c'est un bien, et j'aime le caractère

contenu de notre époque. Dans cette froideur apparente il y a de la pudeur, et les sentiments vrais en ont besoin. Il y entre aussi du dédain, bonne monnaie pour payer les choses humaines. — Nous avons déjà perdu beaucoup d'amis dont la mémoire vit entre nous; vous vous les rappelez, ô mes chers Compagnons d'armes! Les uns sont morts par la guerre, les autres par le duel, d'autres par le suicide; tous hommes d'honneur et de ferme caractère, de passions fortes, et cependant d'apparence simple, froide et réservée. L'ambition, l'amour, le jeu, la haine, la jalousie, les travaillaient sourdement; mais ils ne parlaient qu'à peine, et détournaient tout propos trop direct et prêt à toucher le point saignant de leur cœur. On ne les voyait jamais cherchant à se faire remarquer dans les salons par une tragique attitude; et si quelque jeune femme, au sortir d'une lecture de roman, les eût vus tout soumis et comme disciplinés aux saluts en usage et aux simples causeries à voix basse, elle les eût pris en mépris; et pourtant ils ont vécu et sont morts, vous le savez, en hommes aussi forts que la nature en produisit jamais. Les Caton et les Brutus ne s'en tirèrent pas mieux, tout porteurs de toges qu'ils étaient. Nos passions ont autant d'énergie qu'en aucun temps; mais ce n'est qu'à la trace de leurs fatigues que le regard d'un ami peut les reconnaître. Les dehors, les propos, les manières ont une certaine mesure de dignité froide qui est commune à tous, et dont ne s'affranchissent que quelques enfants qui se veulent grandir et faire valoir à toute force. A présent, la loi suprême des mœurs c'est la Convenance.

Il n'y a pas de profession où la froideur des formes du langage et des habitudes contraste plus vivement avec l'activité de la vie que la profession des armes. On y pousse loin la haine de l'exagération, et l'on dédaigne le langage d'un homme qui cherche à outrer ce qu'il sent ou à attendrir sur ce qu'il souffre. Je le savais, et je me préparais à quitter brusquement le capitaine Renaud, lorsqu'il me prit le bras et me retint.

— Avez-vous vu ce matin la manœuvre des Suisses? me dit-il; c'était assez curieux. Ils ont fait le *feu de chaussée en avançant* avec une précision parfaite. Depuis que je sers, je n'en avais pas vu faire l'application: c'est une manœuvre

de parade et d'Opéra ; mais, dans les rues d'une grande ville, elle peut avoir son prix, pourvu que les sections de droite et de gauche se forment vite en avant du peloton qui vient de faire feu.

En même temps il continuait à tracer des lignes sur la terre avec le bout de sa canne; ensuite il se leva lentement; et comme il marchait le long du boulevard, avec l'intention de s'éloigner du groupe des officiers et des soldats, je le suivis, et il continua de me parler avec une sorte d'exaltation nerveuse et comme involontaire qui me captiva, et que je n'aurais jamais attendue de lui, qui était ce qu'on est convenu d'appeler un homme froid.

Il commença par une très-simple demande, en prenant un bouton de mon habit:

— Me pardonnerez-vous, me dit-il, de vous prier de m'envoyer votre hausse-col de la Garde royale, si vous l'avez conservé? J'ai laissé le mien chez moi, et je ne puis l'envoyer chercher ni y aller moi-même, parce qu'on nous tue dans les rues comme des chiens enragés; mais depuis trois ou quatre ans que vous avez quitté l'armée, peut-être ne l'avez-vous plus. J'avais aussi donné ma démission il y a quinze jours, car j'ai une grande lassitude de l'Armée; mais avant-hier, quand j'ai vu les ordonnances, j'ai dit: On va prendre les armes. J'ai fait un paquet de mon uniforme, de mes épaulettes et de mon bonnet à poil, et j'ai été à la caserne retrouver ces braves gens-là qu'on va faire tuer dans tous les coins, et qui certainement auraient pensé, au fond du cœur, que je les quittais mal et dans un moment de crise; c'eût été contre l'Honneur, n'est-il pas vrai, entièrement contre l'Honneur?

— Aviez-vous prévu les ordonnances, dis-je, lors de votre démission?

— Ma foi, non! je ne les ai pas même lues encore.

— Eh bien! que vous reprochiez-vous?

— Rien que l'apparence, et je n'ai pas voulu que l'apparence même fût contre moi.

— Voilà, dis-je, qui est admirable!

— Admirable! admirable! dit le capitaine Renaud en marchant plus vite, c'est le mot actuel; quel mot puéril! Je déteste l'admiration; c'est le principe de trop de mauvaises

actions. On la donne à trop bon marché à présent, et à tout le monde, nous devons bien nous garder d'admirer légèrement.

L'admiration est corrompue et corruptrice. On doit bien faire pour soi-même, et non pour le bruit. D'ailleurs, j'ai là-dessus mes idées, finit-il brusquement; et il allait me quitter.

— Il y a quelque chose d'aussi beau qu'un grand homme, c'est un homme d'Honneur, lui dis-je.

Il me prit la main avec affection. — C'est une opinion qui nous est commune, me dit-il vivement; je l'ai mise en action toute ma vie, mais il m'en a coûté cher. Cela n'est pas si facile que l'on croit.

Ici le sous-lieutenant de sa compagnie vint lui demander un cigare. Il en tira plusieurs de sa poche, et les lui donna sans parler: les officiers se mirent à fumer en marchant de long en large, dans un silence et un calme que le souvenir des circonstances présentes n'interrompait pas; aucun ne daignant parler des dangers du jour, ni de son devoir, et connaissant à fond l'un et l'autre.

Le capitaine Renaud revint à moi. — Il fait beau, me dit-il en me montrant le ciel avec sa canne de jonc: je ne sais quand je cesserai de voir tous les soirs les mêmes étoiles; il m'est arrivé une fois de m'imaginer que je verrais celles de la mer du Sud, mais j'étais destiné à ne pas changer d'hémisphère. N'importe! le temps est superbe: les Parisiens dorment ou font semblant. Aucun de nous n'a mangé ni bu depuis vingt-quatre heures; cela rend les idées très-nettes. Je me souviens qu'un jour, en allant en Espagne, vous m'avez demandé la cause de mon peu d'avancement; je n'eus pas le temps de vous la conter; mais ce soir je me sens la tentation de revenir sur ma vie que je repassais dans ma mémoire. Vous aimez les récits, je me le rappelle, et, dans votre vie retirée, vous aimerez à vous souvenir de nous. Si vous voulez vous asseoir sur ce parapet du boulevard avec moi, nous y causerons fort tranquillement, car on me paraît avoir cessé pour cette fois de nous ajuster par les fenêtres et les soupiraux de cave. Je ne vous dirai que quelques époques de mon histoire, et je ne ferai que suivre mon caprice.

J'ai beaucoup vu et beaucoup lu, mais je crois bien que je ne saurais pas écrire. Ce n'est pas mon état, Dieu merci! et je n'ai jamais essayé. Mais, par exemple, je sais vivre, et j'ai vécu comme j'en avais pris la résolution (dès que j'ai eu le courage de la prendre), et, en vérité, c'est quelque chose. Asseyons-nous.

Je le suivis lentement, et nous traversâmes le bataillon pour passer à gauche de ses beaux grenadiers. Ils étaient debout, gravement, le menton appuyé sur le canon de leurs fusils. Quelques jeunes gens s'étaient assis sur leurs sacs, plus fatigués de la journée que les autres. Tous se taisaient et s'occupaient froidement de réparer leur tenue et de la rendre plus correcte. Rien n'annonçait l'inquiétude ou le mécontentement. Ils étaient à leurs rangs, comme après un jour de revue, attendant les ordres.

Quand nous fûmes assis, notre vieux camarade prit la parole, et à sa manière me raconta trois grandes époques qui me donnèrent le sens de sa vie et m'expliquèrent la bizarrerie de ses habitudes et ce qu'il y avait de sombre dans son caractère. Rien de ce qu'il m'a dit ne s'est effacé de ma mémoire, et je le répéterai presque mot pour mot.

CHAPITRE II.

MALTE.

Je ne suis rien, dit-il d'abord, et c'est à présent un bonheur pour moi que de penser cela; mais si j'étais quelque chose, je pourrais dire comme Louis XIV: *J'ai trop aimé la guerre.* Que voulez-vous? Bonaparte m'avait grisé dès l'enfance comme les autres, et sa gloire me montait à la tête si violemment, que je n'avais plus de place dans le cerveau pour une autre idée. Mon père, vieil officier supérieur, toujours dans les camps, m'était tout à fait inconnu, quand un jour il lui prit fantaisie de me conduire en Égypte avec lui. J'avais douze ans, et je me souviens encore de ce temps comme si j'y étais, des

sentiments de toute l'armée et de ceux qui prenaient déjà possession de mon âme. Deux esprits enflaient les voiles de nos vaisseaux, l'esprit de gloire et l'esprit de piraterie. Mon père n'écoutait pas plus le second que le vent de nord-ouest qui nous emportait; mais le premier bourdonnait si fort à mes oreilles, qu'il me rendit sourd pendant longtemps à tous les bruits du monde, hors à la musique de Charles XII, le canon. Le canon me semblait la voix de Bonaparte, et, tout enfant que j'étais, quand il grondait, je devenais rouge de plaisir, je sautais de joie, je lui battais des mains, je lui répondais par de grands cris. Ces premières émotions préparèrent l'enthousiasme exagéré qui fut le but et la folie de ma vie. Une rencontre, mémorable pour moi, décida cette sorte d'admiration fatale, cette adoration insensée à laquelle je voulus trop sacrifier.

La flotte venait d'appareiller depuis le 30 floréal an VI. Je passai le jour et la nuit sur le pont à me pénétrer du bonheur de voir la grande mer bleue et nos vaisseaux. Je comptai cent bâtiments et je ne pus tout compter. Notre ligne militaire avait une lieue d'étendue, et le demi-cercle que formait le convoi en avait au moins six. Je ne disais rien. Je regardai passer la Corse tout près de nous, traînant la Sardaigne à sa suite, et bientôt arriva la Sicile à notre gauche. Car *la Junon*, qui portait mon père et moi, était destinée à éclairer la route et à former l'avant-garde avec trois autres frégates Mon père me tenait la main, et me montra l'Etna tout fumant et des rochers que je n'oubliai point : c'était la Favaniane et le mont Éryx. Marsala, l'ancien Lilybée, passait à travers ses vapeurs ; je pris ses maisons blanches pour des colombes perçant un nuage ; et un matin, c'était..., oui, c'était le 24 prairial, je vis, au lever du jour, arriver devant moi un tableau qui m'éblouit pour vingt ans.

Malte était debout avec ses forts, ses canons à fleur d'eau, ses longues murailles luisantes au soleil comme des marbres nouvellement polis, et sa fourmilière de galères toutes minces courant sur de longues rames rouges. Cent quatre-vingt-quatorze bâtiments français l'envelop-paient de leurs grandes voiles et de leurs pavillons bleus,

rouges et blancs que l'on hissait, en ce moment, à tous les mâts, tandis que l'étendard de la religion s'abaissait lentement sur le *Gozo* et le fort Saint-Elme : c'était la dernière croix militante qui tombait. Alors la flotte tira cinq cents coups de canon. 5

Le vaisseau *l'Orient* était en face, seul à l'écart, grand et immobile. Devant lui vinrent passer lentement, et l'un après l'autre, tous les bâtiments de guerre, et je vis de loin Desaix saluer Bonaparte. Nous montâmes près de lui à bord de *l'Orient*. Enfin pour la première fois je le vis. 10

Il était debout près du bord, causant avec Casa-Bianca, capitaine du vaisseau (pauvre *Orient!*), et il jouait avec les cheveux d'un enfant de dix ans, le fils du capitaine. Je fus jaloux de cet enfant sur-le-champ, et le cœur me bondit en voyant qu'il touchait le sabre du général. Mon 15 père s'avança vers Bonaparte et lui parla longtemps. Je ne voyais pas encore son visage. Tout d'un coup il se retourna et me regarda; je frémis de tout mon corps à la vue de ce front jaune entouré de longs cheveux pendants et comme sortant de la mer, tout mouillés; de ces grands 20 yeux gris, de ces joues maigres et de cette lèvre rentrée sur un menton aigu. Il venait de parler de moi, car il disait : "Écoute, mon brave, puisque tu le veux, tu viendras en Égypte et le général Vaubois restera bien ici sans toi et avec ses quatre mille hommes; mais je n'aime pas 25 qu'on emmène ses enfants; je ne l'ai permis qu'à Casa-Bianca, et j'ai eu tort. Tu vas renvoyer celui-ci en France; je veux qu'il soit fort en mathématiques, et s'il t'arrive quelque chose là-bas, je te réponds de lui, moi; je m'en charge, et j'en ferai un bon soldat." En même 30 temps il se baissa, et me prenant sous les bras, m'éleva jusqu'à sa bouche et me baisa le front. La tête me tourna, je sentis qu'il était mon maître et qu'il enlevait mon âme à mon père, que du reste je connaissais à peine parce qu'il vivait à l'armée éternellement. Je crus éprouver l'effroi de 35 Moïse, berger, voyant Dieu dans le buisson. Bonaparte m'avait soulevé libre, et quand ses bras me redescendirent doucement sur le pont, ils y laissèrent un esclave de plus.

La veille, je me serais jeté dans la mer si l'on m'eût 40

enlevé à l'armée; mais je me laissai emmener quand on voulut. Je quittai mon père avec indifférence, et c'était pour toujours! Mais nous sommes si mauvais dès l'enfance, et, hommes ou enfants, si peu de chose nous prend et nous enlève aux bons sentiments naturels! Mon père n'était plus mon maître parce que j'avais vu le sien, et que de celui-là seul me semblait émaner toute autorité de la terre. — O rêves d'autorité et d'esclavage! O pensées corruptrices du pouvoir, bonnes à séduire les enfants! Faux enthousiasmes! poisons subtils, quel antidote pourra-t-on jamais trouver contre vous? J'étais étourdi, enivré; je voulais travailler, et je travaillai, à en devenir fou! Je calculai nuit et jour, et je pris l'habit, le savoir et, sur mon visage, la couleur jaune de l'école. De temps en temps le canon m'interrompait, et cette voix du demi-dieu m'apprenait la conquête de l'Égypte, Marengo, le 18 brumaire, l'Empire...et l'Empereur me tint parole. — Quant à mon père, je ne savais plus ce qu'il était devenu, lorsqu'un jour m'arriva cette lettre que voici.

Je la porte toujours dans ce vieux portefeuille, autrefois rouge, et je la relis souvent pour bien me convaincre de l'inutilité des avis que donne une génération à celle qui la suit, et réfléchir sur l'absurde entêtement de mes illusions.

Ici le Capitaine, ouvrant son uniforme, tira de sa poitrine: son mouchoir premièrement, puis un petit portefeuille qu'il ouvrit avec soin, et nous entrâmes dans un café encore éclairé, où il me lut ces fragments de lettres, qui me sont restés entre les mains, on saura bientôt comment.

CHAPITRE III.

SIMPLE LETTRE.

"A bord du vaisseau anglais le *Culloden*,
devant Rochefort, 1804.

Sent to France, with Admiral Collingwood's permission.

"Il est inutile, mon enfant, que tu saches comment t'arrivera cette lettre, et par quels moyens j'ai pu connaître

ta conduite et ta position actuelle. Qu'il te suffise d'apprendre que je suis content de toi, mais que je ne te reverrai sans doute jamais. Il est probable que cela t'inquiète peu. Tu n'as connu ton père que dans l'âge où la mémoire n'est pas née encore et où le cœur n'est pas encore éclos. Il s'ouvre plus tard en nous qu'on ne le pense généralement, et c'est de quoi je me suis souvent étonné; mais qu'y faire? Tu n'es pas plus mauvais qu'un autre, ce me semble. Il faut bien que je m'en contente. Tout ce que j'ai à te dire, c'est que je suis prisonnier des Anglais depuis le 14 thermidor an VI (ou le 2 août 1798, vieux style, qui, dit-on, redevient à la mode aujourd'hui). J'étais allé à bord de *l'Orient* pour tâcher de persuader à ce brave Brueys d'appareiller pour Corfou. Bonaparte m'avait déjà envoyé son pauvre aide de camp Julien, qui eut la sottise de se laisser enlever par les Arabes. Moi, j'arrivai, mais inutilement. Brueys était entêté comme une mule. Il disait qu'on allait trouver la passe d'Alexandrie pour faire entrer ses vaisseaux; mais il ajouta quelques mots assez fiers qui me firent bien voir qu'au fond il était un peu jaloux de l'armée de terre. — Nous prend-on pour des *passeurs d'eau?* me dit-il, et croit-on que nous ayons peur des Anglais? — Il aurait mieux valu pour la France qu'il en eût peur. Mais s'il a fait des fautes, il les a glorieusement expiées; et je puis dire que j'expie ennuyeusement celle que je fis de rester à son bord quand on l'attaqua. Brueys fut d'abord blessé à la tête et à la main. Il continua le combat jusqu'au moment où un boulet lui arracha les entrailles. Il se fit mettre dans un sac de son et mourut sur son banc de quart. Nous vîmes clairement que nous allions sauter vers les dix heures du soir. Ce qui restait de l'équipage descendit dans les chaloupes et se sauva, excepté Casa-Bianca. Il demeura le dernier, bien entendu, mais son fils, un beau garçon, que tu as entrevu, je crois, vint me trouver et me dit: "Citoyen, qu'est-ce que l'honneur veut que je fasse?" — Pauvre petit! Il avait dix ans, je crois, et cela parlait d'honneur dans un tel moment! Je le pris sur mes genoux dans le canot et je l'empêchai de voir sauter son père avec le pauvre *Orient*, qui s'éparpilla en l'air comme une gerbe de feu. Nous ne sautâmes pas, nous, mais nous fûmes pris, ce qui est bien plus douloureux, et je vins à

Douvres, sous la garde d'un brave capitaine anglais nommé Collingwood, qui commande à présent le *Culloden*. C'est un galant homme s'il en fut, qui, depuis 1761 qu'il sert dans la marine, n'a quitté la mer que pendant deux années, pour
5 se marier et mettre au monde ses deux filles. Ces enfants, dont il parle sans cesse, ne le connaissent pas, et sa femme ne connaît guère que par ses lettres son beau caractère. Mais je sens bien que la douleur de cette défaite d'Aboukir a abrégé mes jours, qui n'ont été que trop longs, puisque j'ai
10 vu un tel désastre et la mort de mes glorieux amis. Mon grand âge a touché tout le monde ici ; et, comme le climat de l'Angleterre m'a fait tousser beaucoup et a renouvelé toutes mes blessures au point de me priver entièrement de l'usage d'un bras, le bon capitaine Collingwood a demandé
15 et obtenu pour moi (ce qu'il n'aurait pu obtenir pour lui-même à qui la terre était défendue) la grâce d'être transféré en Sicile, sous un soleil plus chaud et un ciel plus pur. Je crois bien que j'y vais finir ; car soixante-dix-huit ans, sept blessures, des chagrins profonds et la captivité sont des
20 maladies incurables. Je n'avais à te laisser que mon épée, pauvre enfant ! à présent je n'ai même plus cela, car un prisonnier n'a pas d'épée. Mais j'ai au moins un conseil à te donner, c'est de te défier de ton enthousiasme pour les hommes qui parviennent vite, et surtout pour Bonaparte.
25 Tel que je te connais, tu serais un Séide, et il faut se garantir du *Séidisme* quand on est Français, c'est-à-dire très-susceptible d'être atteint de ce mal contagieux. C'est une chose merveilleuse que la quantité de petits et de grands tyrans qu'il a produits. Nous aimons les fanfarons à un point ex-
30 trême, et nous nous donnons à eux de si bon cœur que nous ne tardons pas à nous en mordre les doigts ensuite. La source de ce défaut est un grand besoin d'action et une grande paresse de réflexion. Il s'ensuit que nous aimons infiniment mieux nous donner corps et âme à celui qui se
35 charge de penser pour nous et d'être responsable, quitte à rire après de nous et de lui :

Bonaparte est un bon enfant, mais il est vraiment par trop charlatan. Je crains qu'il ne devienne fondateur parmi nous d'un nouveau genre de jonglerie ; nous en avons bien
40 assez en France. Le charlatanisme est insolent et corrupteur,

et il a donné de tels exemples dans notre siècle et a mené si grand bruit du tambour et de la baguette sur la place publique, qu'il s'est glissé dans toute profession, et qu'il n'y a si petit homme qu'il n'ait gonflé. Le nombre est incalculable des grenouilles qui crèvent. Je désire bien vivement que mon fils n'en soit pas.

Je suis bien aise qu'il m'ait tenu parole en se *chargeant de toi*, comme il dit; mais ne t'y fie pas trop. Peu de temps après la triste manière dont je quittai l'Égypte, voici la scène que l'on m'a contée et qui se passa à un certain dîner; je veux te la dire afin que tu y penses souvent :

Le 1er vendémiaire an VII, étant au Caire, Bonaparte, membre de l'Institut, ordonna une fête civique pour l'anniversaire de l'établissement de la République. La garnison d'Alexandrie célébra la fête autour de la colonne de Pompée, sur laquelle on planta le drapeau tricolore; l'aiguille de Cléopâtre fut illuminée assez mal; et les troupes de la Haute-Égypte célébrèrent la fête, le mieux qu'elles purent, entre les pylônes, les colonnes, les cariatides de Thèbes, sur les genoux du colosse de Memnon, aux pieds des figures de Tâma et de Châma. Le premier corps d'armée fit au Caire ses manœuvres, ses courses et ses feux d'artifice. Le général en chef avait invité à dîner tout l'état-major, les ordonnateurs, les savants, les kiaya du pacha, l'émir, les membres du divan et les agas, autour d'une table de cinq cents couverts dressée dans la salle basse de la maison qu'il occupait sur la place d'El-Béquier; le bonnet de la liberté et le croissant s'entrelaçaient amoureusement; les couleurs turques et françaises formaient un berceau et un tapis fort agréables sur lesquels se mariaient le Koran et la Table des Droits de l'Homme. Après que les convives eurent bien mangé avec leurs doigts des poulets et du riz assaisonnés de safran, des pastèques et des fruits, Bonaparte, qui ne disait rien, jeta un coup d'œil très-prompt sur eux tous. Le bon Kléber, qui était couché à côté de lui, parce qu'il ne pouvait pas ployer à la turque ses longues jambes, donna un grand coup de coude à Abdallah-Menou, son voisin, et lui dit avec son accent demi-allemand :

— Tiens! voilà Ali-Bonaparte qui va nous faire une des siennes.

Il l'appelait comme cela, parce que, à la fête de Mahomet, le général s'était amusé à prendre le costume oriental, et qu'au moment où il s'était déclaré protecteur de toutes les religions, on lui avait pompeusement décerné le nom de gendre du prophète, et on l'avait nommé Ali-Bonaparte.

Kléber n'avait pas fini de parler, et passait encore sa main dans ses grands cheveux blonds, que le petit Bonaparte était déjà debout, et, approchant son verre de son menton maigre et de sa grosse cravate, il dit d'une voix brève, claire et saccadée.

— Buvons à l'an trois cent de la République française :

Kléber se mit à rire dans l'épaule de Menou, au point de lui faire verser son verre sur un vieil aga, et Bonaparte les regarda tous deux de travers, en fronçant le sourcil.

Certainement, mon enfant, il avait raison ; parce que, en présence d'un général en chef, un général de division ne doit pas se tenir indécemment, fût-ce un gaillard comme Kléber ; mais eux, ils n'avaient pas tout à fait tort non plus, puisque Bonaparte, à l'heure qu'il est, s'appelle l'Empereur et que tu es son page."

. . . . . .

— En effet, dit le capitaine Renaud en reprenant la lettre de mes mains, je venais d'être nommé page de l'Empereur en 1804. Ah ! la terrible année que celle-là ! de quels événements elle était chargée quand elle nous arriva, et comme je l'aurais considérée avec attention, si j'avais su alors considérer quelque chose ! Mais je n'avais pas d'yeux pour voir, pas d'oreilles pour entendre autre chose que les actions de l'Empereur, la voix de l'Empereur, les gestes de l'Empereur, les pas de l'Empereur. Son approche m'enivrait, sa présence me magnétisait. La gloire d'être attaché à cet homme me semblait la plus grande chose qui fût au monde, et jamais un amant n'a senti l'ascendant de sa maîtresse avec des émotions plus vives et plus écrasantes que celles que sa vue me donnait chaque jour. L'admiration d'un chef militaire devient une passion, un fanatisme, une frénésie, qui font de nous des esclaves, des furieux, des aveugles. Cette pauvre lettre que je viens de vous donner à lire ne tint dans mon esprit que la place de ce que les écoliers nomment un

sermon, et je ne sentis que le soulagement impie des enfants qui se trouvent délivrés de l'autorité naturelle et se croient libres parce qu'ils ont choisi la chaîne que l'entraînement général leur a fait river à leur cou. Mais un reste de bons sentiments natifs me fit conserver cette écriture sacrée, et son autorité sur moi a grandi à mesure que diminuaient mes rêves d'héroïque sujétion. Elle est restée toujours sur mon cœur, et elle a fini par y jeter des racines invisibles, aussitôt que le bon sens a dégagé ma vue des nuages qui la couvraient alors. Je n'ai pu m'empêcher, cette nuit, de la relire avec vous, et je me prends en pitié en considérant combien a été lente la courbe que mes idées ont suivie pour revenir à la base la plus solide et la plus simple de la conduite d'un homme. Vous verrez à combien peu elle se réduit; mais, en vérité, monsieur, je pense que cela suffit à la vie d'un honnête homme, et il m'a fallu bien du temps pour arriver à trouver la source de la véritable grandeur qu'il peut y avoir dans la profession presque barbare des armes.

Ici le capitaine Renaud fut interrompu par un vieux sergent de grenadiers qui vint se placer à la porte du café, portant son arme en sous-officier et tirant une lettre écrite sur papier gris placée dans la bretelle de son fusil. Le capitaine se leva paisiblement et ouvrit l'ordre qu'il recevait.

— Dites à Béjaud de copier cela sur le livre d'ordre, dit-il au sergent.

— Le sergent-major n'est pas revenu de l'arsenal, dit le sous-officier, d'une voix douce comme celle d'une fille, et baissant les yeux sans même daigner dire comment son camarade avait été tué.

— Le fourrier le remplacera, dit le capitaine sans rien demander; et il signa son ordre sur le livre du sergent qui lui servit de pupitre.

Il toussa un peu et reprit avec tranquillité:

CHAPITRE IV.

LE DIALOGUE INCONNU.

— La lettre de mon pauvre père, et sa mort, que j'appris peu de temps après, produisirent en moi, tout enivré que j'étais et tout étourdi du bruit de mes éperons, une impression assez forte pour donner un grand ébranlement à mon ardeur aveugle, et je commençai à examiner de plus près et avec plus de calme ce qu'il y avait de surnaturel dans l'éclat qui m'enivrait. Je me demandai, pour la première fois, en quoi consistait l'ascendant que nous laissions prendre sur nous aux hommes d'action revêtus d'un pouvoir absolu, et j'osai tenter quelques efforts intérieurs pour tracer des bornes, dans ma pensée, à cette donation volontaire de tant d'hommes à un homme. Cette première secousse me fit entr'ouvrir la paupière, et j'eus l'audace de regarder en face l'aigle éblouissant qui m'avait enlevé tout enfant, et dont les ongles me pressaient les reins.

Je ne tardai pas à trouver des occasions de l'examiner de plus près, et d'épier l'esprit du grand homme dans les actes obscurs de sa vie privée.

On avait osé créer des pages, comme je vous l'ai dit; mais nous portions l'uniforme d'officiers en attendant la livrée verte à culottes rouges que nous devions prendre au sacre. Nous servions d'écuyers, de secrétaires et d'aides de camp jusque-là, selon la volonté du maître, qui prenait ce qu'il trouvait sous sa main. Déjà il se plaisait à peupler ses antichambres; et comme le besoin de dominer le suivait partout, il ne pouvait s'empêcher de l'exercer dans les plus petites choses et tourmentait autour de lui ceux qui l'entouraient, par l'infatigable maniement d'une volonté toujours présente. Il s'amusait de ma timidité; il jouait avec mes terreurs et mon respect. Quelquefois il m'appelait brusquement; et, me voyant entrer pâle et balbutiant, il s'amusait à me faire parler longtemps pour voir mes étonnements et troubler mes idées. Quelquefois, tandis que

j'écrivais sous sa dictée, il me tirait l'oreille tout d'un coup, à sa manière, et me faisait une question imprévue sur quelque vulgaire connaissance comme la géographie ou l'algèbre, me posant le plus facile problème d'enfant; il me semblait alors que la foudre tombait sur ma tête. Je savais mille fois ce qu'il me demandait; j'en savais plus qu'il ne le croyait, j'en savais même souvent plus que lui; mais son œil me paralysait. Lorsqu'il était hors de la chambre, je pouvais respirer, le sang commençait à circuler dans mes veines, la mémoire me revenait et avec elle une honte inexprimable, la rage me prenait, j'écrivais ce que j'aurais dû lui répondre; puis je me roulais sur le tapis, je pleurais, j'avais envie de me tuer.

— Quoi! me disais-je, il y a donc des têtes assez fortes pour être sûres de tout et n'hésiter devant personne? Des hommes qui s'étourdissent par l'action sur toute chose, et dont l'assurance écrase les autres en leur faisant penser que la clef de tout savoir et de tout pouvoir, clef qu'on ne cesse de chercher, est dans leur poche, et qu'ils n'ont qu'à l'ouvrir pour en tirer lumière et autorité infaillibles! Je sentais pourtant que c'était là une force fausse et usurpée. Je me révoltais, je criais: "Il ment! Son attitude, sa voix, son geste, ne sont qu'une pantomime d'acteur, une misérable parade de souveraineté, dont il doit savoir la vanité. Il n'est pas possible qu'il croie en lui-même aussi sincèrement! Il nous défend à tous de lever le voile, mais il se voit nu par dessous. Et que voit-il? un pauvre ignorant comme nous tous, et sous tout cela, la créature faible!" — Cependant je ne savais comment voir le fond de cette âme déguisée. Le pouvoir et la gloire le défendaient sur tous les points; je tournais autour sans réussir à y rien surprendre, et ce porc-épic, toujours armé, se roulait devant moi, n'offrant de tous côtés que des pointes acérées. Un jour pourtant, le hasard, notre maître à tous, les entr'ouvrit, et à travers ces piques et ces dards fit pénétrer une lumière d'un moment.—Un jour, ce fut peut-être le seul de sa vie, il rencontra plus fort que lui et recula un instant devant un ascendant plus grand que le sien. J'en fus témoin, et me sentis vengé.—Voici comment cela m'arriva:

Nous étions à Fontainebleau. Le Pape venait d'arriver.

L'Empereur l'avait attendu impatiemment pour le sacre, et l'avait reçu en voiture, montant de chaque côté, au même instant, avec une étiquette en apparence négligée, mais profondément calculée de manière à ne céder ni prendre le
5 pas, ruse italienne. Il revenait au château, tout y était en rumeur ; j'avais laissé plusieurs officiers dans la chambre qui précédait celle de l'Empereur, et j'étais resté seul dans la sienne. Je considérais une longue table qui portait, au lieu de marbre, des mosaïques romaines, et que surchargeait un
10 amas énorme de placets. J'avais vu souvent Bonaparte rentrer et leur faire subir une étrange épreuve. Il ne les prenait ni par ordre, ni au hasard ; mais quand leur nombre l'irritait, il passait sa main sur la table de gauche à droite et de droite à gauche, comme un faucheur, et les dispersait
15 jusqu'à ce qu'il en eût réduit le nombre à cinq ou six qu'il ouvrait. Cette sorte de jeu dédaigneux m'avait ému singulièrement. Tous ces papiers de deuil et de détresse repoussés et jetés sur le parquet, enlevés comme par un vent colère ; ces implorations inutiles des veuves et des orphelins
20 n'ayant pour chance de secours que la manière dont les feuilles volantes étaient balayées par le chapeau consulaire ; toutes ces feuilles gémissantes, mouillées par des larmes de famille, traînant au hasard sous ses bottes et sur lesquelles il marchait comme sur ses morts du champ de bataille, me
25 représentaient la destinée présente de la France comme une loterie sinistre, et, toute grande qu'était la main indifférente et rude qui tirait les lots, je pensais qu'il n'était pas juste de livrer ainsi au caprice de ses coups de poing tant de fortunes obscures qui eussent été peut-être un jour aussi grandes que
30 la sienne, si un point d'appui leur eût été donné. Je sentis mon cœur battre contre Bonaparte et se révolter, mais honteusement, mais en cœur d'esclave qu'il était. Je considérais ces lettres abandonnées : des cris de douleur inentendus s'élevaient de leurs plis profanés ; et, les prenant pour les
35 lire, les rejetant ensuite, moi-même je me faisais juge entre ces malheureux et le maître qu'ils s'étaient donné, et qui allait aujourd'hui s'asseoir plus solidement que jamais sur leurs têtes. Je tenais dans ma main l'une de ces pétitions méprisées, lorsque le bruit des tambours qui battaient *aux*
40 *champs* m'apprit l'arrivée subite de l'Empereur. Or, vous

savez que de même que l'on voit la lumière du canon avant d'entendre sa détonation, on le voyait toujours en même temps qu'on était frappé du bruit de son approche : tant ses allures étaient promptes et tant il semblait pressé de vivre et de jeter ses actions les unes sur les autres ! Quand il entrait à cheval dans la cour d'un palais, ses guides avaient peine à le suivre, et le poste n'avait pas le temps de prendre les armes, qu'il était déjà descendu de cheval et montait l'escalier. Cette fois il avait quitté la voiture du Pape pour revenir seul, en avant et au galop. J'entendis ses talons résonner en même temps que le tambour. J'eus le temps à peine de me jeter dans l'alcôve d'un grand lit de parade qui ne servait à personne, fortifié d'une balustrade de prince et fermé heureusement, plus qu'à demi, par des rideaux semés d'abeilles.

L'Empereur était fort agité ; il marcha seul dans la chambre comme quelqu'un qui attend avec impatience, et fit en un instant trois fois sa longueur, puis s'avança vers la fenêtre et se mit à y tambouriner une marche avec les ongles. Une voiture roula dans la cour, il cessa de battre, frappa des pieds deux ou trois fois comme impatienté de la vue de quelque chose qui se faisait avec lenteur, puis il alla brusquement à la porte et l'ouvrit au Pape.

Pie VII entra seul, Bonaparte se hâta de refermer la porte derrière lui, avec une promptitude de geôlier. Je sentis une grande terreur, je l'avoue, en me voyant en tiers avec de telles gens. Cependant je restai sans voix et sans mouvement, regardant et écoutant de toute la puissance de mon esprit.

Le Pape était d'une taille élevée ; il avait un visage allongé, jaune, souffrant, mais plein d'une noblesse sainte et d'une bonté sans bornes. Ses yeux noirs étaient grands et beaux, sa bouche était entr'ouverte par un sourire bienveillant auquel son menton avancé donnait une expression de finesse très-spirituelle et très-vive, sourire qui n'avait rien de la sécheresse politique, mais tout de la bonté chrétienne. Une calotte blanche couvrait ses cheveux longs, noirs, mais sillonnés de larges mèches argentées. Il portait négligemment sur ses épaules courbées un long camail de velours rouge, et sa robe traînait sur ses pieds. Il entra lentement, avec la

démarche calme et prudente d'une femme âgée. Il vint s'asseoir, les yeux baissés, sur un des grands fauteuils romains dorés et chargés d'aigles, et attendit ce que lui allait dire l'autre Italien.

5 Ah! monsieur, quelle scène! quelle scène! je la vois encore. Ce ne fut pas le génie de l'homme qu'elle me montra, mais ce fut son caractère; et si son vaste esprit ne s'y déroula pas, du moins son cœur y éclata. Bonaparte n'était pas alors ce que vous l'avez vu depuis; il n'avait point ce 10 ventre de financier, ce visage joufflu et malade, ces jambes de goutteux, tout cet infirme embonpoint que l'art a malheureusement saisi pour en faire un *type*, selon le langage actuel, et qui a laissé de lui, à la foule, je ne sais quelle forme populaire et grotesque qui le livre aux jouets d'enfants et le 15 laissera peut-être un jour fabuleux et impossible comme l'informe Polichinelle. Il n'était point ainsi alors, monsieur, mais nerveux et souple, mais leste, vif et élancé, convulsif dans ses gestes, gracieux dans quelques moments, recherché dans ses manières; la poitrine plate et rentrée entre les 20 épaules, et tel encore que je l'avais vu à Malte, le visage mélancolique et effilé.

Il ne cessa point de marcher dans la chambre quand le Pape fut entré; il se mit à rôder autour du fauteuil comme un chasseur prudent, et s'arrêtant tout à coup en face de 25 lui dans l'attitude roide et immobile d'un caporal, il reprit une suite de la conversation commencée dans leur voiture, interrompue par l'arrivée, et qu'il lui tardait de poursuivre.

— Je vous le répète, Saint-Père, je ne suis point un esprit 30 fort, moi, et je n'aime pas les raisonneurs et les idéologues. Je vous assure que, malgré mes vieux républicains, j'irai à la messe.

Il jeta ces derniers mots brusquement au Pape comme un coup d'encensoir lancé au visage, et s'arrêta pour en 35 attendre l'effet, pensant que les circonstances tant soit peu impies qui avaient précédé l'entrevue devaient donner à cet aveu subit et net une valeur extraordinaire. Le Pape baissa les yeux et posa ses deux mains sur les têtes d'aigles qui formaient les bras de son fauteuil. Il parut, par cette 40 attitude de statue de Romaine, qu'il disait clairement: Je

me résigne d'avance à écouter toutes les choses profanes qu'il lui plaira de me faire entendre.

Bonaparte fit le tour de la chambre et du fauteuil qui se trouvait au milieu, et je vis, au regard qu'il jetait de côté sur le vieux pontife, qu'il n'était content ni de lui-même ni de son adversaire, et qu'il se reprochait d'avoir trop lestement débuté dans cette reprise de conversation. Il se mit donc à parler avec plus de suite, en marchant circulairement et jetant à la dérobée des regards perçants dans les glaces de l'appartement où se réfléchissait la figure grave du Saint-Père, et le regardant en profil quand il passait près de lui, mais jamais en face, de peur de sembler trop inquiet de l'impression de ses paroles.

— Il y a quelque chose, dit-il, qui me reste sur le cœur, Saint-Père, c'est que vous consentez au sacre de la même manière que l'autre fois au concordat, comme si vous y étiez forcé. Vous avez un air de martyr devant moi, vous êtes là comme résigné, comme offrant au Ciel vos douleurs. Mais, en vérité, ce n'est pas là votre situation, vous n'êtes pas prisonnier, par Dieu ! vous êtes libre comme l'air.

Pie VII sourit avec tristesse et le regarda en face. Il sentait ce qu'il y avait de prodigieux dans les exigences de ce caractère despotique, à qui, comme à tous les esprits de même nature, il ne suffisait pas de se faire obéir si, en obéissant, on ne semblait encore avoir désiré ardemment ce qu'il ordonnait.

— Oui, reprit Bonaparte avec plus de force, vous êtes parfaitement libre ; vous pouvez vous en retourner à Rome, la route vous est ouverte, personne ne vous retient.

Le Pape soupira et leva sa main droite et ses yeux au ciel sans répondre ; ensuite il laissa retomber très-lentement son front ridé et se mit à considérer la croix d'or suspendue à son cou.

Bonaparte continua à parler en tournoyant plus lentement. Sa voix devint douce et son sourire plein de grâce.

— Saint-Père, si la gravité de votre caractère ne m'en empêchait, je dirais, en vérité, que vous êtes un peu ingrat. Vous ne paraissez pas vous souvenir assez des bons services que la France vous a rendus. Le conclave de Venise, qui vous a élu Pape, m'a un peu l'air d'avoir été inspiré par ma

campagne d'Italie et par un mot que j'ai dit sur vous. L'Autriche ne vous traita pas bien alors, et j'en fus très-affligé. Votre Sainteté fut, je crois, obligée de revenir par mer à Rome, faute de pouvoir passer par les terres autrichiennes.

5 Il s'interrompit pour attendre la réponse du silencieux hôte qu'il s'était donné ; mais Pie VII ne fit qu'une inclination de tête presque imperceptible, et demeura comme plongé dans un abattement qui l'empêchait d'écouter.

Bonaparte alors poussa du pied une chaise près du 10 grand fauteuil du Pape. — Je tressaillis, parce qu'en venant chercher ce siége, il avait effleuré de son épaulette le rideau de l'alcôve où j'étais caché.

— Ce fut, en vérité, continua-t-il, comme catholique que cela m'affligea. Je n'ai jamais eu le temps d'étudier beau- 15 coup la théologie, moi ; mais j'ajoute encore une grande foi à la puissance de l'Église ; elle a une vitalité prodigieuse, Saint-Père. Voltaire vous a bien un peu entamés ; mais je ne l'aime pas, et je vais lâcher sur lui un vieil oratorien défroqué. Vous serez content, allez. Tenez, nous pour- 20 rions, si vous vouliez, faire bien des choses à l'avenir.

Il prit un air d'innocence et de jeunesse très-caressant.

— Moi, je ne sais pas, j'ai beau chercher, je ne vois pas bien, en vérité, pourquoi vous auriez de la répugnance à siéger à Paris pour toujours. Je vous laisserais, ma foi, les 25 Tuileries, si vous vouliez. Vous y trouverez déjà votre chambre de Monte-Cavallo qui vous attend. Moi, je n'y séjourne guère. Ne voyez-vous pas bien, *Padre*, que c'est là la vraie capitale du monde? Moi, je ferais tout ce que vous voudriez ; d'abord, je suis meilleur enfant qu'on ne 30 croit. Pourvu que la guerre et la politique fatigante me fussent laissées, vous arrangeriez l'Église comme il vous plairait. Je serais votre soldat tout à fait. Voyez, ce serait vraiment beau ; nous aurions nos conciles comme Constantin et Charlemagne, je les ouvrirais et les fermerais ; je 35 vous mettrais ensuite dans la main les vraies clefs du monde, et comme Notre-Seigneur a dit : Je suis venu avec l'épée, je garderais l'épée, moi ; je vous la rapporterais seulement à bénir après chaque succès de nos armes.

Il s'inclina légèrement en disant ces derniers mots.

40 Le Pape, qui jusque-là n'avait cessé de demeurer sans

mouvement, comme une statue égyptienne, releva lentement sa tête à demi baissée, sourit avec mélancolie, leva ses yeux en haut et dit, après un soupir paisible, comme s'il eût confié sa pensée à son ange gardien invisible :

— *Commediante !*

Bonaparte sauta de sa chaise et bondit comme un léopard blessé. Une vraie colère le prit ; une de ses colères jaunes. Il marcha d'abord sans parler, se mordant les lèvres jusqu'au sang. Il ne tournait plus en cercle autour de sa proie avec des regards fins et une marche cauteleuse ; mais il allait droit et ferme, en long et en large, brusquement, frappant du pied et faisant sonner ses talons éperonnés. La chambre tressaillit ; les rideaux frémirent comme les arbres à l'approche du tonnerre ; il me semblait qu'il allait arriver quelque terrible et grande chose ; mes cheveux me firent mal et j'y portai la main malgré moi. Je regardai le Pape, il ne remua pas, seulement il serra de ses deux mains les têtes d'aigle des bras du fauteuil.

La bombe éclata tout à coup.

— Comédien ! Moi ! Ah ! je vous donnerai des comédies à vous faire tous pleurer comme des femmes et des enfants.— Comédien ! — Ah ! vous n'y êtes pas, si vous croyez qu'on puisse avec moi faire du sang-froid insolent ! Mon théâtre c'est le monde ; le rôle que j'y joue, c'est celui de maître et d'auteur ; pour comédiens j'ai vous tous, Papes, Rois, Peuples ! et le fil par lequel je vous remue c'est la peur !— Comédien ! Ah ! il faudrait être d'une autre taille que la vôtre pour m'oser applaudir ou siffler, *signor Chiaramonti !*— Savez-vous bien que vous ne seriez qu'un pauvre curé, si je le voulais ? Vous et votre tiare, la France vous rirait au nez, si je ne gardais mon air sérieux en vous saluant.

Il y a quatre ans seulement, personne n'eût osé parler tout haut du Christ. Qui donc eût parlé du Pape, s'il vous plaît ? — Comédien ! Ah ! messieurs, vous prenez vite pied chez nous ! Vous êtes de mauvaise humeur parce que je n'ai pas été assez sot pour signer, comme Louis XIV, la désapprobation des libertés gallicanes ! — Mais on ne me pipe pas ainsi. C'est moi qui vous tiens dans mes doigts ; c'est moi qui vous porte du Midi au Nord comme des marionnettes ; c'est moi qui fais semblant de vous compter

pour quelque chose parce que vous représentez une vieille idée que je veux ressusciter ; et vous n'avez pas l'esprit de voir cela et de faire comme si vous ne vous en aperceviez pas. — Mais non ! il faut tout vous dire ! il faut vous mettre le nez sur les choses pour que vous les compreniez. Et vous croyez bonnement que l'on a besoin de vous, et vous relevez la tête, et vous vous drapez dans vos robes de femme ! — Mais sachez bien qu'elles ne m'en imposent nullement, et que, si vous continuez, vous ! je traiterai la vôtre comme Charles XII celle du grand vizir : je la déchirerai d'un coup d'éperon.

Il se tut. Je n'osais pas respirer. J'avançai la tête n'entendant plus sa voix tonnante, pour voir si le pauvre vieillard était mort d'effroi. Le même calme dans l'attitude, le même calme sur le visage. Il leva une seconde fois les yeux au ciel, et après avoir encore jeté un profond soupir, il sourit avec amertume et dit :

Tragediante !

Bonaparte, en ce moment, était au bout de la chambre, appuyé sur la cheminée de marbre aussi haute que lui. Il partit comme un trait, courant sur le vieillard ; je crus qu'il l'allait tuer. Mais il s'arrêta court, prit, sur la table, un vase de porcelaine de Sèvres, où le château Saint-Ange et le Capitole étaient peints, et, le jetant sur les chenets et le marbre, le broya sous ses pieds. Puis tout d'un coup s'assit et demeura dans un silence profond et une immobilité formidable.

Je fus soulagé, je sentis que la pensée réfléchie lui était revenue et que le cerveau avait repris l'empire sur les bouillonnements du sang. Il devint triste, sa voix fut sourde et mélancolique, et dès sa première parole je compris qu'il était dans le vrai, et que ce Protée, dompté par deux mots, se montrait lui-même.

— Malheureuse vie ! dit-il d'abord. — Puis il rêva, déchira le bord de son chapeau sans parler pendant une minute encore, et reprit, se parlant à lui seul, au réveil.

— C'est vrai ! Tragédien ou Comédien. — Tout est rôle, tout est costume pour moi depuis longtemps et pour toujours. Quelle fatigue ! quelle petitesse ? Poser ! toujours poser ! de face pour ce parti, de profil pour celui-là, selon leur idée. Leur

paraître ce qu'ils aiment que l'on soit, et deviner juste leurs rêves d'imbéciles. Les placer tous entre l'espérance et la crainte. Les éblouir par des dates et des bulletins, par des prestiges de distance et des prestiges de nom. Être leur maître à tous et ne savoir qu'en faire. Voilà tout, ma foi !—Et après ce tout, s'ennuyer autant que je fais, c'est trop fort. Car, en vérité, poursuivit-il en se croisant les jambes et en se couchant dans un fauteuil, je m'ennuie énormément. Sitôt que je m'assieds, je crève d'ennui. Je ne chasserais pas trois jours à Fontainebleau sans périr de langueur. Moi, il faut que j'aille et que je fasse aller. Si je sais où, je veux être pendu, par exemple. Je vous parle à cœur ouvert. J'ai des plans pour la vie de quarante empereurs, j'en fais un tous les matins et un tous les soirs; j'ai une imagination infatigable; mais je n'aurais pas le temps d'en remplir deux, que je serais usé de corps et d'âme; car notre pauvre lampe ne brûle pas longtemps. Et franchement, quand tous mes plans seraient exécutés, je ne jurerais pas que le monde s'en trouvât beaucoup plus heureux; mais il serait plus beau, et une unité majestueuse règnerait sur lui. Je ne suis pas un philosophe, moi, et je ne sais que notre secrétaire de Florence qui ait eu le sens commun. Je n'entends rien à certaines théories. La vie est trop courte pour s'arrêter. Sitôt que j'ai pensé, j'exécute. On trouvera assez d'explications de mes actions après moi pour m'agrandir si je réussis et me rapetisser si je tombe. Les paradoxes sont là tout prêts, ils abondent en France; je les fais taire de mon vivant, mais après, il faudra voir.— N'importe, mon affaire est de réussir, et je m'entends à cela. Je fais mon Iliade en action, moi, et tous les jours.

Ici il se leva avec une promptitude gaie et quelque chose d'alerte et de vivant; il était naturel et vrai dans ce moment-là, il ne songeait point à se dessiner comme il fit depuis dans ses dialogues de Sainte-Hélène; il ne songeait point à s'idéaliser, et ne composait point son personnage de manière à réaliser les plus belles conceptions philosophiques; il était lui, lui-même mis au dehors. — Il revint près du Saint-Père, qui n'avait pas fait un mouvement, et marcha devant lui. Là, s'enflammant,

riant à moitié avec ironie, il débita ceci, à peu près, tout mêlé de trivial et de grandiose, selon son usage, en parlant avec une volubilité inconcevable, expression rapide de ce génie facile et prompt qui devinait tout, à la fois, sans étude.

5 — La naissance est tout, dit-il ; ceux qui viennent au monde pauvres et nus sont toujours des désespérés. Cela tourne en action ou en suicide, selon le caractère des gens. Quand ils ont le courage, comme moi, de mettre la main à tout, ma foi ! ils font le diable. Que voulez-vous ? Il faut 10 vivre. Il faut trouver sa place et faire son trou. Moi, j'ai fait le mien comme un boulet de canon. Tant pis pour ceux qui étaient devant moi. Qu'y faire ? Chacun mange selon son appétit ; moi, j'avais grand'faim ! Tenez, Saint-Père, à Toulon, je n'avais pas de quoi acheter une paire d'épaulettes, 15 et au lieu d'elles j'avais une mère et je ne sais combien de frères sur les épaules. Tout cela est placé à présent, assez convenablement, j'espère. Joséphine m'avait épousé, comme par pitié, et nous allons la couronner à la barbe de Raguideau, son notaire, qui disait que je n'avais que la cape et 20 l'épée. Il n'avait, ma foi ! pas tort.—Manteau impérial, couronne, qu'est-ce que tout cela ? Est-ce à moi ?—Costume ! costume d'acteur ! Je vais l'endosser pour une heure, et j'en aurai assez. Ensuite je reprendrai mon petit habit d'officier, et je monterai à cheval ; toute la vie à cheval !— 25 Je ne serai pas assis un jour sans courir le risque d'être jeté à bas du fauteuil. Est-ce donc bien à envier ? Hein ?

Je vous le dis, Saint-Père ; il n'y a au monde que deux classes d'hommes : ceux qui ont et ceux qui gagnent.

Les premiers se couchent, les autres se remuent. Comme 30 j'ai compris cela de bonne heure et à propos, j'irai loin, voilà tout. Il n'y en a que deux qui soient arrivés en commençant à quarante ans : Cromwell et Jean-Jacques ; si vous aviez donné à l'un une ferme, et à l'autre douze cents francs et sa servante, ils n'auraient ni prêché, ni commandé, 35 ni écrit. Il y a des ouvriers en bâtiments, en couleurs, en formes et en phrases ; moi, je suis ouvrier en batailles. C'est mon état. A trente-cinq ans, j'en ai déjà fabriqué dix-huit qui s'appellent : Victoires.—Il faut bien qu'on me paye mon ouvrage. Et le payer d'un trône, ce n'est pas trop 40 cher.—D'ailleurs je travaillerai toujours. Vous en verrez

bien d'autres. Vous verrez toutes les dynasties dater de la mienne, tout parvenu que je suis, et élu. Élu, comme vous, Saint-Père, et tiré de la foule. Sur ce point nous pouvons nous donner la main.

Et, s'approchant, il tendit sa main blanche et brusque vers la main décharnée et timide du bon Pape, qui, peut-être attendri par le ton de bonhomie de ce dernier mouvement de l'Empereur, peut-être par un retour secret sur sa propre destinée et une triste pensée sur l'avenir des sociétés chrétiennes, lui donna doucement le bout de ses doigts, tremblants encore, de l'air d'une grand'mère qui se raccommode avec un enfant qu'elle avait eu le chagrin de gronder trop fort. Cependant il secoua la tête avec tristesse, et je vis rouler de ses beaux yeux une larme qui glissa rapidement sur sa joue livide et desséchée. Elle me parut le dernier adieu du Christianisme mourant qui abandonnait la terre à l'égoïsme et au hasard.

Bonaparte jeta un regard furtif sur cette larme arrachée à ce pauvre cœur, et je surpris même, d'un côté de sa bouche, un mouvement rapide qui ressemblait à un sourire de triomphe. En ce moment, cette nature toute-puissante me parut moins élevée et moins exquise que celle de son saint adversaire ; cela me fit rougir, sous mes rideaux, de tous mes enthousiasmes passés ; je sentis une tristesse toute nouvelle en découvrant combien la plus haute grandeur politique pouvait devenir petite dans ses froides ruses de vanité, ses piéges misérables et ses noirceurs de roué. Je vis qu'il n'avait rien voulu de son prisonnier, et que c'était une joie tacite qu'il s'était donnée de n'avoir pas faibli dans ce tête-à-tête, et s'étant laissé surprendre à l'émotion de la colère, de faire fléchir le captif sous l'émotion de la fatigue, de la crainte et de toutes les faiblesses qui amènent un attendrissement inexplicable sur la paupière d'un vieillard.— Il avait voulu avoir le dernier et sortit, sans ajouter un mot, aussi brusquement qu'il était entré. Je ne vis pas s'il avait salué le Pape. Je ne le crois pas.

CHAPITRE V.

UN HOMME DE MER.

Sitôt que l'Empereur fut sorti de l'appartement, deux ecclésiastiques vinrent auprès du Saint-Père, et l'emmenèrent en le soutenant sous chaque bras, atterré, ému et tremblant.

Je demeurai jusqu'à la nuit dans l'alcôve d'où j'avais écouté cet entretien. Mes idées étaient confondues, et la terreur de cette scène n'était pas ce qui me dominait. J'étais accablé de ce que j'avais vu ; et sachant à présent à quels calculs mauvais l'ambition toute personnelle pouvait faire descendre le génie, je haïssais cette passion qui venait de flétrir, sous mes yeux, le plus brillant des Dominateurs, celui qui donnera peut-être son nom au siècle pour l'avoir arrêté dix ans dans sa marche. Je sentis que c'était folie de se dévouer à un homme, puisque l'autorité despotique ne peut manquer de rendre mauvais nos faibles cœurs ; mais je ne savais à quelle idée me donner désormais. Je vous l'ai dit, j'avais dix-huit ans alors, et je n'avais encore en moi qu'un instinct vague du Vrai, du Bon et du Beau, mais assez obstiné pour m'attacher sans cesse à cette recherche. C'est la seule chose que j'estime en moi.

Je jugeai qu'il était de mon devoir de me taire sur ce que j'avais vu ; mais j'eus lieu de croire que l'on s'était aperçu de ma disparition momentanée de la suite de l'Empereur, car voici ce qui m'arriva. Je ne remarquai dans les manières du maître aucun changement à mon égard. Seulement, je passai peu de jours près de lui, et l'étude attentive que j'avais voulu faire de son caractère fut brusquement arrêtée. Je reçus un matin l'ordre de partir sur-le-champ pour le camp de Boulogne, et à mon arrivée, l'ordre de m'embarquer sur un des bateaux plats que l'on essayait en mer.

Je partis avec moins de peine que si l'on m'eût annoncé ce voyage avant la scène de Fontainebleau. Je respirai en

m'éloignant de ce vieux château et de sa forêt, et à ce soulagement involontaire je sentis que mon *Séidisme* était mordu au cœur. Je fus attristé d'abord de cette première découverte, et je tremblai pour l'éblouissante illusion qui faisait pour moi un devoir de mon dévouement aveugle. Le grand égoïste s'était montré à nu devant moi ; mais à mesure que je m'éloignai de lui je commençai à le contempler dans ses œuvres, et il reprit encore sur moi, par cette vue, une partie du magique ascendant par lequel il avait fasciné le monde. Cependant ce fut plutôt l'idée gigantesque de la guerre qui désormais m'apparut, que celle de l'homme qui la représentait d'une si redoutable façon, et je sentis à cette grande vue un enivrement insensé redoubler en moi pour la gloire des combats, m'étourdissant sur le maître qui les ordonnait, et regardant avec orgueil le travail perpétuel des hommes qui ne me parurent tous que ses humbles ouvriers.

Le tableau était homérique, en effet, et bon à prendre des écoliers par l'étourdissement des actions multipliées. Quelque chose de faux s'y démêlait pourtant et se montrait vaguement à moi, mais sans netteté encore, et je sentais le besoin d'une vue meilleure que la mienne qui me fit découvrir le fond de tout cela. Je venais d'apprendre à mesurer le Capitaine, il me fallait sonder la guerre.—Voici quel nouvel événement me donna cette seconde leçon ; car j'ai reçu trois rudes enseignements dans ma vie, et je vous les raconte après les avoir médités tous les jours. Leurs secousses me furent violentes, et la dernière acheva de renverser l'idole de mon âme.

L'apparente démonstration de conquête et de débarquement en Angleterre, l'évocation des souvenirs de Guillaume le Conquérant, la découverte du camp de César, à Boulogne, le rassemblement subit de neuf cents bâtiments dans ce port, sous la protection d'une flotte de cinq cents voiles, toujours annoncée ; l'établissement des camps de Dunkerque et d'Ostende, de Calais, de Montreuil et de Saint-Omer, sous les ordres de quatre maréchaux ; le trône militaire d'où tombèrent les premières étoiles de la Légion d'honneur, les revues, les fêtes, les attaques partielles, tout cet éclat réduit, selon le langage géométrique, à sa plus simple

expression, eut trois buts : inquiéter l'Angleterre, assoupir l'Europe, concentrer et enthousiasmer l'armée.

Ces trois points dépassés, Bonaparte laissa tomber pièce à pièce la machine artificielle qu'il avait fait jouer à Bou-
5 logne. Quand j'y arrivai, elle jouait à vide comme celle de Marly. Les généraux y faisaient encore les faux mouvements d'une ardeur simulée dont ils n'avaient pas la conscience. On continuait à jeter encore à la mer quelques malheureux bateaux dédaignés par les Anglais et coulés par
10 eux de temps à autre. Je reçus un commandement sur l'une de ces embarcations, dès le lendemain de mon arrivée.

Ce jour-là, il y avait en mer une seule frégate anglaise. Elle courait des bordées avec une majestueuse lenteur, elle allait, elle venait, elle virait, elle se penchait, elle se relevait,
15 elle se mirait, elle glissait, elle s'arrêtait, elle jouait au soleil comme un cygne qui se baigne. Le misérable bateau plat de nouvelle et mauvaise invention s'était risqué fort avant avec quatre autres bâtiments pareils ; et nous étions tout fiers de notre audace, lancés ainsi depuis le matin, lorsque
20 nous découvrîmes tout à coup les paisibles jeux de la frégate. Ils nous eussent sans doute paru fort gracieux et poétiques vus de la terre ferme, ou seulement si elle se fût amusée à prendre ses ébats entre l'Angleterre et nous ; mais c'était, au contraire, entre nous et la France. La côte de Boulogne
25 était à plus d'une lieue. Cela nous rendit pensifs. Nous fîmes force de nos mauvaises voiles et de nos plus mauvaises rames, et pendant que nous nous démenions, la paisible frégate continuait à prendre son bain de mer et à décrire mille contours agréables autour de nous, faisant le manége,
30 changeant de main comme un cheval bien dressé, et dessinant des S et des Z sur l'eau de la façon la plus aimable. Nous remarquâmes qu'elle eut la bonté de nous laisser passer plusieurs fois devant elle sans tirer un coup de canon, et même tout d'un coup elle les retira tous dans l'intérieur
35 et ferma tous ses sabords. Je crus d'abord que c'était une manœuvre toute pacifique et je ne comprenais rien à cette politesse. Mais un gros vieux marin me donna un coup de coude et me dit : Voici qui va mal. En effet, après nous avoir bien laissés courir devant elle comme des souris devant
40 un chat, l'aimable et belle frégate arriva sur nous à toutes

voiles sans daigner faire feu, nous heurta de sa proue comme un cheval du poitrail, nous brisa, nous écrasa, nous coula, et passa joyeusement par dessus nous, laissant quelques canots pêcher les prisonniers, desquels je fus, moi dixième, sur deux cents hommes que nous étions au départ. La belle frégate se nommait *la Naïade*, et pour ne pas perdre l'habitude française des jeux de mots, vous pensez bien que nous ne manquâmes jamais de l'appeler depuis *la Noyade*.

J'avais pris un bain si violent que l'on était sur le point de me rejeter comme mort dans la mer, quand un officier qui visitait mon portefeuille y trouva la lettre de mon père que vous venez de lire et la signature de lord Collingwood. Il me fit donner des soins plus attentifs ; on me trouva quelques signes de vie, et quand je repris connaissance, ce fut, non à bord de la gracieuse *Naïade*, mais sur *la Victoire* (*the Victory*). Je demandai qui commandait cet autre navire. On me répondit laconiquement : Lord Collingwood. Je crus qu'il était fils de celui qui avait connu mon père ; mais quand on me conduisit à lui, je fus détrompé. C'était le même homme.

Je ne pus contenir ma surprise quand il me dit, avec une bonté toute paternelle, qu'il ne s'attendait pas à être le gardien du fils après l'avoir été du père, mais qu'il espérait qu'il ne s'en trouverait pas plus mal ; qu'il avait assisté aux derniers moments de ce vieillard, et qu'en apprenant mon nom il avait voulu m'avoir à son bord ; il me parlait le meilleur français avec une douceur mélancolique dont l'expression ne m'est jamais sortie de la mémoire. Il m'offrit de rester à son bord, sur parole de ne faire aucune tentative d'évasion. J'en donnai ma parole d'honneur, sans hésiter, à la manière des jeunes gens de dix-huit ans, et me trouvant beaucoup mieux à bord de *la Victoire* que sur quelque ponton ; étonné de ne rien voir qui justifiât les préventions qu'on nous donnait contre les Anglais, je fis connaissance assez facilement avec les officiers du bâtiment, que mon ignorance de la mer et de leur langue amusait beaucoup, et qui se divertirent à me faire connaître l'une et l'autre, avec une politesse d'autant plus grande que leur amiral me traitait comme son fils. Cependant une grande tristesse me prenait quand je voyais de loin les côtes blanches de la Normandie, et je me

retirais pour ne pas pleurer. Je résistais à l'envie que j'en avais, parce que j'étais jeune et courageux ; mais ensuite, dès que ma volonté ne surveillait plus mon cœur, dès que j'étais couché et endormi, les larmes sortaient de mes yeux
5 malgré moi et trempaient mes joues et la toile de mon lit au point de me réveiller.

Un soir surtout, il y avait eu une prise nouvelle d'un brick français ; je l'avais vu périr de loin, sans que l'on pût sauver un seul homme de l'équipage, et, malgré la gravité
10 et la retenue des officiers, il m'avait fallu entendre les cris et les hourras des matelots qui voyaient avec joie l'expédition s'évanouir et la mer engloutir goutte à goutte cette avalanche qui menaçait d'écraser leur patrie. Je m'étais retiré et caché tout le jour dans le réduit que lord Collingwood m'avait fait
15 donner près de son appartement, comme pour mieux déclarer sa protection, et, quand la nuit fut venue, je montai seul sur le pont. J'avais senti l'ennemi autour de moi plus que jamais, et je me mis à réfléchir sur ma destinée sitôt arrêtée, avec une amertume plus grande. Il y avait un mois déjà
20 que j'étais prisonnier de guerre, et l'amiral Collingwood, qui, en public, me traitait avec tant de bienveillance, ne m'avait parlé qu'un instant en particulier, le premier jour de mon arrivée à son bord ; il était bon, mais froid, et, dans ses manières, ainsi que dans celles des officiers anglais, il y
25 avait un point où tous les épanchements s'arrêtaient et où la politique compassée se présentait comme une barrière sur tous les chemins. C'est à cela que se fait sentir la vie en pays étranger. J'y pensais avec une sorte de terreur en considérant l'abjection de ma position qui pouvait durer
30 jusqu'à la fin de la guerre, et je voyais comme inévitable le sacrifice de ma jeunesse, anéantie dans la honteuse inutilité du prisonnier. La frégate marchait rapidement, toutes voiles dehors, et je ne la sentais pas aller. J'avais appuyé mes deux mains à un câble et mon front sur mes
35 deux mains, et, ainsi penché, je regardais dans l'eau de la mer. Ses profondeurs vertes et sombres me donnaient une sorte de vertige, et le silence de la nuit n'était interrompu que par des cris anglais. J'espérais un moment que le navire m'emportait bien loin de la France et que
40 je ne verrais plus le lendemain ces côtes droites et blanches,

coupées dans la bonne terre chérie de mon pauvre pays. Je pensais que je serais ainsi délivré du désir perpétuel que me donnait cette vue et que je n'aurais pas, du moins, ce supplice de ne pouvoir même songer à m'échapper sans déshonneur; supplice de Tantale, où une soif avide de la patrie devait me dévorer pour longtemps. J'étais accablé de ma solitude et je souhaitais une prochaine occasion de me faire tuer. Je rêvais à composer ma mort habilement et à la manière grande et grave des anciens. J'imaginais une fin héroïque et digne de celles qui avaient été le sujet de tant de conversations de pages et d'enfants guerriers, l'objet de tant d'envie parmi mes compagnons. J'étais dans ces rêves qui, à dix-huit ans, ressemblent plutôt à une continuation d'action et de combat qu'à une sérieuse méditation, lorsque je me sentis doucement tirer par le bras, et, en me retournant, je vis, debout derrière moi, le bon amiral Collingwood.

Il avait à la main sa lunette de nuit et il était vêtu de son grand uniforme avec la rigide tenue anglaise. Il me mit une main sur l'épaule d'une façon paternelle, et je remarquai un air de mélancolie profonde dans ses grands yeux noirs et sur son front. Ses cheveux blancs, à demi poudrés, tombaient assez négligemment sur ses oreilles, et il y avait, à travers le calme inaltérable de sa voix et de ses manières, un fond de tristesse qui me frappa ce soir-là surtout, et me donna pour lui, tout d'abord, plus de respect et d'attention.

— Vous êtes déjà triste, mon enfant, me dit-il. J'ai quelques petites choses à vous dire; voulez-vous causer un peu avec moi?

Je balbutiai quelques paroles vagues de reconnaissance et de politesse qui n'avaient pas le sens commun probablement, car il ne les écouta pas, et s'assit sur un banc, me tenant une main. J'étais debout devant lui.

— Vous n'êtes prisonnier que depuis un mois, reprit-il, et je le suis depuis trente-trois ans. Oui, mon ami, je suis prisonnier de la mer; elle me garde de tous côtés, toujours des flots et des flots; je ne vois qu'eux, je n'entends qu'eux. Mes cheveux ont blanchi sous leur écume, et mon dos s'est un peu voûté sous leur humidité. J'ai passé si peu de temps en Angleterre, que je ne la connais que par la carte.

La patrie est un être idéal que je n'ai fait qu'entrevoir, mais que je sers en esclave et qui augmente pour moi de rigueur à mesure que je deviens plus nécessaire. C'est le sort commun et c'est même ce que nous devons le plus souhaiter
5 que d'avoir de telles chaînes; mais elles sont quelquefois bien lourdes.

Il s'interrompit un instant et nous nous tûmes tous deux, car je n'aurais pas osé dire un mot, voyant qu'il allait poursuivre.

10 — J'ai bien réfléchi, me dit-il, et je me suis interrogé sur mon devoir quand je vous ai eu à mon bord. J'aurais pu vous laisser conduire en Angleterre, mais vous auriez pu y tomber dans une misère dont je vous garantirai toujours et dans un désespoir dont j'espère aussi vous sauver; j'avais
15 pour votre père une amitié bien vraie, et je lui en donnerai ici une preuve; s'il me voit, il sera content de moi, n'est-ce pas?

L'Amiral se tut encore et me serra la main. Il s'avança même dans la nuit et me regarda attentivement, pour voir
20 ce que j'éprouvais à mesure qu'il me parlait. Mais j'étais trop interdit pour lui répondre. Il poursuivit plus rapidement:

— J'ai déjà écrit à l'Amirauté pour qu'au premier échange vous fussiez renvoyé en France. Mais cela pourra
25 être long, ajouta-t-il, je ne vous le cache pas; car, outre que Bonaparte s'y prête mal, on nous fait peu de prisonniers.— En attendant, je veux vous dire que je vous verrais avec plaisir étudier la langue de vos ennemis, vous voyez que nous savons la vôtre. Si vous voulez, nous travaillerons
30 ensemble et je vous prêterai Shakspeare et le capitaine Cook. Ne vous affligez pas, vous serez libre avant moi, car, si l'Empereur ne fait la paix, j'en ai pour toute ma vie.

Ce ton de bonté, par lequel il s'associait à moi et nous faisait camarades, dans sa prison flottante, me fit de la peine
35 pour lui; je sentis que, dans cette vie sacrifiée et isolée, il avait besoin de faire du bien pour se consoler secrètement de la rudesse de sa mission toujours guerroyante.

— Milord, lui dis-je, avant de m'enseigner les mots d'une langue nouvelle, apprenez-moi les pensées par les-
40 quelles vous êtes parvenu à ce calme parfait, à cette égalité

d'âme qui ressemble à du bonheur, et qui cache un éternel ennui... Pardonnez-moi ce que je vais vous dire, mais je crains que cette vertu ne soit qu'une dissimulation perpétuelle.

— Vous vous trompez grandement, dit-il, le sentiment du Devoir finit par dominer tellement l'esprit, qu'il entre dans le caractère et devient un de ses traits principaux, justement comme une saine nourriture, perpétuellement reçue, peut changer la masse du sang et devenir un des principes de notre constitution. J'ai éprouvé, plus que tout homme peut-être, à quel point il est facile d'arriver à s'oublier complétement. Mais on ne peut dépouiller l'homme tout entier, et il y a des choses qui tiennent plus au cœur que l'on ne voudrait.

Là, il s'interrompit et prit sa longue lunette. Il la plaça sur mon épaule pour observer une lumière lointaine qui glissait à l'horizon, et, sachant à l'instant au mouvement ce que c'était:—Bateaux pêcheurs, dit-il, et il se plaça près de moi, assis sur le bord du navire. Je voyais qu'il avait depuis longtemps quelque chose à me dire qu'il n'abordait pas.

— Vous ne me parlez jamais de votre père, me dit-il tout à coup; je suis étonné que vous ne m'interrogiez pas sur lui, sur ce qu'il a souffert, sur ce qu'il a dit, sur ses volontés.

Et comme la nuit était très-claire, je vis encore que j'étais attentivement observé par ses grands yeux noirs.

— Je craignais d'être indiscret...lui dis-je avec embarras.

Il me serra le bras, comme pour m'empêcher de parler davantage.

— Ce n'est pas cela, dit-il, *my child*, ce n'est pas cela.

Et il secouait la tête avec doute et bonté.

— J'ai trouvé peu d'occasions de vous parler, milord.

— Encore moins, interrompit-il; vous m'auriez parlé de cela tous les jours, si vous l'aviez voulu.

Je remarquai de l'agitation et un peu de reproche dans son accent. C'était là ce qui lui tenait au cœur. Je m'avisai encore d'une autre sorte de réponse pour me justifier; car rien ne rend aussi niais que les mauvaises excuses.

— Milord, lui dis-je, le sentiment humiliant de la captivité absorbe plus que vous ne pouvez croire. Et je me souviens que je crus prendre en disant cela un air de dignité et une contenance de Régulus, propres à lui donner un grand respect pour moi.

— Ah! pauvre garçon! pauvre enfant!—*poor boy!* me dit-il, vous n'êtes pas dans le vrai. Vous ne descendez pas en vous-même. Cherchez bien, et vous trouverez une indifférence dont vous n'êtes pas comptable, mais bien la destinée militaire de votre pauvre père.

Il avait ouvert le chemin à la vérité, je la laissai partir.

— Il est certain, dis-je, que je ne connaissais pas mon père, je l'ai à peine vu à Malte, une fois.

— Voilà le vrai! cria-t-il. Voilà le cruel, mon ami! Mes deux filles diront un jour comme cela. Elles diront: *Nous ne connaissons pas notre père!* Sarah, et Mary diront cela! et cependant je les aime avec un cœur ardent et tendre, je les élève de loin, je les surveille de mon vaisseau, je leur écris tous les jours, je dirige leurs lectures, leurs travaux, je leur envoie des idées et des sentiments, je reçois en échange leurs confidences d'enfants; je les gronde, je m'apaise, je me réconcilie avec elles; je sais tout ce qu'elles font! je sais quel jour elles ont été au temple avec de trop belles robes. Je donne à leur mère de continuelles instructions pour elles, je prévois d'avance qui les aimera, qui les demandera, qui les épousera; leurs maris seront mes fils; j'en fais des femmes pieuses et simples: on ne peut pas être plus père que je ne le suis... Eh bien! tout cela n'est rien, parce qu'elles ne me voient pas.

Il dit ces derniers mots d'une voix émue, au fond de laquelle on sentait des larmes... Après un moment de silence, il continua:

— Oui, Sarah ne s'est jamais assise sur mes genoux que lorsqu'elle avait deux ans, et je n'ai tenu Mary dans mes bras que lorsque ses yeux n'étaient pas ouverts. Oui, il est juste que vous ayez été indifférent pour votre père et qu'elles le deviennent un jour pour moi. On n'aime pas un invisible. Qu'est-ce pour elles que leur père? une lettre de chaque jour. Un conseil plus ou moins froid. On n'aime pas un conseil, on aime un être, — et un être qu'on

ne voit pas n'est pas, on ne l'aime pas,—et quand il est mort, il n'est pas plus absent qu'il n'était déjà,—et on ne le pleure pas.

Il étouffait et il s'arrêta.—Ne voulant pas aller plus loin dans ce sentiment de douleur devant un étranger, il s'éloigna, il se promena quelque temps et marcha sur le pont de long en large. Je fus d'abord très-touché de cette vue, et ce fut un remords qu'il me donna de n'avoir pas assez senti ce que vaut un père, et je dus à cette soirée la première émotion bonne, naturelle, sainte, que mon cœur ait éprouvée. A ces regrets profonds, à cette tristesse insurmontable au milieu du plus brillant éclat militaire, je compris tout ce que j'avais perdu en ne connaissant pas l'amour du foyer qui pouvait laisser dans un grand cœur de si cuisants regrets; je compris tout ce qu'il y avait de factice dans notre éducation barbare et brutale, dans notre besoin insatiable d'action étourdissante; je vis, comme par une révélation soudaine du cœur, qu'il y avait une vie adorable et regrettable dont j'avais été arraché violemment, une vie véritable d'amour paternel, en échange de laquelle on nous faisait une vie fausse, toute composée de haines et de toutes sortes de vanités puériles; je compris qu'il n'y avait qu'une chose plus belle que la famille et à laquelle on pût saintement l'immoler : c'était l'autre famille, la Patrie. Et tandis que le vieux brave, s'éloignant de moi, pleurait parce qu'il était bon, je mis ma tête dans mes deux mains, et je pleurai de ce que j'avais été jusque-là si mauvais.

Après quelques minutes, l'Amiral revint à moi.

— J'ai à vous dire, reprit-il d'un ton plus ferme, que nous ne tarderons pas à nous rapprocher de la France. Je suis une éternelle sentinelle placée devant vos ports. Je n'ai qu'un mot à ajouter, et j'ai voulu que ce fût seul à seul : souvenez-vous que vous êtes ici sur votre parole, et que je ne vous surveillerai point; mais, mon enfant, plus le temps passera, plus l'épreuve sera forte. Vous êtes bien jeune encore; si la tentation devient trop grande pour que votre courage y résiste, venez me trouver quand vous craindrez de succomber, et ne vous cachez pas de moi, je vous sauverai d'une action déshonorante que, par malheur pour leurs noms, quelques officiers ont commise. Souvenez-

vous qu'il est permis de rompre une chaîne de galérien, si l'on peut, mais non une parole d'honneur.—Et il me quitta sur ces derniers mots en me serrant la main.

Je ne sais si vous avez remarqué, en vivant, monsieur, que les révolutions qui s'accomplissent dans notre âme dépendent souvent d'une journée, d'une heure, d'une conversation mémorable et imprévue qui nous ébranle et jette en nous comme des germes tout nouveaux qui croissent lentement, dont le reste de nos actions est seulement la conséquence et le naturel développement. Telles furent pour moi la matinée de Fontainebleau et la nuit du vaisseau anglais. L'amiral Collingwood me laissa en proie à un combat nouveau. Ce qui n'était en moi qu'un ennui profond de la captivité et une immense et juvénile impatience d'agir, devint un besoin effréné de la Patrie; à voir quelle douleur minait à la longue un homme toujours séparé de la terre maternelle, je me sentis une grande hâte de connaître et d'adorer la mienne; je m'inventai des biens passionnés qui ne m'attendaient pas en effet; je m'imaginai une famille et me mis à rêver à des parents que j'avais à peine connus et que je me reprochais de n'avoir pas assez chéris, tandis qu'habitués à me compter pour rien ils vivaient dans leur froideur et leur égoïsme, parfaitement indifférents à mon existence abandonnée et manquée. Ainsi le bien même tourna au mal en moi; ainsi le sage conseil que le brave Amiral avait cru devoir me donner, il me l'avait apporté tout entouré d'une émotion qui lui était propre et qui parlait plus haut que lui; sa voix troublée m'avait plus touché que la sagesse de ses paroles; et tandis qu'il croyait resserrer ma chaîne, il avait excité plus vivement en moi le désir effréné de la rompre.—Il en est ainsi presque toujours de tous les conseils écrits ou parlés. L'expérience seule et le raisonnement qui sort de nos propres réflexions peuvent nous instruire. Voyez, vous qui vous en mêlez, l'inutilité des belles-lettres. A quoi servez-vous? qui convertissez-vous? et de qui êtes-vous jamais compris, s'il vous plaît? Vous faites presque toujours réussir la cause contraire à celle que vous plaidez. Regardez, il y en a un qui fait de Clarisse le plus beau poëme épique possible sur la vertu de la femme; — qu'arrive-t-il? On

prend le contre-pied et l'on se passionne pour Lovelace, qu'elle écrase pourtant de sa splendeur virginale, que le viol même n'a pas ternie; pour Lovelace, qui se traîne en vain à genoux pour implorer la grâce de sa victime sainte, et ne peut fléchir cette âme que la chute de son corps n'a pu souiller. Tout tourne mal dans les enseignements. Vous ne servez à rien qu'à remuer les vices, qui, fiers de ce que vous les peignez, viennent se mirer dans votre tableau et se trouver beaux.—Il est vrai que cela vous est égal; mais mon simple et bon Collingwood m'avait pris vraiment en amitié, et ma conduite ne lui était pas indifférente. Aussi trouva-t-il d'abord beaucoup de plaisir à me voir livré à des études sérieuses et constantes. Dans ma retenue habituelle et mon silence il trouvait aussi quelque chose qui sympathisait avec la gravité anglaise, et il prit l'habitude de s'ouvrir à moi dans mainte occasion et de me confier des affaires qui n'étaient pas sans importance. Au bout de quelque temps on me considéra comme son secrétaire et son parent, et je parlais assez bien l'anglais pour ne plus paraître trop étranger.

Cependant c'était une vie cruelle que je menais, et je trouvais bien longues les journées mélancoliques de la mer. Nous ne cessâmes, durant des années entières, de rôder autour de la France, et sans cesse je voyais se dessiner à l'horizon les côtes de cette terre que Grotius a nommée—le plus beau royaume après celui du ciel;—puis nous retournions à la mer, et il n'y avait plus autour de moi, pendant des mois entiers, que des brouillards et des montagnes d'eau. Quand un navire passait près de nous ou loin de nous, c'est qu'il était anglais; aucun autre n'avait permission de se livrer au vent, et l'Océan n'entendait plus une parole qui ne fût anglaise. Les Anglais même en étaient attristés et se plaignaient qu'à présent l'Océan fût devenu un désert où ils se rencontraient éternellement, et l'Europe une forteresse qui leur était fermée. Quelquefois ma prison de bois s'avançait si près de la terre, que je pouvais distinguer des hommes et des enfants qui marchaient sur le rivage. Alors le cœur me battait violemment, et une rage intérieure me dévorait avec tant de violence, que j'allais me cacher à fond de cale pour ne pas succomber au désir de me jeter

à la nage; mais quand je revenais auprès de l'infatigable Collingwood, j'avais honte de mes faiblesses d'enfant, je ne pouvais me lasser d'admirer comment à une tristesse si profonde il unissait un courage si agissant. Cet homme qui, depuis quarante ans, ne connaissait que la guerre et la mer, ne cessait jamais de s'appliquer à leur étude comme à une science inépuisable. Quand un navire était las, il en montait un autre comme un cavalier impitoyable; il les usait et les tuait sous lui. Il en fatigua sept avec moi. Il passait les nuits tout habillé, assis sur ses canons, ne cessant de calculer l'art de tenir son navire immobile, en sentinelle, au même point de la mer, sans être à l'ancre, à travers les vents et les orages; exerçait sans cesse ses équipages et veillait sur eux et pour eux; cet homme n'avait joui d'aucune richesse; et tandis qu'on le nommait pair d'Angleterre, il aimait sa soupière d'étain comme un matelot; puis, redescendu chez lui, il redevenait père de famille et écrivait à ses filles de ne pas être de belles dames, de lire, non des romans, mais l'histoire des voyages, des essais et Shakspeare tant qu'il leur plairait (*as often as they please*); il écrivait:—"Nous avons combattu le jour de la naissance de ma petite Sarah,"—après la bataille de Trafalgar, que j'eus la douleur de lui voir gagner, et dont il avait tracé le plan avec son ami Nelson à qui il succéda.—Quelquefois il sentait sa santé s'affaiblir, il demandait grâce à l'Angleterre; mais l'inexorable lui répondait: *Restez en mer*, et lui envoyait une dignité ou une médaille d'or par chaque belle action; sa poitrine en était surchargée. Il écrivait encore: "Depuis que j'ai quitté mon pays, je n'ai pas passé *dix jours* dans un port, mes yeux s'affaiblissent; quand je pourrai voir mes enfants, la mer m'aura rendu aveugle. Je gémis de ce que sur tant d'officiers il est si difficile de me trouver un remplaçant supérieur en habileté." L'Angleterre répondait: *Vous resterez en mer, toujours en mer.* Et il resta jusqu'à sa mort.

Cette vie romaine et imposante m'écrasait par son élévation et me touchait par sa simplicité, lorsque je l'avais contemplée un jour seulement, dans sa résignation grave et réfléchie. Je me prenais en grand mépris, moi qui n'étais rien comme citoyen, rien comme père, ni comme fils, ni

comme frère, ni homme de famille, ni homme public, de me plaindre quand il ne se plaignait pas. Il ne s'était laissé deviner qu'une fois malgré lui, et moi, fourmi d'entre les fourmis que foulait aux pieds le sultan de la France, je me reprochais mon désir secret de retourner me livrer au hasard de ses caprices et de redevenir un des grains de cette poussière qu'il pétrissait dans le sang. La vue de ce vrai citoyen dévoué, non comme je l'avais été, à un homme, mais à la Patrie et au Devoir, me fut une heureuse rencontre, car j'appris, à cette école sévère, quelle est la véritable Grandeur que nous devons désormais chercher dans les armes, et combien, lorsqu'elle est ainsi comprise, elle élève notre profession au-dessus de toutes les autres, et peut laisser digne d'admiration la mémoire de quelques-uns de nous, quel que soit l'avenir de la guerre et des armées. Jamais aucun homme ne posséda à un plus haut degré cette paix intérieure qui naît du sentiment du Devoir sacré, et la modeste insouciance d'un soldat à qui il importe peu que son nom soit célèbre, pourvu que la chose publique prospère. Je lui vis écrire un jour :—"Maintenir l'indépendance de mon pays est la première volonté de ma vie, et j'aime mieux que mon corps soit ajouté au rempart de la Patrie que traîné dans une pompe inutile, à travers une foule oisive. Ma vie et mes forces sont dues à l'Angleterre. Ne parlez pas de ma blessure dernière, on croirait que je me glorifie de mes dangers."—Sa tristesse était profonde, mais pleine de Grandeur; elle n'empêchait pas son activité perpétuelle, et il me donna la mesure de ce que doit être l'homme de guerre intelligent, exerçant, non en ambitieux, mais en artiste, *l'art de la guerre*, tout en le jugeant de haut et en le méprisant maintes fois, comme ce Montecuculli qui, Turenne étant tué, se retira, ne daignant plus engager la partie contre un joueur ordinaire. Mais j'étais trop jeune encore pour comprendre tous les mérites de ce caractère, et ce qui me saisit le plus fut l'ambition de tenir, dans mon pays, un rang pareil au sien. Lorsque je voyais les Rois du Midi lui demander sa protection, et Napoléon même s'émouvoir de l'espoir que Collingwood était dans les mers de l'Inde, j'en venais jusqu'à appeler de tous mes vœux l'occasion de m'échapper, et je poussai la

hâte de l'ambition que je nourrissais toujours jusqu'à être près de manquer à ma parole. Oui, j'en vins jusque-là.

Un jour, le vaisseau *l'Océan*, qui nous portait vint relâcher à Gibraltar. Je descendis à terre avec l'Amiral, et en me promenant seul par la ville je rencontrai un officier du 7e hussards qui avait été fait prisonnier dans la campagne d'Espagne, et conduit à Gibraltar avec quatre de ses camarades. Ils avaient la ville pour prison, mais ils y étaient surveillés de près. J'avais connu cet officier en France. Nous nous retrouvâmes avec plaisir, dans une situation à peu près semblable. Il y avait si longtemps qu'un Français ne m'avait parlé français, que je le trouvai éloquent, quoiqu'il fût parfaitement sot, et, au bout d'un quart d'heure, nous nous ouvrîmes l'un à l'autre sur notre position. Il me dit tout de suite franchement qu'il allait se sauver avec ses camarades; qu'ils avaient trouvé une occasion excellente, et qu'il ne se le ferait pas dire deux fois pour les suivre. Il m'engagea fort à en faire autant. Je lui répondis qu'il était bien heureux d'être gardé; mais que moi, qui ne l'étais pas, je ne pouvais pas me sauver sans déshonneur, et que lui, ses compagnons et moi n'étions point dans le même cas. Cela lui parut trop subtil.

— Ma foi, je ne suis pas casuiste, me dit-il, et si tu veux je t'enverrai à un évêque qui t'en dira son opinion. Mais à ta place je partirais. Je ne vois que deux choses, être libre ou ne pas l'être. Sais-tu bien que ton avancement est perdu, depuis plus de cinq ans que tu traînes dans ce sabot anglais? Les lieutenants du même temps que toi sont déjà colonels.

Là-dessus ses compagnons survinrent, et m'entraînèrent dans une maison d'assez mauvaise mine, où ils buvaient du vin de Xérès, et là ils me citèrent tant de capitaines devenus généraux, et de sous-lieutenants vice-rois, que la tête m'en tourna, et je leur promis de me trouver, le surlendemain à minuit, dans le même lieu. Un petit canot devait nous y prendre, loué à d'honnêtes contrebandiers qui nous conduiraient à bord d'un vaisseau français chargé de mener des blessés de notre armée à Toulon. L'invention me parut admirable, et mes bons compagnons m'ayant fait boire force rasades pour calmer les murmures de ma conscience, ter-

minèrent leurs discours par un argument victorieux, jurant sur leur tête qu'on pourrait avoir, à la rigueur, quelques égards pour un honnête homme qui vous avait bien traité, mais que tout les confirmait dans la certitude qu'un Anglais n'était pas un homme.

Je revins assez pensif à bord de *l'Océan*, et lorsque j'eus dormi, et que je vis clair dans ma position en m'éveillant, je me demandai si mes compatriotes ne s'étaient point moqués de moi. Cependant le désir de la liberté et une ambition toujours poignante et excitée depuis mon enfance, me poussaient à l'évasion, malgré la honte que j'éprouvais de fausser mon serment. Je passai un jour entier près de l'Amiral sans oser le regarder en face, et je m'étudiai à le trouver inférieur et d'intelligence étroite. Je parlai tout haut à table, avec arrogance, de la grandeur de Napoléon ; je m'exaltai, je vantai son génie universel, qui devinait les lois en faisant les codes, et l'avenir en faisant des événements. J'appuyai avec insolence sur la supériorité de ce génie, comparée au médiocre talent des hommes de tactique et de manœuvre. J'espérais être contredit ; mais, contre mon attente, je trouvai dans les officiers anglais plus d'admiration encore pour l'Empereur que je ne pouvais en montrer pour leur implacable ennemi. Lord Collingwood surtout, sortant de son silence triste et de ses méditations continuelles, le loua dans des termes si justes, si énergiques, si précis, faisant considérer à la fois, à ses officiers, la grandeur des prévisions de l'Empereur, la promptitude magique de son exécution, la fermeté de ses ordres, la certitude de son jugement, sa pénétration dans les négociations, sa justesse d'idées dans les conseils, sa grandeur dans les batailles, son calme dans les dangers, sa constance dans la préparation des entreprises, sa fierté dans l'attitude donnée à la France, et enfin toutes les qualités qui composent le grand homme, que je me demandai ce que l'histoire pourrait jamais ajouter à cet éloge, et je fus atterré, parce que j'avais cherché à m'irriter contre l'Amiral, espérant lui entendre proférer des accusations injustes.

J'aurais voulu, méchamment, le mettre dans son tort, et qu'un mot inconsidéré ou insultant de sa part servît de justification à la déloyauté que je méditais. Mais il semblait

qu'il prît à tâche, au contraire, de redoubler de bontés, et son empressement faisant supposer aux autres que j'avais quelque nouveau chagrin dont il était juste de me consoler, ils furent tous pour moi plus attentifs et plus indulgents que jamais. J'en pris de l'humeur et je quittai la table.

L'Amiral me conduisit encore à Gibraltar le lendemain, pour mon malheur. Nous y devions passer huit jours.— Le soir de l'évasion arriva. Ma tête bouillonnait et je délibérais toujours. Je me donnais de spécieux motifs et je m'étourdissais sur leur fausseté; il se livrait en moi un combat violent; mais, tandis que mon âme se tordait et se roulait sur elle-même, mon corps, comme s'il eût été arbitre entre l'ambition et l'honneur, suivait, à lui tout seul, le chemin de la fuite. J'avais fait, sans m'en apercevoir moi-même, un paquet de mes hardes, et j'allais me rendre, de la maison de Gibraltar où nous étions, à celle du rendez-vous, lorsque tout à coup je m'arrêtai, et je sentis que cela était impossible. — Il y a dans les actions honteuses quelque chose d'empoisonné qui se fait sentir aux lèvres d'un homme de cœur sitôt qu'il touche les bords du vase de perdition. Il ne peut même pas y goûter sans être prêt à en mourir.— Quand je vis ce que j'allais faire et que j'allais manquer à ma parole, il me prit une telle épouvante que je crus que j'étais devenu fou. Je courus sur le rivage et m'enfuis de la maison fatale comme d'un hôpital de pestiférés, sans oser me retourner pour la regarder. Je me jetai à la nage et j'abordai, dans la nuit, *l'Océan*, notre vaisseau, ma flottante prison. J'y montai avec emportement, me cramponnant à ses câbles; et quand je fus sur le pont, je saisis le grand mât, je m'y attachai avec passion, comme à un asile qui me garantissait du déshonneur, et, au même instant, le sentiment de la Grandeur de mon sacrifice me déchirant le cœur, je tombai à genoux, et, appuyant mon front sur les cercles de fer du grand mât, je me mis à fondre en larmes comme un enfant. Le capitaine de l'*Océan*, me voyant dans cet état, me crut ou fit semblant de me croire malade, et me fit porter dans ma chambre. Je le suppliai à grands cris de mettre une sentinelle à ma porte pour m'empêcher de sortir. On m'enferma et je respirai, délivré enfin du supplice d'être mon propre geôlier. Le lendemain, au jour, je me vis en

pleine mer, et je jouis d'un peu plus de calme en perdant de vue la terre, objet de toute tentation malheureuse dans ma situation. J'y pensais avec plus de résignation, lorsque ma petite porte s'ouvrit, et le bon Amiral entra seul.

— Je viens vous dire adieu, commença-t-il d'un air moins grave que de coutume; vous partez pour la France demain matin.

— Oh! mon Dieu! Est-ce pour m'éprouver que vous m'annoncez cela, milord?

— Ce serait un jeu bien cruel, mon enfant, reprit-il; j'ai déjà eu envers vous un assez grand tort. J'aurais dû vous laisser en prison dans *le Northumberland* en pleine terre et vous rendre votre parole. Vous auriez pu conspirer sans remords contre vos gardiens et user d'adresse, sans scrupule, pour vous échapper. Vous avez souffert davantage, ayant plus de liberté; mais, grâce à Dieu! vous avez résisté hier à une occasion qui vous déshonorait. C'eût été échouer au port, car depuis quinze jours je négociais votre échange, que l'amiral Rosily vient de conclure.—J'ai tremblé pour vous hier, car je savais le projet de vos camarades. Je les ai laissés s'échapper à cause de vous, dans la crainte qu'en les arrêtant on ne vous arrêtât. Et comment aurions-nous fait pour cacher cela? Vous étiez perdu, mon enfant, et, croyez-moi, mal reçu des vieux braves de Napoléon. Ils ont le droit d'être difficiles en Honneur.

J'étais si troublé que je ne savais comment le remercier; il vit mon embarras, et, se hâtant de couper les mauvaises phrases par lesquelles j'essayais de balbutier que je le regrettais:

— Allons, allons, me dit-il, pas de ce que nous appelons *French compliments:* nous sommes contents l'un de l'autre, voilà tout; et vous avez, je crois, un proverbe qui dit: *Il n'y a pas de belle prison.* Laissez-moi mourir dans la mienne, mon ami; je m'y suis accoutumé, moi, il l'a bien fallu. Mais cela ne durera plus bien longtemps; je sens mes jambes trembler sous moi et s'amaigrir. Pour la quatrième fois, j'ai demandé le repos à lord Mulgrave, et il m'a encore refusé; il m'a écrit qu'il ne sait comment me remplacer. Quand je serai mort, il faudra bien qu'il trouve quelqu'un cependant, et il ne ferait pas mal de prendre ses précautions. Je vais

rester en sentinelle dans la Méditerranée; mais vous, *my child*, ne perdez pas de temps. Il y a là un *sloop* qui doit vous conduire. Je n'ai qu'une chose à vous recommander, c'est de vous dévouer à un Principe plutôt qu'à un Homme. L'amour de votre Patrie en est un assez grand pour remplir tout un cœur et occuper toute une intelligence.

— Hélas! dis-je, milord, il y a des temps où l'on ne peut pas aisément savoir ce que veut la Patrie. Je vais le demander à la mienne.

Nous nous dîmes encore une fois adieu, et, le cœur serré, je quittai ce digne homme, dont j'appris la mort peu de temps après.—Il mourut en pleine mer, comme il avait vécu durant quarante-neuf ans, sans se plaindre, ni se glorifier, et sans avoir revu ses deux filles. Seul et sombre comme un de ces vieux dogues d'Ossian qui gardent éternellement les côtes d'Angleterre dans les flots et les brouillards.

J'avais appris, à son école, tout ce que les exils de la guerre peuvent faire souffrir et tout ce que le sentiment du Devoir peut dompter dans une grande âme; bien pénétré de cet exemple et devenu plus grave par mes souffrances et le spectacle des siennes, je vins à Paris me présenter, avec l'expérience de ma prison, au maître tout-puissant que j'avais quitté.

CHAPITRE VI.

RÉCEPTION.

Ici le capitaine Renaud s'étant interrompu, je regardai l'heure à ma montre. Il était deux heures après minuit. Il se leva et nous marchâmes au milieu des grenadiers. Un silence profond régnait partout. Beaucoup s'étaient assis sur leurs sacs et s'y étaient endormis. Nous nous plaçâmes à quelques pas de là, sur le parapet, et il continua son récit après avoir rallumé son cigare à la pipe d'un soldat. Il n'y avait pas une maison qui donnât signe de vie.

Dès que je fus arrivé à Paris, je voulus voir l'Empereur.

J'en eus occasion au spectacle de la cour, où me conduisit un de mes anciens camarades, devenu colonel. C'était là-bas, aux Tuileries. Nous nous plaçâmes dans une petite loge, en face de la loge impériale, et nous attendîmes. Il n'y avait encore dans la salle que les Rois. Chacun d'eux, assis dans une loge, aux premières, avait autour de lui sa cour, et devant lui, aux galeries, ses aides de camp et ses généraux familiers. Les Rois de Westphalie, de Saxe et de Wurtemberg, tous les princes de la confédération du Rhin, étaient placés au même rang. Près d'eux, debout, parlant haut et vite, Murat, Roi de Naples, secouant ses cheveux noirs, bouclés comme une crinière, et jetant des regards de lion. Plus haut, le Roi d'Espagne, et seul, à l'écart, l'ambassadeur de Russie, le prince Kourakim, chargé d'épaulettes de diamants. Au parterre, la foule des généraux, des ducs, des princes, des colonels et des sénateurs. Partout en haut, les bras nus et les épaules découvertes des femmes de la cour.

La loge que surmontait l'aigle était vide encore; nous la regardions sans cesse. Après peu de temps, les Rois se levèrent et se tinrent debout. L'Empereur entra seul dans sa loge, marchant vite; se jeta vite sur son fauteuil et lorgna en face de lui, puis se souvint que la salle entière était debout et attendait un regard, secoua la tête deux fois, brusquement et de mauvaise grâce, se retourna vite, et laissa les Reines et les Rois s'asseoir. Ses Chambellans, habillés de rouge, étaient debout, derrière lui. Il leur parlait sans les regarder, et, de temps à autre, étendant la main pour recevoir une boîte d'or que l'un d'eux lui donnait et reprenait. Crescentini chantait *les Horaces*, avec une voix de séraphin qui sortait d'un visage étique et ridé. L'orchestre était doux et faible, par ordre de l'Empereur; voulant peut-être, comme les Lacedémoniens, être apaisé plutôt qu'excité par la musique. Il lorgna devant lui, et très-souvent de mon côté. Je reconnus ses grands yeux d'un gris vert, mais je n'aimai pas la graisse jaune qui avait englouti ses traits sévères. Il posa sa main gauche sur son œil gauche, pour mieux voir, selon sa coutume; je sentis qu'il m'avait reconnu. Il se retourna brusquement, ne regarda que la scène, et sortit bientôt. J'étais déjà sur son passage. Il marchait vite

dans le corridor, et ses jambes grasses, serrées dans des bas de soie blancs, sa taille gonflée sous son habit vert, me le rendaient presque méconnaissable. Il s'arrêta court devant moi, et, parlant au colonel qui me présentait, au lieu de m'adresser directement la parole :

— Pourquoi ne l'ai-je vu nulle part? encore lieutenant?

— Il était prisonnier depuis 1804.

— Pourquoi ne s'est-il pas échappé?

— J'étais sur parole, dis-je à demi-voix.

— Je n'aime pas les prisonniers, dit-il; on se fait tuer. — Il me tourna le dos. Nous restâmes immobiles en haie; et, quand toute sa suite eut défilé :

— Mon cher, me dit le colonel, tu vois bien que tu es un imbécile, tu as perdu ton avancement, et on ne t'en sait pas plus de gré.

CHAPITRE VII.

LE CORPS DE GARDE RUSSE.

— Est-il possible? dis-je en frappant du pied. Quand j'entends de pareils récits, je m'applaudis de ce que l'officier est mort en moi depuis plusieurs années. Il n'y reste plus que l'écrivain solitaire et indépendant qui regarde ce que va devenir sa liberté et ne veut pas la défendre contre ses anciens amis.

Et je crus trouver dans le capitaine Renaud des traces d'indignation, au souvenir de ce qu'il me racontait; mais il souriait avec douceur et d'un air content.

C'était tout simple, reprit-il. Ce colonel était le plus brave homme du monde; mais il y a des gens qui sont, comme dit le mot célèbre, des *fanfarons de crimes* et de dureté. Il voulait me maltraiter parce que l'Empereur en avait donné l'exemple. Grosse flatterie de corps de garde.

Mais quel bonheur ce fut pour moi! Dès ce jour, je commençai à m'estimer intérieurement, à avoir confiance en moi, à sentir mon caractère s'épurer, se former, se compléter, s'affermir. Dès ce jour, je vis clairement que les événements ne sont rien, que l'homme intérieur est tout, je me

plaçai bien au-dessus de mes juges. Enfin je sentis ma conscience, je résolus de m'appuyer uniquement sur elle, de considérer les jugements publics, les récompenses éclatantes, les fortunes rapides, les réputations de bulletin, comme de ridicules forfanteries et un jeu de hasard qui ne valait pas la peine qu'on s'en occupât.

J'allai vite à la guerre me plonger dans les rangs inconnus, l'infanterie de ligne, l'infanterie de bataille, où les paysans de l'armée se faisaient faucher par mille à la fois, aussi pareils, aussi égaux que les blés d'une grasse prairie de la Beauce. Je me cachai là comme un chartreux dans son cloître ; et du fond de cette foule armée, marchant à pied comme les soldats, portant un sac et mangeant leur pain, je fis les grandes guerres de l'Empire tant que l'Empire fut debout. Ah ! si vous saviez comme je me sentis à l'aise dans ces fatigues inouïes ! Comme j'aimais cette obscurité et quelles joies sauvages me donnèrent les grandes batailles ! La beauté de la guerre est au milieu des soldats, dans la vie du camp, dans la boue des marches et du bivouac. Je me vengeais de Bonaparte en servant la Patrie, sans rien tenir de Napoléon ; et quand il passait devant mon régiment je me cachais de crainte d'une faveur. L'expérience m'avait fait mesurer les dignités et le Pouvoir à leur juste valeur ; je n'aspirais plus à rien qu'à prendre de chaque conquête de nos armes la part d'orgueil qui devait me revenir selon mon propre sentiment ; je voulais être citoyen, où il était encore permis de l'être, et à ma manière. Tantôt mes services étaient inaperçus, tantôt élevés au-dessus de leur mérite, et moi je ne cessais de les tenir dans l'ombre, de tout mon pouvoir, redoutant surtout que mon nom fût trop prononcé. La foule était si grande de ceux qui suivaient une marche contraire, que l'obscurité me fut aisée, et je n'étais encore que lieutenant de la Garde Impériale en 1814, quand je reçus au front cette blessure que vous voyez, et qui, ce soir, me fait souffrir plus qu'à l'ordinaire.

Ici le capitaine Renaud passa plusieurs fois la main sur son front, et, comme il semblait vouloir se taire, je le pressai de poursuivre, avec assez d'instance pour qu'il cédât.

Il appuya sa tête sur la pomme de sa canne de jonc.

— Voilà qui est singulier, dit-il, je n'ai jamais raconté tout cela, et ce soir j'en ai envie. Bah ! n'importe ! j'aime à m'y laisser aller avec un ancien camarade. Ce sera pour vous un objet de réflexions sérieuses quand vous n'aurez rien de mieux à faire. Il me semble que cela n'en est pas indigne. Vous me croirez bien faible ou bien fou ; mais c'est égal. Jusqu'à l'événement, assez ordinaire pour d'autres, que je vais vous dire et dont je recule le récit malgré moi parce qu'il me fait mal, mon amour de la gloire des armes était devenu sage, grave, dévoué et parfaitement pur, comme est le sentiment simple et unique du devoir ; mais, à dater de ce jour-là, d'autres idées vinrent assombrir encore ma vie.

C'était en 1814 ; c'était le commencement de l'année et la fin de cette sombre guerre où notre pauvre armée défendait l'Empire et l'Empereur, et où la France regardait le combat avec découragement. Soissons venait de se rendre au Prussien Bulow. Les armées de Silésie et du Nord y avaient fait leur jonction. Macdonald avait quitté Troyes et abandonné le bassin de l'Yonne pour établir sa ligne de défense de Nogent à Montereau, avec trente mille hommes.

Nous devions attaquer Reims que l'Empereur voulait reprendre. Le temps était sombre et la pluie continuelle. Nous avions perdu la veille un officier supérieur qui conduisait des prisonniers. Les Russes l'avaient surpris et tué dans la nuit précédente, et ils avaient délivré leurs camarades. Notre colonel, qui était ce qu'on nomme un *dur à cuire*, voulut reprendre sa revanche. Nous étions près d'Épernay et nous tournions les hauteurs qui l'environnent. Le soir venait, et, après avoir occupé le jour entier à nous refaire, nous passions près d'un joli château blanc à tourelles, nommé Boursault, lorsque le colonel m'appela. Il m'emmena à part, pendant qu'on formait les faisceaux, et me dit de sa vieille voix enrouée :

— Vous voyez bien là-haut une grange, sur cette colline coupée à pic; là où se promène ce grand nigaud de factionnaire russe avec son bonnet d'évêque ?

— Oui, oui, dis-je, je vois parfaitement le grenadier et la grange.

— Eh bien, vous qui êtes un ancien, il faut que vous sachiez que c'est là le point que les Russes ont pris avant-hier et qui occupe le plus l'Empereur, pour le quart d'heure. Il me dit que c'est la clef de Reims, et ça pourrait bien être. En tout cas, nous allons jouer un tour à Woronzoff. A onze heures du soir, vous prendrez deux cents de vos lapins, vous surprendrez le corps de garde qu'ils ont établi dans cette grange. Mais, de peur de donner l'alarme, vous enlèverez ça à la baïonnette.

Il prit et m'offrit une prise de tabac, et, jetant le reste peu à peu, comme je fais là, il me dit, en prononçant un mot à chaque grain semé au vent :

— Vous sentez bien que je serai par là, derrière vous, avec ma colonne. Vous n'aurez guère perdu que soixante hommes, vous aurez les six pièces qu'ils ont placées là... Vous les tournerez du côté de Reims...A onze heures...onze heures et demie, la position sera à nous. Et nous dormirons jusqu'à trois heures pour nous reposer un peu...de la petite affaire de Craonne, qui n'était pas, comme on dit, piquée des vers.

— Ça suffit, lui dis-je ; et je m'en allai, avec mon lieutenant en second, préparer un peu notre soirée. L'essentiel, comme vous voyez, était de ne pas faire de bruit. Je passai l'inspection des armes et je fis enlever, avec le tire-bourre, les cartouches de toutes celles qui étaient chargées. Ensuite, je me promenai quelque temps avec mes sergents, en attendant l'heure. A dix heures et demie, je leur fis mettre leur capote sur l'habit et le fusil caché sous la capote ; car, quelque chose qu'on fasse, comme vous voyez ce soir, la baïonnette se voit toujours, et quoiqu'il fît autrement sombre qu'à présent, je ne m'y fiais pas. J'avais observé les petits sentiers bordés de haies qui conduisaient au corps de garde russe, et j'y fis monter les plus déterminés gaillards que j'aie jamais commandés.—Il y en a encore là, dans les rangs, deux qui y étaient et s'en souviennent bien.—Ils avaient l'habitude des Russes, et savaient comment les prendre. Les factionnaires que nous rencontrâmes en montant disparurent sans bruit, comme des roseaux que l'on couche par terre avec la main. Celui qui était devant les armes demandait plus de soin. Il était immobile, l'arme au pied et le menton sur

son fusil ; le pauvre diable se balançait comme un homme qui s'endort de fatigue et va tomber. Un de mes grenadiers le prit dans ses bras en le serrant à l'étouffer, et deux autres, l'ayant bâillonné, le jetèrent dans les broussailles. J'arrivai
5 lentement et je ne pus me défendre, je l'avoue, d'une certaine émotion que je n'avais jamais éprouvée au moment des autres combats. C'était la honte d'attaquer des gens couchés. Je les voyais, roulés dans leurs manteaux, éclairés par une lanterne sourde, et le cœur me battit violemment. Mais tout
10 à coup, au moment d'agir, je craignis que ce ne fût une faiblesse qui ressemblât à celle des lâches, j'eus peur d'avoir senti la peur une fois, et, prenant mon sabre caché sous mon bras, j'entrai le premier, brusquement, donnant l'exemple à mes grenadiers. Je leur fis un geste qu'ils comprirent, ils se
15 jetèrent d'abord sur les armes, puis sur les hommes, comme des loups sur un troupeau. Oh! ce fut une boucherie sourde et horrible ! la baïonnette perçait, la crosse assommait, le genou étouffait, la main étranglait. Tous les cris à peine poussés étaient éteints sous les pieds de nos soldats, et nulle
20 tête ne se soulevait sans recevoir le coup mortel. En entrant, j'avais frappé au hasard un coup terrible, devant moi, sur quelque chose de noir que j'avais traversé d'outre en outre : un vieux officier, homme grand et fort, la tête chargée de cheveux blancs, se leva comme un fantôme, jeta un cri affreux
25 en voyant ce que j'avais fait, me frappa à la figure d'un coup d'épée violent, et tomba mort à l'instant sous les baïonnettes. Moi, je tombai assis à côté de lui, étourdi du coup porté entre les yeux, et j'entendis sous moi la voix mourante et tendre d'un enfant qui disait : Papa...

30 Je compris alors mon œuvre, et j'y regardai avec un empressement frénétique. Je vis un de ces officiers de quatorze ans, si nombreux dans les armées russes qui nous envahirent à cette époque, et que l'on traînait à cette terrible école. Ses longs cheveux bouclés tombaient sur sa
35 poitrine, aussi blonds, aussi soyeux que ceux d'une femme, et sa tête s'était penchée comme s'il n'eût fait que s'endormir une seconde fois. Ses lèvres roses, épanouies comme celles d'un nouveau-né, semblaient encore engraissées par le lait de la nourrice, et ses grands yeux bleus entr'ouverts avaient
40 une beauté de forme candide, féminine et caressante. Je le

soulevai sur un bras, et sa joue tomba sur ma joue ensanglantée, comme s'il allait cacher sa tête entre le menton et l'épaule de sa mère pour se réchauffer. Il semblait se blottir sous ma poitrine pour fuir ses meurtriers. La tendresse filiale, la confiance et le repos d'un sommeil délicieux reposaient sur sa figure morte, et il paraissait me dire : Dormons en paix.

— Était-ce là un ennemi ? m'écriai-je.— Et ce que Dieu a mis de paternel dans les entrailles de tout homme s'émut et tressaillit en moi ; je le serrais contre ma poitrine, lorsque je sentis que j'appuyais sur moi la garde de mon sabre qui traversait son cœur et qui avait tué cet ange endormi. Je voulus pencher ma tête sur sa tête, mais mon sang le couvrit de larges taches ; je sentis la blessure de mon front, et je me souvins qu'elle m'avait été faite par son père. Je regardai honteusement de côté, et je ne vis qu'un amas de corps que mes grenadiers tiraient par les pieds et jetaient dehors, ne leur prenant que des cartouches. En ce moment, le Colonel entra suivi de la colonne, dont j'entendis le pas et les armes.

— Bravo ! mon cher, me dit-il, vous avez enlevé ça lestement. Mais vous êtes blessé ?

— Regardez cela, dis-je ; quelle différence y a-t-il entre moi et un assassin ?

— Eh ! sacredié, mon cher, que voulez-vous ? c'est le métier.

— C'est juste, répondis-je, et je me levai pour aller reprendre mon commandement. L'enfant retomba dans les plis de son manteau dont je l'enveloppai, et sa petite main ornée de grosses bagues laissa échapper une canne de jonc, qui tomba sur ma main comme s'il me l'eût donnée. Je la pris ; je résolus, quels que fussent mes périls à venir, de n'avoir plus d'autre arme, et je n'eus pas l'audace de retirer de sa poitrine mon sabre d'égorgeur.

Je sortis à la hâte de cet antre qui puait le sang, et quand je me trouvai au grand air, j'eus la force d'essuyer mon front rouge et mouillé. Mes grenadiers étaient à leurs rangs ; chacun essuyait froidement sa baïonnette dans le gazon et raffermissait sa pierre à feu dans la batterie. Mon sergent-major, suivi du fourrier, marchait devant les rangs, tenant sa liste à la main, et lisant à la lueur d'un bout de chandelle

planté dans le canon de son fusil comme dans un flambeau, il faisait paisiblement l'appel. Je m'appuyai contre un arbre, et le chirurgien-major vint me bander le front. Une large pluie de mars tombait sur ma tête et me faisait quelque bien. Je ne pus m'empêcher de pousser un profond soupir :

— Je suis las de la guerre, dis-je au chirurgien.

— Et moi aussi, dit une voix grave que je connaissais.

Je soulevai le bandage de mes sourcils, et je vis, non pas Napoléon empereur, mais Bonaparte soldat. Il était seul, triste, à pied, debout devant moi, ses bottes enfoncées dans la boue, son habit déchiré, son chapeau ruisselant la pluie par les bords ; il sentait ses derniers jours venus, et regardait autour de lui ses derniers soldats.

Il me considérait attentivement.

— Je t'ai vu quelque part, dit-il, grognard ?

A ce dernier mot, je sentis qu'il ne me disait là qu'une phrase banale, je savais que j'avais vieilli de visage plus que d'années, et que fatigues, moustaches et blessures me déguisaient assez.

— Je vous ai vu partout, sans être vu, répondis-je.

— Veux-tu de l'avancement ?

Je dis :—Il est bien tard.

Il croisa les bras un moment sans répondre, puis :

— Tu as raison, va, dans trois jours, toi et moi nous quitterons le service.

Il me tourna le dos et remonta sur son cheval, tenu à quelques pas. En ce moment, notre tête de colonne avait attaqué et l'on nous lançait des obus. Il en tomba un devant le front de ma compagnie, et quelques hommes se jetèrent en arrière, par un premier mouvement dont ils eurent honte. Bonaparte s'avança seul sur l'obus qui brûlait et fumait devant son cheval, et lui fit flairer cette fumée. Tout se tut et resta sans mouvement ; l'obus éclata et n'atteignit personne. Les grenadiers sentirent la leçon terrible qu'il leur donnait ; moi j'y sentis de plus quelque chose qui tenait du désespoir. La France lui manquait, et il avait douté un instant de ses vieux braves. Je me trouvai trop vengé et lui trop puni de ses fautes par un si grand abandon. Je me levai avec effort, et, m'approchant de lui, je pris et serrai la main qu'il tendait à plusieurs d'entre nous. Il ne me

reconnut point, mais ce fut pour moi une réconciliation tacite entre le plus obscur et le plus illustre des hommes de notre siècle.—On battit la charge, et, le lendemain au jour, Reims fut repris par nous. Mais, quelques jours après, Paris l'était par d'autres. 5

Le capitaine Renaud se tut longtemps après ce récit, et demeura la tête baissée sans que je voulusse interrompre sa rêverie. Je considérais ce brave homme avec vénération, et j'avais suivi attentivement, tandis qu'il avait parlé, les transformations lentes de cette âme bonne et simple, toujours re- 10 poussée dans ses donations expansives d'elle-même, toujours écrasée par un ascendant invincible, mais parvenue à trouver le repos dans le plus humble et le plus austère Devoir. Sa vie inconnue me paraissait un spectacle intérieur aussi beau que la vie éclatante de quelque homme d'action que 15 ce fût. Chaque vague de la mer ajoute un voile blanchâtre aux beautés d'une perle, chaque flot travaille lentement à la rendre plus parfaite, chaque flocon d'écume qui se balance sur elle lui laisse une teinte mystérieuse à demi dorée, à demi transparente, où l'on peut seulement deviner un rayon 20 intérieur qui part de son cœur ; c'était tout à fait ainsi que s'était formé ce caractère dans de vastes bouleversements et au fond des plus sombres et perpétuelles épreuves. Je savais que jusqu'à la mort de l'Empereur il avait regardé comme un devoir de ne point servir, respectant, malgré 25 toutes les instances de ses amis, ce qu'il nommait les convenances ; et, depuis, affranchi du lien de son ancienne promesse à un maître qui ne le connaissait plus, il était revenu commander, dans la Garde Royale, les restes de sa vieille Garde; et comme il ne parlait jamais de lui-même, on n'avait 30 point pensé à lui et il n'avait point eu d'avancement. Il s'en souciait peu, et il avait coutume de dire qu'à moins d'être général à vingt-cinq ans, âge où l'on peut mettre en œuvre son imagination, il valait mieux demeurer simple capitaine, pour vivre avec les soldats en père de famille, en prieur du 35 couvent.

— Tenez, me dit-il après ce moment de repos, regardez notre vieux grenadier Poirier, avec ses yeux sombres et

louches, sa tête chauve et ses coups de sabre sur la joue, lui que les maréchaux de France s'arrêtent à admirer quand il leur présente les armes à la porte du roi ; voyez Beccaria avec son profil de vétéran romain, Fréchou, avec sa moustache blanche ; voyez tout ce premier rang décoré, dont les bras portent trois chevrons ! qu'auraient-ils dit, ces vieux moines de la vieille armée qui ne voulurent jamais être autre chose que grenadiers, si je leur avais manqué ce matin, moi qui les commandais encore il y a quinze jours ? Si j'avais pris depuis plusieurs années des habitudes de foyer et de repos, ou un autre état, c'eût été différent ; mais ici, je n'ai en vérité que le mérite qu'ils ont. D'ailleurs, voyez comme tout est calme ce soir à Paris, calme comme l'air, ajouta-t-il en se levant ainsi que moi. Voici le jour qui va venir ; on ne recommencera pas, sans doute, à casser les lanternes, et demain nous rentrerons au quartier. Moi, dans quelques jours, je serai probablement retiré dans un petit coin de terre que j'ai quelque part en France, où il y a une petite tourelle, dans laquelle j'achèverai d'étudier Polybe, Turenne, Folard et Vauban, pour m'amuser. Presque tous mes camarades ont été tués à la Grande-Armée, ou sont morts depuis ; il y a longtemps que je ne cause plus avec personne, et vous savez par quel chemin je suis arrivé à haïr la guerre, tout en la faisant avec énergie.

Là-dessus il me secoua vivement la main et me quitta en me demandant encore le hausse-col qui lui manquait, si le mien n'était pas rouillé et si je le trouvais chez moi. Puis il me rappela et me dit :

— Tenez, comme il n'est pas entièrement impossible que l'on fasse encore feu sur nous de quelque fenêtre, gardez-moi, je vous prie, ce portefeuille plein de vieilles lettres, qui m'intéressent, moi seul, et que vous brûleriez si nous ne nous retrouvions plus.

Il nous est venu plusieurs de nos anciens camarades, et nous les avons priés de se retirer chez eux. Nous ne faisons point la guerre civile, nous. Nous sommes calmes comme des pompiers dont le devoir est d'éteindre l'incendie. On s'expliquera ensuite, cela ne nous regarde pas.

Et il me quitta en souriant.

CHAPITRE VIII.

UNE BILLE.

Quinze jours après cette conversation que la révolution même ne m'avait point fait oublier, je réfléchissais seul à l'héroïsme modeste et au désintéressement, si rares tous les deux! Je tâchais d'oublier le sang pur qui venait de couler, et je relisais dans l'histoire d'Amérique comment, en 1783, l'Armée anglo-américaine toute victorieuse, ayant posé les armes et délivré la Patrie, fut prête à se révolter contre le congrès qui, trop pauvre pour lui payer sa solde, s'apprêtait à la licencier; Washington, généralissime et vainqueur, n'avait qu'un mot à dire ou un signe de tête à faire pour être Dictateur; il fit ce que lui seul avait le pouvoir d'accomplir: il licencia l'armée et donna sa démission. — J'avais posé le livre et je comparais cette grandeur sereine à nos ambitions inquiètes. J'étais triste et me rappelais toutes les âmes guerrières et pures, sans faux éclat, sans charlatanisme, qui n'ont aimé le Pouvoir et le commandement que pour le bien public, l'ont gardé sans orgueil, et n'ont su ni le tourner contre la Patrie, ni le convertir en or; je songeais à tous les hommes qui ont fait la guerre avec l'intelligence de ce qu'elle vaut, je pensais au bon Collingwood, si résigné, et enfin à l'obscur capitaine Renaud, lorsque je vis entrer un homme de haute taille, vêtu d'une longue capote bleue en assez mauvais état. A ses moustaches blanches, aux cicatrices de son visage cuivré, je reconnus un des grenadiers de sa compagnie; je lui demandai s'il était vivant encore, et l'émotion de ce brave homme me fit voir qu'il était arrivé malheur.

Il s'assit, s'essuya le front, et quand il se fut remis, après quelques soins et un peu de temps, il me dit ce qui lui était arrivé.

Pendant les deux jours du 28 et du 29 juillet, le capitaine Renaud n'avait fait autre chose que marcher en colonne, le long des rues, à la tête de ses grenadiers; il se plaçait devant la première section de sa colonne, et allait paisiblement au milieu d'une grêle de pierres et de coups de fusil qui partaient des cafés, des balcons et des fenêtres. Quand il s'arrêtait, c'était pour faire serrer les rangs ouverts par ceux qui tombaient, et pour regarder si ses guides de gauche se tenaient à leurs distances et à leurs chefs de file. Il n'avait pas tiré son épée et marchait la canne à la main. Les ordres lui étaient d'abord parvenus exactement; mais, soit que les aides de camp fussent tués en route, soit que l'état-major ne les eût pas envoyés, il fut laissé, dans la nuit du 28 au 29, sur la place de la Bastille, sans autre instruction que de se retirer sur Saint-Cloud en détruisant les barricades sur son chemin. Ce qu'il fit sans tirer un coup de fusil. Arrivé au pont d'Iéna, il s'arrêta pour faire l'appel de sa compagnie. Il lui manquait moins de monde qu'à toutes celles de la Garde qui avaient été détachées, et ses hommes étaient aussi moins fatigués. Il avait eu l'art de les faire reposer à propos et à l'ombre, dans ces brûlantes journées, et de leur trouver, dans les casernes abandonnées, la nourriture que refusaient les maisons ennemies; la contenance de sa colonne était telle, qu'il avait trouvé déserte chaque barricade et n'avait eu que la peine de la faire démolir.

Il était donc debout, à la tête du pont d'Iéna, couvert de poussière, et secouant ses pieds; il regardait, vers la barrière, si rien ne gênait la sortie de son détachement, et désignait des éclaireurs pour envoyer en avant. Il n'y avait personne dans le Champ-de-Mars, que deux maçons qui paraissaient dormir, couchés sur le ventre, et un petit garçon d'environ quatorze ans, qui marchait pieds nus et jouait des castagnettes avec deux morceaux de faïence cassée. Il les râclait de temps en temps sur le parapet du pont, et vint ainsi, en jouant, jusques à la borne où se tenait Renaud. Le capitaine montrait en ce moment les

hauteurs de Passy avec sa canne. L'enfant s'approcha de lui, le regardant avec de grands yeux étonnés, et tirant de sa veste un pistolet d'arçon, il le prit des deux mains et le dirigea vers la poitrine du capitaine. Celui-ci détourna le coup avec sa canne, et l'enfant ayant fait feu, la balle porta dans le haut de la cuisse. Le capitaine tomba assis, sans dire mot, et regarda avec pitié ce singulier ennemi. Il vit ce jeune garçon qui tenait toujours son arme des deux mains, et demeurait tout effrayé de ce qu'il avait fait. Les grenadiers étaient en ce moment appuyés tristement sur leurs fusils ; ils ne daignèrent pas faire un geste contre ce petit drôle. Les uns soulevèrent leur capitaine, les autres se contentèrent de tenir cet enfant par le bras et de l'amener à celui qu'il avait blessé. Il se mit à fondre en larmes ; et quand il vit le sang couler à flots de la blessure de l'officier sur son pantalon blanc, effrayé de cette boucherie, il s'évanouit. On emporta en même temps l'homme et l'enfant dans une petite maison proche de Passy, où tous deux étaient encore. La colonne, conduite par le lieutenant, avait poursuivi sa route pour Saint-Cloud, et quatre grenadiers, après avoir quitté leurs uniformes, étaient restés dans cette maison hospitalière à soigner leur vieux commandant. L'un (celui qui me parlait) avait pris de l'ouvrage comme ouvrier armurier à Paris, d'autres comme maîtres d'armes, et, apportant leur journée au capitaine, ils l'avaient empêché de manquer de soins jusqu'à ce jour. On l'avait amputé ; mais la fièvre était ardente et mauvaise ; et comme il craignait un redoublement dangereux, il m'envoyait chercher. Il n'y avait pas de temps à perdre. Je partis sur-le-champ avec le digne soldat qui m'avait raconté ces détails les yeux humides et la voix tremblante, mais sans murmure, sans injure, sans accusation, répétant seulement : C'est un grand malheur pour nous.

Le blessé avait été porté chez une petite marchande qui était veuve et qui vivait seule dans une petite boutique et dans une rue écartée du village, avec des enfants en bas-âge. Elle n'avait pas eu la crainte, un seul moment, de se compromettre, et personne n'avait eu l'idée de l'inquiéter à ce sujet. Les voisins, au contraire, s'étaient empressés de l'aider dans les soins qu'elle prenait du

malade. Les officiers de santé qu'on avait appelés ne l'ayant pas jugé transportable, après l'opération, elle l'avait gardé, et souvent elle avait passé la nuit près de son lit. Lorsque j'entrai, elle vint au-devant de moi avec un air de reconnaissance et de timidité qui me firent peine. Je sentis combien d'embarras à la fois elle avait cachés par bonté naturelle et par bienfaisance. Elle était fort pâle, et ses yeux étaient rougis et fatigués. Elle allait et venait vers une arrière-boutique très-étroite que j'apercevais de la porte, et je vis, à sa précipitation, qu'elle arrangeait la petite chambre du blessé et mettait une sorte de coquetterie à ce qu'un étranger la trouvât convenable. Aussi j'eus soin de ne pas marcher vite, et je lui donnai tout le temps dont elle eut besoin.

— Voyez monsieur, il a bien souffert, allez! me dit-elle en ouvrant la porte.

Le capitaine Renaud était assis sur un petit lit à rideaux de serge, placé dans un coin de la chambre, et plusieurs traversins soutenaient son corps. Il était d'une maigreur de squelette, et les pommettes des joues d'un rouge ardent; la blessure de son front était noire. Je vis qu'il n'irait pas loin, et son sourire me le dit aussi. Il me tendit la main et me fit signe de m'asseoir. Il y avait à sa droite un jeune garçon qui tenait un verre d'eau gommée et le remuait avec la cuillère. Il se leva et m'apporta sa chaise. Renaud le prit, de son lit, par le bout de l'oreille, et me dit doucement, d'une voix affaiblie:

— Tenez, mon cher, je vous présente mon vainqueur.

Je haussai les épaules, et le pauvre enfant baissa les yeux en rougissant. Je vis une grosse larme rouler sur sa joue.

— Allons! allons! dit le capitaine en passant la main dans ses cheveux. Ce n'est pas sa faute. Pauvre garçon! il avait rencontré deux hommes qui lui avaient fait boire de l'eau-de-vie, l'avaient payé, et l'avaient envoyé me tirer son coup de pistolet. Il a fait cela comme il aurait jeté une bille au coin de la borne.—N'est-ce pas, Jean?

Et Jean se mit à trembler et prit une expression de douleur si déchirante qu'elle me toucha. Je le regardai de plus près: c'était un fort bel enfant.

— C'était bien une bille aussi, me dit la jeune marchande. Voyez, monsieur.—Et elle me montrait une petite bille d'agate, grosse comme les plus fortes balles de plomb, et avec laquelle on avait chargé le pistolet de calibre qui était là.

— Il n'en faut pas plus que ça pour retrancher une jambe d'un capitaine, me dit Renaud.

— Vous ne devez pas le faire parler beaucoup, me dit timidement la marchande.

Renaud ne l'écoutait pas :

— Oui, mon cher, il ne me reste pas assez de jambe pour y faire tenir une jambe de bois.

Je lui serrais la main sans répondre; humilié de voir que, pour tuer un homme qui avait tant vu et tant souffert, dont la poitrine était bronzée par vingt campagnes et dix blessures, éprouvée à la glace et au feu, passée à la baïonnette et à la lance, il n'avait fallu que le soubresaut d'une de ces grenouilles des ruisseaux de Paris qu'on nomme : *Gamins.*

Renaud répondit à ma pensée. Il pencha sa joue sur le traversin, et, me serrant la main :

— Nous étions en guerre, me dit-il ; il n'est pas plus assassin que je ne le fus à Reims, moi. Quand j'ai tué l'enfant russe, j'étais peut-être aussi un assassin ?—Dans la grande guerre d'Espagne, les hommes qui poignardaient nos sentinelles ne se croyaient pas des assassins, et, étant en guerre, ils ne l'étaient peut-être pas. Les catholiques et les huguenots s'assassinaient-ils ou non ?—De combien d'assassinats se compose une grande bataille? Voilà un des points où notre raison se perd et ne sait que dire. C'est la guerre qui a tort et non pas nous. Je vous assure que ce petit bonhomme est fort doux et fort gentil, il lit et écrit déjà très-bien. C'est un enfant trouvé.—Il était apprenti menuisier. —Il n'a pas quitté ma chambre depuis quinze jours, et il m'aime beaucoup, ce pauvre garçon. Il annonce des dispositions pour le calcul ; on peut en faire quelque chose.

Comme il parlait plus péniblement et s'approchait de mon oreille, je me penchai, et il me donna un petit papier plié qu'il me pria de parcourir. J'entrevis un court testament par lequel il laissait une sorte de métairie misérable qu'il possédait, à la pauvre marchande qui l'avait recueilli,

et, après elle, à Jean, qu'elle devait faire élever, sous condition qu'il ne serait jamais militaire ; il stipulait la somme de son remplacement, et donnait ce petit bout de terre pour asile à ses quatre vieux grenadiers. Il chargeait de tout cela un notaire de sa province. Quand j'eus le papier dans les mains, il parut plus tranquille et prêt à s'assoupir. Puis il tressaillit, et, rouvrant les yeux, il me pria de prendre et de garder sa canne de jonc.—Ensuite il s'assoupit encore. Son vieux soldat secoua la tête et lui prit une main. Je pris l'autre, que je sentis glacée. Il dit qu'il avait froid aux pieds, et Jean coucha et appuya sa petite poitrine d'enfant sur le lit pour le réchauffer. Alors le capitaine Renaud commença à tâter ses draps avec les mains, disant qu'il ne les sentait plus, ce qui est un signe fatal. Sa voix était caverneuse. Il porta péniblement une main à son front, regarda Jean attentivement, et dit encore :

— C'est singulier !—Cet enfant-là ressemble à l'enfant russe! Ensuite il ferma les yeux, et, me serrant la main avec une présence d'esprit renaissante.

— Voyez-vous ! me dit-il, voilà le cerveau qui se prend, c'est la fin.

Son regard était différent et plus calme. Nous comprîmes cette lutte d'un esprit ferme qui se jugeait contre la douleur qui l'égarait, et ce spectacle, sur un grabat misérable, était pour moi plein d'une majesté solennelle. Il rougit de nouveau et dit très-haut :

— Ils avaient quatorze ans... —tous deux... —Qui sait si ce n'est pas cette jeune âme revenue dans cet autre corps pour se venger ?...

Ensuite il tressaillit, il pâlit, et me regarda tranquillement et avec attendrissement :

— Dites-moi !...ne pourriez-vous me fermer la bouche ? Je crains de parler...on s'affaiblit...Je ne voudrais plus parler...J'ai soif.

On lui donna quelques cuillerées, et il dit :

— J'ai fait mon devoir. Cette idée-là fait du bien.

Et il ajouta :

— Si le pays se trouve mieux de tout ce qui s'est fait, nous n'avons rien à dire ; mais vous verrez...

Ensuite il s'assoupit et dormit une demi-heure environ

Après ce temps, une femme vint à la porte timidement, et fit signe que le chirurgien était là ; je sortis sur la pointe du pied pour lui parler, et, comme j'entrais avec lui dans le petit jardin, m'étant arrêté auprès d'un puits pour l'interroger, nous entendîmes un grand cri. Nous courûmes et nous vîmes un drap sur la tête de cet honnête homme, qui n'était plus.

Écrit à Paris,
20 août 1835.

NOTES.

Page 1.

l. 8. *du 27 juillet* 1830. During the reign of Charles X. In consequence of some unpopular decrees—amongst others the suspension of the freedom of the press and the dissolution of the Parliament—a Revolution took place in Paris, July 27–29. On the 30th, Louis Philippe, Duke of Orleans, to whom the throne had been offered, began his reign, and a few days afterwards Charles X. crossed over to England. This Revolution was called *Les Trois Jours*.

Note (1) le vingt-sept juillet—a small j, and not *de juillet*. (2) 1830 = *mil huit cent trente* or *dix-huit cent trente*. Why not *cents*? See the rule, and cf. p. 14, l. 11.

l. 10. *tableaux que la destinée m'a jetés*. *jetés* is acc. masc. pl. agreeing with *que*, which is masc. pl. to agree with its antecedent *tableaux*. Note carefully these general rules for the Past Participle.

A. The past participle must agree in gender, number, and case with the *SUBJECT* when conjugated with *être*, *except in reflexive verbs*, as:

La ville sera pris*e*.	Ils sont arriv*és*.
The town will be taken.	They have arrived.

B. The past participle must agree in gender, number, and case with the *OBJECT* when conjugated with *avoir* [or in reflexive verbs with *être*, which is then used for *avoir*] IF THE OBJECT IS BOTH DIRECT (*that is in the accusative*) AND COMES BEFORE THE VERB, as:

Les lettres que j'ai écrit*es*.
The letters which I have written.

Que de peine vous vous êtes donn*ée*!
How much trouble you have given yourselves!

C. Under all other circumstances the past participle remains *uninflected*, as:

Elle a écr*it* ces lettres.

She has written these letters.

Ils se sont donn*é* trop de peine (the *direct* object being *trop de peine*, *se* the indirect).

They have taken too much trouble.

Elle s'est plu (not plu*e*, because *plaire* governs a dative).

She has pleased herself.

The above instance is therefore an example of Rule *B*.

l. 12. *ouragan*, 'hurricane'. Both words come from the Spanish 'huracan', which was originally a sea-term and was brought from the West Indies.

n'a pas plus...que n'en avait. The usual rule is that *ne* must be inserted after an affirmative comparative, as:

Il est plus sage que je NE *l'ai cru.*

But not if the comparative is negative, as:

Il n'est pas plus sage que je l'ai cru.

Here however the phrase may be regarded as in reality affirmative and so *ne* is inserted. It is = *Le calme de Paris avait autant de majesté qu'en avait celui de la mer.* So too *vous n'écrivez pas mieux que vous* NE *parlez*, because it = *vous écrivez aussi mal que vous parlez.* Compare p. 37, l. 2.

This is an idiomatic use of *en*, where it is not to be translated. Cf. p. 6, l. 12.

l. 13. *boulevards.* Cf. note on p. 5, l. 7.

l. 17. *éteintes.* See note on l. 10. Example of Rule *A*.

l. 20. *glissait*, 'whispered'.

à voix basse, 'in a low tone'. So *à haute voix*, 'aloud'.

l. 22. *des petites portes.* Not *de petites portes.* The rule is, when the adjective precedes the noun, *de* is used for *du*, *de la*, or *des;* but here *petite porte* is regarded as being one word. So *il a* DU *bon sens;* DES *bons mots;* DES *jeunes gens*, etc.

PAGE 2.

l. 4. *de distance en distance.* So *de temps en temps; de ville en ville, &c.*

l. 5. *l'on.* The *l'* is for *le*, the definite article. "It is *generally* used,

in preference to *on*, (1) after words ending in any other vowel than *e* mute; (2) after the words *et*, *si*, *où*, *qui*, *quoi*" (Eve and Baudiss).

l. 11. *injure*, 'insult'.

l. 14. *j'approchais de l'un*. Notice the gen. with words of nearness, approaching, &c., because though the English idiom is to say *A* is near TO *B* (placing ourselves at *A*), the French idiom is *A est près* DE *B*, placing themselves at *B*.

l. 16. *me demanda: me* is the dative. The French say, *demander une chose à quelqu'un*. Je le lui demandais, 'I asked him (for) it'.

l. 17. *éclairer*. Notice the infinitive used with verbs of seeing and hearing as a verbal substantive, where in English we use the present participle.

l. 20. *que faisaient*. Notice the order. *Que* though it precedes the verb must be the *object*. The subject is *des marchands*.

l. 32. *ils doivent placer*, 'they are (intended) to...', *not* 'they ought to...', which would be *ils devraient*.

PAGE 3.

l. 5. *lui tenait au cœur*, 'was dear to his heart'.

l. 7. *grenadiers*. Originally the picked men of a regiment; they carried hand-grenades; hence their name.

l. 16. *la Canne-de-Jonc*. A similar habit is related of General Gordon in China.

l. 20. *se prendre corps à corps*, 'fight hand to hand'.

l. 24. *se l'expliquer*. *Se* is of course the dat. 'to oneself'.

l. 29. *ne faisait que porter*, 'only carried', lit. 'did nothing but carry'. So *je ne fis que le lui dire*, 'I only told him so'. But *je ne fis que* DE *le lui dire*, 'I had just told him so'. Comp. *venir de*, note on p. 6, l. 14.

l. 31. *à la fois*, 'at one and the same time', 'at once'.

l. 32. *je n'estime pas*, 'I do not think it of consequence that...'

beaucoup. This use of *beaucoup* as a substantive is comparatively rare. Cf. however p. 46, l. 30.

PAGE 4.

l. 10. *les travaillaient sourdement*, 'harassed them secretly'.

l. 13. *voyait...cherchant*. Cf. note on p. 2, l. 17. The participle is used here because the thought is rather of *seeing the person* than of noticing the action.

l. 19. *en hommes.* *En* is used in the sense of *comme;*—so *parler en maître; punir en père.* Cf. p. 18, l. 32, and p. 34, l. 2.

l. 20. *les Caton et les Brutus,* 'men like Cato and Brutus'. *Cato* (B.C. 95–46): the devoted Republican who killed himself rather than see Caesar supreme after the battle of Thapsus. *Brutus* (B.C. 85–42): the principal of Caesar's murderers.

Notice *les* before the proper names, which are not really plurals.

tout...qu'ils étaient, 'although they did wear togas'. A toga was the principal outer garment worn by the Romans, and was originally worn only in Rome itself.

l. 27. *à toute force,* 'at all hazards'.

l. 35. *il me prit* LE *bras.* Notice, not *mon bras,* the dative of the personal pronoun with the definite article being used when speaking of parts of the body.

l. 37. *des Suisses.* The Swiss body-guard of the King. The guard was first formed by Charles VIII. (1483—1498) and called the Cent Suisses. Louis XIII. (1610—1643) formed another regiment called the Petits Suisses. Some of these were killed when the Bastille was taken on July 14, 1789: the rest fell when the mob attacked the Tuileries on Aug. 10, 1792, and are commemorated by Thorvaldsen's 'Lion of Lucerne'.

l. 38. *le feu de chaussée.* A military term for a manœuvre by which, as soon as the leading company or section has fired, it retires, and leaves the front clear for the company or section behind it to continue the fire.

l. 39. *depuis que je sers,* 'since I have been in the service'. Notice the present tense because the action is still going on, he is still in the service. Compare note on p. 33, l. 34.

PAGE 5.

l. 3. *peloton,* derived from the Italian *pilotta* and Latin *pila,* 'a ball', and means first 'a knot of men', so 'a squad'. The original is kept in the English 'platoon'.

qui vient de faire feu, 'which has just fired'. See note on p. 6, l. 14.

l. 5. *continuait* À *tracer.* Cf. in l. 9, *continua* DE *parler.* *Continuer à jouer* means 'to keep up the habit of playing'; *continuer de jouer* means 'to finish the game'.

l. 7. *boulevard.* Derived from the German *bollwerk,* our 'bulwark', and in a military sense the *glacis* of a fortress. In the time of Louis XIV. the Boulevards of Paris were simply the line of fortifications round the city: these planted with trees became a fashionable walk, and so

the word *boulevard* came afterwards to mean any walk or street planted with trees. (Brachet.)

l. 16. *hausse-col.* This was originally a sort of breastplate which covered the neck and shoulders of infantry officers: now it is a small piece of metal shaped like a crescent and worn just below the neck.

l. 20. *peut-être ne l'avez-vous plus.* An implied interrogation, 'Perhaps you have lost it?' Three constructions are possible with *peut-être*,

(1) This one, with inversion of the verb and subject.

(2) Vous ne l'avez peut-être pas.

(3) Peut-être *que* vous ne l'avez pas.

Other words that require inversion of the order are *à peine*, *encore*, *toujours*, *aussi* (so), *du moins*, *au moins*, *en vain*, *non-seulement*.

l. 25. *bonnet à poil*, 'bearskin cap'.

j'ai été. Just as in the English idiom we say 'I have *been* to', meaning 'I have *gone* to'.

l. 31. *lors de*, 'at the time of'. *Lors* was originally *l'ores* from Latin *hora*—the article having become 'agglutinated'. Similar instances are *lierre*, ivy, and *lendemain*, for *l'ierre* and *l'endemain*.

l. 34. *que vous reprochiez-vous?* Parse *que*.

l. 37. *voilà, qui est admirable!* *Qui* is here put for *ce qui*, which may be done (1) after *voici* or *voilà* as here, and (2) in expressions like *qui pis est*, 'what is worse'; *qui plus est*, 'what is more', &c.

PAGE 6.

l. 12. *il m'*EN *a coûté.* So *je sais ce qu'il* EN *coûte*, 'I know what it costs'. This use of *en* is idiomatic, and it cannot be translated. Cf. p. 1, l. 12.

l. 14. *vint lui demander*, 'came to ask him for'. *Demander* requires dat. of person and acc. of thing.

The uses of *venir* followed by an inf. are

(*a*) as here without a prep. *venir demander*, 'to come with the object of asking'.

(*b*) *venir de demander*, 'to have just asked'. So *il vient* DE *le lui demander*, 'he has just asked him for it'.

(*c*) *venir à demander*, 'to happen to ask' or 'to go so far as to ask'.

(*d*) *aller demander*, 'to be going to ask'. So *ils vont le lui demander*, 'they are going to ask him for it'.

l. 17. *de long en large*, lit. from length to width, 'up and down'.

l. 21. *revint à moi.* Notice, that with verbs of motion *à* represents *ad* and not the dative, and so the forms *à moi*, *à lui* &c. are used instead of the dative of the conjunctive pronouns.

il fait beau. So *faire froid*, *faire chaud*, &c.

l. 26. *n'importe!* For the omission of the pronoun compare *reste à savoir*, *quand bon vous semblera.*

l. 29. *rend...très-nettes.* 'To make', followed by an adj. in English, must be translated by *rendre* in French—not by *faire.*

l. 33. *ajuster*, 'aim at'.

PAGE 7.

l. 2. *Dieu merci!* This is an ellipse for *par le merci de Dieu.*

l. 26. *c'est un bonheur...que.* The *que* is idiomatic and not to be translated. It is common when a sentence begins, as this does, with *ce*, the intention being to emphasise the object or complement, as *c'est un grand trésor* QUE *la santé*, 'a great treasure indeed is health', instead of saying, *La santé est un grand trésor.*

l. 27. *comme Louis XIV.* In his advice on his death-bed to his great-grandson who succeeded him as Louis XV. 'Tâchez de conserver la paix avec vos voisins: j'ai trop aimé la guerre: ne m'imitez pas en cela' &c.

l. 31. *mon père, vieil officier.* Notice the omission of the article, because *vieil officier* is in apposition to *mon père*, and so is of the nature of an adjective qualifying it.

l. 33. *il lui prit fantaisie.* The *il* is impersonal, and the real subject is *fantaisie.* In English this use is almost confined to verbs of motion. Notice that in all these cases the verb being impersonal is always in the third singular, as *Il se trouva là de belles choses*, 'There were to be found there beautiful things'.

PAGE 8.

l. 7. *hors.* Notice this absolute use of *hors* meaning 'except'. So we find *Ils y sont tous allés, hors deux ou trois.* And, *Hors cela je suis de votre sentiment.*

la musique de Charles XII. Referring to Charles XII. of Sweden in his love of fighting (A. D. 1682—1718).

l. 10. *je lui battais des mains*, 'I clapped my hands at it'.

l. 17. *venait d'appareiller*, 'had just set sail'. For this use of

venir with a prep. see note on p. 6, l. 14. *Appareiller* means lit. 'to pair', 'to match'; from *pareil*, 'like', hence 'to arrange', 'put in complete order'.

le 30 *floréal an VI.* In Oct. 1793 the Government of France determined to have a new Calendar, which should date from the beginning of the Republic. Day I., Year I., was therefore Sept. 22 (le 1 vendémiaire), 1792. The year was divided into 12 months of 30 days each, with five odd days called 'Sansculottides', which were to be kept as festivals of Virtue, Genius, Work, Opinion, and Rewards. In leap-year the 6th 'Sansculottide' was to be celebrated in honour of the Revolution. Each month was divided into 3 decades (Décades); each day into 10 parts; each of which was again subdivided into 10 more, and so on. Each 10th day or Décadi was a day of rest. The months were called after the fruits seasonable at that time or their prevailing characteristics, and were:

Three Autumn Months	Vendémiaire (Vintage). Brumaire (Fog). Frimaire (Frost).
Three Winter Months	Nivôse (Snow). Pluviôse (Rain). Ventôse (Wind).
Three Spring Months	Germinal (Buds). Floréal (Flowers). Prairial (Meadows).
Three Summer Months	Messidor (Harvest). Thermidor (Heat). Fructidor (Fruits).

The days were named, according to their succession in the Décade, Primidi, Duodi, Tridi &c., and to each one was given the name of a plant, flower, vegetable, domestic animal, or farm implement.

Napoleon suppressed this Calendar on Sept. 9, 1805, and returned to the Gregorian one on Jan. 1st, 1806.

The 30th Floréal, year VI., was May 20, 1798.

l. 20. *je ne pus.* *Pas* may be omitted with *pouvoir*, *savoir*, *cesser*, *oser*, *bouger*, and *avoir garde.*

l. 29. *le mont Éryx.* A steep and isolated mountain in N. W. of Sicily. On its summit was a celebrated temple of Aphrodite (Venus) whence she is sometimes called Erycina.

l. 30. *Lilybée.* Lilybaeum—a town in the W. of Sicily founded by

the Carthaginians about B.C. 397, and their principal fortress. It had an excellent harbour.

l. 35. *à fleur de*, 'level with'.

l. 37. *fourmilière*, Lat. 'an ant-hill', so 'a swarm', der. from Latin *formicus*, the masc. form of *formica*.

l. 39. *français*. Notice that geographical adjectives are spelt with a small letter.

PAGE 9.

l. 2. *l'étendard de la religion*. Referring to the religious order of the Knights of St John. This, the oldest of the three great Knightly religious Orders of the Middle Ages (the other two being the Templars and the Teutonic Order), was founded by some merchants from Amalfi in Italy, who built a church and cloister (and afterwards a hospital), near the chapel dedicated to St John at Jerusalem, in A.D. 1070. In 1113 they received special recognition as a religious body from the Pope, and were divided into three classes,—Knights for military service, Priests for the service in the Church, and Brothers for tending the sick and guiding pilgrims. They were known by a white cross embroidered on a black cloak. At one time they were in possession of much land in various countries, and in consequence gradually lost more and more of their original intention. After having had their head-quarters in Cyprus and Rhodes they were granted a residence in Malta and Gozzo by the Emperor Charles V. (1530). Here they remained until their suppression by Napoleon at this time (1798).

l. 11. *Casa-Bianca*. Compare the well-known poem by Mrs Hemans, although not historically correct. See p. 11, l. 32–38.

l. 17. *tout d'un coup*, 'in a moment'. *Tout à coup*, 'suddenly'.

l. 24. *Vaubois* was left as Governor of Malta by Napoleon, Thiers says 'with a garrison of 3000 men'.

PAGE 10.

l. 16. *la conquête de l'Égypte*. Though Napoleon succeeded in conquering Egypt by the battle of the Pyramids on July 21, 1798, yet after his return to France in 1799 the French were unable to maintain their possession of the country and evacuated it in 1801, when it again became tributary to the Porte.

Marengo. Napoleon here won a decisive victory over the Austrians on June 14, 1800.

le 18 *brumaire*. This is the name given to the Coup d'État by

which Napoleon overthrew the Directory and made himself virtually supreme in France under the name of First Consul, Nov. 9, 1799.

l. 17. *l'Empire.* Napoleon was proclaimed Emperor of the French on May 18, 1804, and was crowned by the Pope on Dec. 2 of the same year.

l. 33. *le Culloden.* Called after the battle in which the Duke of Cumberland destroyed the last hope of the Stuarts (1746). The ship grounded on a shoal at the battle of the Nile while trying to 'cut out' the French.

l. 36. *que tu saches.* The subjunctive generally follows *il est* with an adjective. So *il est probable que cela t'inquiète*, on p. 11, l. 3.

PAGE 11.

l. 6. *qu'on* NE LE *pense.* The French idiom is to put in a *ne* (which is not translated in English) with a verb which depends on a comparative used affirmatively. So *il est maintenant plus sage qu'il* NE *l'était.* But if the sentence is negative the construction is as in English: thus, *il n'est pas plus sage qu'il l'était.* Notice this idiomatic use of *le* (indeclinable). It is a neutral pronoun, and is either left untranslated or rendered by 'so'. In l. 6 it represents the phrase *qu'il s'ouvre;* in the examples it represents the adjective *sage.* Compare note on p. 1, l. 12.

c'est de quoi je me suis souvent étonné, 'it is something at which I have often wondered'. So *il ne faut pas s'*EN *étonner*, 'you must not be surprised *at* it'.

l. 7. *qu'y faire?* lit. 'What is one to do in the matter?' 'How can you help it?'

l. 21. *passeurs d'eau*, 'ferrymen'.

l. 23. *qu'il en eût peur*, 'if he *had* been afraid of them'. Because the victory which Nelson won over him at the battle of the Nile shut up the French army in Egypt as well as destroying their fleet.

l. 28. *son*, 'bran'. 'From the Latin "summum", properly the top of the meal: then bran which is bolted to the surface after grinding'. (Brachet.)

l. 29. *banc de quart*, 'quarter-deck'.

l. 38. *s'éparpilla.* The verb meant originally 'to fly off like butterflies', then 'to scatter'.

PAGE 12.

l. 3. *s'il en fut*, 'if there ever was one'. Lit. 'if there was of them'.

l. 8. *défaite d'Aboukir.* What we call the battle of the Nile is

called the battle of Aboukir by the French. They won a victory by land near the same place over the Turks in the next year (1799).

l. 25. *un Séide*, 'a blind partisan'. The word is derived from Zeid, one of Mahomet's freedmen, and means originally a fanatical assassin. A list of similar words of historic origin may be found in Brachet's Dictionary § 33, note 1. Among them are *guillotine* and *macadam*, so called from the inventors; *cachemire*, 'cashmere', from the place where it was originally worn; *esclave*, 'a slave', properly a Slavonian reduced to slavery by Charles the Great; and, exactly parallel to Séide, the word 'assassin', called from the Scheik Haschischin, the Old Man of the Mountain, whose followers drank *haschisch*, a decoction of hemp, and then murdered their enemies.

se garantir du, 'keep clear of'.

l. 27. *c'est une chose*...QUE. Compare note on p. 7, l. 26.

l. 35. *quitte à rire*, 'even if he laughs at us afterwards'.

l. 37. *par trop charlatan*, 'too much of a quack'. Charlatan is a slang term introduced from the Italian. *Par* is used in this way with several adverbs and prepositions as *par conséquent*, *par ici*, *par dessus*.

PAGE 13.

l. 2. *baguette*, lit. 'wand', here with the idea of a street conjuror with his big drum and magic wand. This word is also of Italian origin.

l. 4. *si petit homme qu'il*... 'there is no one however small, whom it has not puffed up'.

l. 5. *qui crèvent*. Referring to the old fable of the frog and the ox.

l. 6. *n'en soit pas*, 'should not be of their number'.

l. 8. *ne t'y fie pas trop*, 'do not rely on him too much'. *y* is generally used only of things, except with the verbs *se fier*, *penser*, *songer*, *croire*, where it may refer to persons also, as here.

l. 9. *la manière* DONT, 'the manner in which'. So 'in this manner', DE *cette manière*.

l. 12. *au Caire*. Notice that the definite article occurs with the names of a few towns as here, *le Caire;* so *le Havre*, *la Haye*, *la Rochelle*, *la Mecque*.

l. 13. *membre de l'Institut*. The famous Institute of France founded in 1635 by Richelieu and consisting of 40 members known as '*les Quarante*'.

l. 15. *la colonne de Pompée*. Pompey's column has in reality no

connection with the Triumvir. It was set up in honour of the Emperor Diocletian by the Praetor Publius (probably to commemorate his siege and capture of Alexandria in A.D. 296), and is a gigantic monolith of red granite. Thiers tells us that Bonaparte had the names of the first 40 French soldiers who were killed in Egypt at the attack of Alexandria engraved upon it on this occasion.

l. 16. *l'aiguille de Cléopâtre.* There were originally two of these. This is the obelisk which still stands at Alexandria. The other, which lay prostrate close to it, was brought to England by Sir Erasmus Wilson and placed on the Thames embankment in 1878.

l. 17. *les troupes de la Haute-Égypte,* 'the troops in Upper Egypt', the rest being occupied elsewhere in subduing the country.

l. 18. *les pylônes,* a word derived from the Greek πυλών, 'a portal', 'big doorway'.

l. 20. *colosse de Memnon.* Known also as the vocal statue of Memnon from the sound it was said by the ancients to utter every morning at the rising of the sun; which is accounted for by some as being a natural phenomenon, by others as a trick of the priests.

l. 23. *l'état-major,* 'the staff'. *Les ordonnateurs.* The 'Commissary-generals'.

les savants. Bonaparte had brought with him to Egypt a number of scientific men to explore and report upon the country. The most famous of these were Monge, the first president of the Institute of Egypt, a mathematician; Berthollet, a chemist; Fourier, also a mathematician; and Lamy, a surgeon. A picture in the palace at Versailles shews them in the middle of a square during an attack of the Arabs.

l. 24. *les kiaya du pacha.* The supplement to the Dictionary of the Academy explained *kihaia* to mean the Turkish name given to the Lieutenant-General of the vizier. Translate: 'officers'.

l'émir. The Arab equivalent for 'prince'.

les membres du divan, 'the members of the Council'. The Divan is the name given to any consultative assembly in the East.

l. 25. *les agas.* Aga = Monsieur, the title given to Turkish military or court officials.

l. 27. *le bonnet de la liberté et le croissant.* The (red) cap of Liberty, and the Crescent.

l. 30. *la Table des Droits de l'Homme.* This was drawn up in 1789 by the Constituent Assembly. It declared (1) That all men are free and equal, (2) That all men have a right to resist oppression, (3) That all sovereignty has its origin in the people. It was passed on

the motion of Lafayette, who declared that they ought to follow the example of America.

l. 32. *pastèques*, a kind of water-melon.

l. 37. *Menou*, one of Napoleon's generals, and after Kléber's death governor of Egypt. He had become a convert to Mahomedanism, had married a Turkish wife and called himself Abdallah, i.e. 'servant of God'. But this was not till some time after the banquet here spoken of.

l. 39. *une des siennes*, 'play us one of his tricks'. A noun such as *fredaines*, 'freaks', or *folies*, 'pranks', must be understood.

PAGE 14.

l. 10. *saccadée*, 'jerky'.

l. 11. *l'an trois cent.* Although no other number follows, *cent* is without an *s*, because the rule that *vingt* and *cent* take an *s* when multiplied by another number if no other number follows them, does not apply when speaking of dates, pages, numbers, &c.

l. 17. *fût-ce*, 'even though he were'...

l. 23. *en* 1804. Bonaparte was proclaimed Emperor on May 18, 1804.

l. 31. *la plus grande chose qui fût.* Subjunctive dependent on the superlative preceding, because *in the speaker's* (former) *opinion* it was the greatest honour in the world. If as a fact it had been, we should have the indicative. So with *le premier*, *le dernier*, *le seul*, &c.

PAGE 15.

l. 4. *leur a fait river.* When *faire* is followed by a transitive infinitive it governs the dative: when by an intransitive one, the accusative, as *je* LES *ai fait revenir*, 'I have made them return'. The same is the case with *laisser*, cf. p. 16, l. 11, and *voir*, cf. p. 41, l. 20.

l. 21. *portant son arme*, 'shouldering his musket'.

PAGE 16.

l. 10. *laissions...aux hommes.* Cf. note on p. 15, l. 4.

l. 15. *l'aigle qui m'avait enlevé.* Referring to the story of Jupiter under the form of an eagle carrying off the boy Ganymede to be his cupbearer.

l. 24. *écuyer*, 'a squire', from Latin *scutarius*, one who carried the *scutum* or shield of his master.

PAGE 17.

l. 6. *plus qu'il ne le croyait.* See note on p. 11, l. 6.

l. 36. *il rencontra plus fort que lui*, 'he met more than his match'.

l. 40. *le Pape.* This was Pius VII., elected Pope in 1800. After Napoleon's coronation he quarrelled with him and in consequence, in 1809, lost the Papal States. He was kept in confinement first at Savona and then in the palace at Fontainebleau, where the rooms he occupied are shewn. In 1814 he returned to Rome and acted as a wise and tolerant ruler of the Papal States until his death in 1823.

PAGE 18.

l. 10. *placets.* From the Latin, lit. 'it pleases', so 'petitions'.

l. 19. *colère*, here an adjective.

l. 26. *toute grande*, 'however great'; *toute* is here an adj. used as an adverb. It is declined in this way before a fem. adj. which begins with a consonant or an aspirated *h*.

l. 30. *un point d'appui.* Compare the saying of Archimedes (the famous defender of Syracuse, and a great mathematician), 'Give me where to stand and I will move the world'. All depends on your fulcrum.

l. 32. *en cœur d'esclave.* Cf. note on p. 4, l. 19.

l. 36. *qu'ils s'étaient donné.* Explain why *donné* is not *donnés.* See note on p. 1, l. 10.

l. 39. *battaient* AUX CHAMPS, 'beat the salute'.

PAGE 19.

l. 12. *lit de parade*, 'state bed'.

l. 13. *balustrade de prince.* Seems to mean 'a solid foot' such as one sees in state apartments.

l. 39. *camail.* Originally a coat of mail covering the head and shoulders, *cap mail;* now a clerical vestment: here trans. 'cape'.

PAGE 20.

l. 4. *l'autre Italien.* Napoleon was a Corsican by birth.

l. 11. *goutteux*, from Latin *gutta*, 'a drop'. The English word

'gout' comes from the old belief that these pains in the joints are caused by drops of humour, which swell the limbs. (Brachet.)

l. 16. *Polichinelle*, 'Punch', a word of Neapolitan origin.

l. 21. *effilé*, 'thin', properly of linen with the threads picked out.

l. 27. *il lui tardait*, 'he was longing'... *tarder* is here used impersonally.

l. 29. *esprit fort*, 'freethinker'.

l. 30. *idéologues*, 'ideologists', i.e. a man whose actions are guided entirely by his feelings; not by intellect or principle. 'He himself (Napoleon) was among the completest ideologists, at least ideopraxists: in the idea he lived, moved, and fought'. Carlyle in *Sartor Resartus* (chap. viii.).

PAGE 21.

l. 9. *à la dérobée*, sc. *porte*, 'at the private door'. So it comes to mean 'stealthily'.

l. 10. *figure*, 'face'.

l. 16. *concordat*. The Pope had consented to a Concordat or reconciliation with Napoleon in 1801, by which he regained the Papal States that Pius VI. had lost in 1798, when the French took him prisoner and carried him away to Valence. The result to France was the destruction of its Free Church and the rise of Ultramontanism which asserts the claim of the Pope to have the right of interference in the home affairs of other countries.

l. 32. *se mit à*, 'began to'...

l. 39. *le conclave de Venise*. Pius VII. was elected Pope at Venice in A.D. 1800.

PAGE 22.

l. 6. *hôte*, here 'guest', from Latin *hospitem—hosp'tem—hostem—hoste*, so *hôte*, the circumflex representing the loss of the *s* as in *êtes*—O. Fr. *estes* (*estis*); *île*, Prov. *isla* from *insula*, &c.

l. 15. *moi*. Used for emphasis and contrast to the Pope. '*I* have never had time'.

l. 17. *Voltaire*. The famous French poet and historian (1694–1778). His writings, with those of Rousseau, Diderot, and Montesquieu, conduced much to the French Revolution of 1789.

entamés, lit. 'to make the first cut into', so 'to attack', here used figuratively, in sense of 'bespattering, injuring reputation'.

l. 18. *un vieil oratorien défroqué*. A member of the congregation

of the Oratory who has been unfrocked. The members of the Oratory were enemies of the Jesuits, to whom Voltaire had belonged before he unfrocked himself.

l. 19. *allez.* Cf. note on p. 60, l. 15.

l. 20. *bien des choses.* But *beaucoup* DE *choses.* All adverbs of quantity except *bien* in the sense of *beaucoup* require the simple genitive.

l. 22. *j'ai beau chercher. Avoir beau* means 'to be in vain', so here 'I look in vain for a reason'. So *il avait beau parler*, 'it was no use his talking', &c.

l. 24. *siéger*, 'to have your seat'.

l. 29. *qu'on ne croit.* Cp. note on p. 11, l. 6.

l. 33. *Constantin.* Constantine the Great, A.D. 274–337, Emperor of Rome. He made Christianity the state religion and changed the seat of the Empire to Byzantium (Constantinople). The Council of Nicaea was held in his reign A.D. 325.

l. 34. *Charlemagne.* King of France and Roman Emperor (A.D. 747—814), one of the greatest of mediaeval sovereigns in peace as well as in war.

PAGE 23.

l. 5. *commediante.* An Italian word. French *comédien.*

l. 22. *vous n'y êtes pas.* As a schoolboy would say, 'you're out of it!' So *j'y suis*, 'I have it', 'I understand'.

l. 28. *Signor Chiaramonti.* Pius VII. was Count Chiaramonti before his election to the Papacy.

l. 30. *rirait au nez*, 'laugh in your face'.

l. 31. *si je ne gardais.* The *pas* is omitted as in the case of *pouvoir*, *savoir*, *oser*, *cesser*, &c.

l. 34. *vous prenez vite pied*, 'you soon get a footing'.

l. 35. *comme Louis XIV.* See Voltaire's *Louis XIV.* chap. 35, near end. Referring to his revocation of the Edict of Nantes, by which Henri IV. had granted religious liberty to the Protestants in 1598. Louis XIV. revoked it 1685.

l. 38. *pipe*, the word means properly to whistle, then to imitate birds in order to catch them. So to cheat or deceive. It comes from the Latin *pipare*, 'to cry out', 'to play on a pipe'. (Brachet.)

l. 39. *Midi*, 'the South', because at *noon* (*midi*) the sun is due south. It is compounded of *mi* (medius) and *di* (dies).

l. 40. *marionnettes*, 'puppets'. The origin of the word is inter-

esting. It is really for *mariolette*, the diminutive of *mariole*, found in mediaeval French documents in the sense of 'puppet, doll', originally little figures of the Virgin Mary, whence the diminutive *mariole*. See Brachet, s. v.

PAGE 24.

l. 2. *l'esprit*, 'wit', 'sense'.

l. 10. *comme Charles XII.* Voltaire relates that Charles XII. King of Sweden, in 1711, enraged at finding a peace concluded without his knowledge between the Turks and the Russians, and getting no satisfaction from the Grand Vizier except a taunt to mind his own business, tore the robes of the Turk with his spur. The account is however not well authenticated. See Voltaire's *Charles XII.* livre v., at end.

l. 23. *Sèvres.* The famous china manufactory: on the Seine about 4 miles from Paris.

le château Saint-Ange. The castle of Saint Angelo at Rome.

l. 24. *le Capitole.* The stronghold of ancient Rome, now one of its most famous ruins.

les chenets, 'dogs', 'andirons', so called because it had a dog's head on it. *Chenet* in old French was *chiennet*, and in Provence was called *un chenet cafuec* = *chien de feu*, a dog which guards the fire. Compare the use of the German *Feuerbock*. (Brachet.)

l. 32. *ce Protée*, 'this Proteus'. Proteus was famous for being able to assume any new shape at will, and so became a proverbial name for fickleness.

l. 33. *au réveil*, 'when he woke up again'.

PAGE 25.

l. 6. *s'ennuyer. Ennui* and the verb *s'ennuyer* are derived from the Latin *in odio*, as found in the phrase *in odio habui*, 'I was sick and tired of'.

l. 16. *que je serais. Que* is used for *quand*, *quand même*, *lorsque*, *si*, *depuis que*, *pendant que* to connect adverbial clauses with principal sentences, e.g. *à peine fut-il sorti* QUE *mon père arriva*, 'he had scarcely gone out when my father arrived'.

l. 23. *je n'entends rien*, 'I know nothing about'...

l. 28. *de mon vivant*, 'during my lifetime'; *vivant* is here a subst. = *vie*.

l. 29. *je m'entends à cela. S'entendre à quelque chose* = 'to be skilled in something'. So here, 'I am good at that'.

l. 30. *je fais mon Iliade en action*, '*deeds* are my Iliad' rather than the theories of the philosopher, or the verses of the poet. The *Iliad* of Homer describes the siege of Ilium (Troy) by the Greeks, and, dating probably from the ninth century before Christ, is the first, if not the greatest, instance of epic poetry.

l. 35. *dialogues de Sainte-Hélène.* Napoleon wrote his memoirs while in confinement at St Helena. He died there in May 1821.

PAGE 26.

l. 1. *il débita ceci*, 'he spoke as follows'. *Débiter* means lit. 'to sell by retail'.

l. 6. *des désespérés*, 'desperate characters'.

l. 13. *grand'faim.* In old French grammar, (which was nothing but a continuation of Latin grammar,) adjectives which had only one termination for the masc. and fem. in Latin had only one in French also. So they said *une gran*D (Lat. grandis) *femme*, *une âme mort*EL (mortalis). The expressions *grand'faim*, *grand'mère* etc. are really relics of this older form, but the 17th century grammarians, in their ignorance, declared that the *e* was elided for the sake of euphony and noted it by the apostrophe. See Brachet's *Hist. G.* p. 113.

à Toulon. Where Napoleon first distinguished himself. It was being besieged by the English. Napoleon was then only a lieutenant in the artillery, but he saw and pointed out the importance of a certain fort and the result of his advice was the raising of the siege.

l. 16. *placé*, 'arranged for'. Cf. *placer de l'argent*, 'to invest money'.

l. 17. *Joséphine.* Her marriage was much opposed by her friends, who looked on Bonaparte as an adventurer. He divorced her for purely selfish reasons in 1809.

l. 18. *à la barbe de*, 'under the nose of'.

l. 32. *Jean-Jacques.* Jean-Jacques Rousseau, the famous French writer, born in 1712 at Geneva, died near Paris in 1778.

l. 36. *je suis ouvrier en batailles.* Cp. Carlyle, *Sartor Resartus*, chap. viii.: "The man (Napoleon) preached, through the cannon's throat, that great doctrine '*La carrière ouverte aux talents*' the tools to him that can handle them."

PAGE 27.

l. 21. *toute-puissante.* For *toute*, see note on p. 18, l. 26.

l. 27. *noirceurs de roué*, 'black villainies'. *Un roué*, means lit. 'one broken on the wheel', and was the name given by Philip the Regent during the minority of Louis XV. to his companions in debauchery.

l. 34. *avoir le dernier*, 'have the last word'.

PAGE 28.

l. 18. *désormais.* From the old French *dès ore mais* and Latin *de ex hora magis*, 'from this hour forward'—'dating from this present hour'.

l. 22. *j'estime.* Notice that the verb must be in the pres. subj. because dependent on *la seule*. Cf. note on p. 37, l. 11.

l. 23. *de mon devoir*, 'part of my duty'.

l. 31. *le camp de Boulogne.* It was at this time that Napoleon planned an invasion of England and even went so far as to have a medal struck with the words 'Frappée à Londres'! His project was ruined by Nelson's victory at Trafalgar.

PAGE 29.

l. 5. *aveugle.* From Lat. *ab-oculus*—a word found in Petronius (about A.D. 60). *aboculo librum legere*, 'to read a book with eyes shut'. This was contracted to *abōclus:* then *b=v* as in *avoir* from *habere;* *ō=eu* as in *horam*, *heure;* and *cl=gl* as *église* from *ecclesia.* So we have *abōclus*, *avōclus*, *aveuclus*, *aveuglus*, *aveugle.*

l. 10. *plutôt.* Distinguish carefully between *plutôt*, 'rather', an adverb, and *plus tôt*, 'sooner', the comparative of the adj. *tôt.*

l. 35. *toujours annoncée.* But it never came, for it was Villeneuve's fleet for which Napoleon was waiting, and its destruction at Trafalgar prevented its arrival. It is often forgotten that Trafalgar saved England, while Waterloo saved Europe.

l. 38. *la Légion d'honneur.* The only French Order. It was instituted by Napoleon, when Consul, by a decree on May 19, 1802, for the reward of civil and military service, and consists of knights, officers, commanders, grand officers, and grand crosses. The number of knights is limited to 30,270, of whom three-fifths are military members.

PAGE 30.

l. 5. *elle jouait à vide comme celle de Marly.* Referring to the great water machine constructed by a Dutchman for Louis XIV. to pump water from the Seine to the palace at Marly, a height of about 500 ft., but then disused. *Jouer à vide* means 'to be out of order'. *qu'il avait fait jouer* in the line above means 'which he had set going'.

l. 7. *dont ils n'avaient pas la conscience,* 'about which they had no scruples'. *Avoir de la conscience—être homme de conscience* means 'to be conscientious'.

l. 10. *de temps à autre,* 'from time to time'. *De temps en temps* has the same meaning.

l. 13. *elle courait des bordées &c.,* 'she tacked about slow and stately, went and came, veered, stooped and rose again, looked at herself, passed on and stopped, played in the sun like a swan pluming itself'.

l. 18. *tout fiers,* 'quite proud', not 'all proud', which would be *tous* fiers.

l. 24. *la côte.* Distinguish carefully from *le côté,* 'side', which is from mediaeval Latin *costatum,* whereas *côte* is from Latin *costa,* meaning originally 'a rib', then 'slope of a hill', 'shore', 'coast'. A derivative from it is *cotelette,* 'a cutlet', lit. 'a little rib'.

l. 25. *plus* D'*une lieue.* Notice the *de,* not *plus qu'une lieue,* which would mean 'more than a mere league'. The rule is that *plus* and *moins* must be followed by *de* before an *object* or a *complement,* by *que* before the *subject* of an implied dependent clause: as *Il y avait plus* DE *six autres, qui étaient plus forts* QUE *deux comme moi* (*ne le sont*).

rendit pensifs. Cp. note on p. 6, l. 29. 'To make', followed by an adjective in English, must be translated by *rendre,* not *faire.*

l. 26. *fîmes force de nos...voiles,* 'we crowded all sail'.

l. 29. *faisant le manège,* as a horse makes figures of 8, etc., in a riding-school or circus; here 'manœuvring'.

l. 30. *changeant de main,* lit. 'changing hands'. So 'altering its course', 'sailing on a new tack'.

PAGE 31.

l. 4. *sur,* 'out of'. Cf. p. 40, l. 32, *sur tant.* Compare the use of ἐπί in Greek.

l. 11. *visitait,* 'was examining'. So *visite de douane,* 'custom-

house examination', *visite domiciliaire*, 'search of a house by the police'.

l. 16. *the Victory.* This was Nelson's flagship in the battle of Trafalgar, Oct. 21, 1805. Collingwood was in the Royal Sovereign.

l. 24. *qu'il ne s'en trouverait pas plus mal*, 'that he would not like it less'; lit. that he would find himself (be) worse from it.

assisté, 'been present at'. So *S. M. l'Empereur a assisté hier à la représentation de l'Opéra* means, 'His Majesty was present', not that he took part.

l. 30. *sans hésiter.* Remember that *en* is the only preposition which can be used with the present participle in French.

l. 38. *d'autant plus grande que*, 'all the greater because...'.

PAGE 32.

l. 1. *pour ne pas pleurer.* Notice that *ne* and *pas* both precede an infinitive as a rule, though *ne pleurer pas*, is sometimes found.

l. 8. *sans que l'on pût.* Notice the subjunctive after *sans que.* So in adverbial clauses introduced by *afin que*, *pour que*, &c., or their opposites, where a *purpose* is intended or a *result* expected.

l. 22. *en particulier*, 'in private'. So *une chambre particulière*, 'a private room'.

l. 27. *c'est à cela que*, 'it is due to this that', 'this is why'...

l. 28. *j'y pensais*, 'I thought of it'. N.B. *penser* and *songer* govern the *dative*, and except with *y* require, like verbs of motion (note on p. 6, l. 21), the disjunctive form of the personal pronoun.

PAGE 33.

l. 3. *que me donnait cette vue.* Be careful to remember that *que* must be the object, not the subject. For the order cf. above p. 2, l. 20.

l. 5. *supplice de Tantale*, 'a punishment like that of Tantalus', who was perpetually tormented by seeing food and drink just beyond his reach.

où is here used for *dans lequel* and is common when speaking of *things.*

l. 6. *devait*, was (likely) to. Cf. p. 2, l. 32.

l. 18. *vêtu* DE, 'dressed *in*'. Notice the genitive in the French.

l. 20. *d'une façon.* So *de cette manière*, 'in this way', *la manière dont*, 'the manner *in* which', &c.

l. 28. *causer*, 'chat', from the Latin *causari*, 'to defend a cause', 'to discuss' so 'to talk'.

l. 34. *vous n'êtes...je le suis.* Note the present tenses because the captivity spoken of is still going on. The English idiom is alone in the use of the perfect tense in such phrases, e.g. 'I *have been* here a long while', j'y *suis* depuis longtemps: jamdudum ibi *sum;* ich *bin* schon lange hier. Cf. note on p. 4, l. 39.

PAGE 34.

l. 1. *je n'ai fait qu'entrevoir*, 'I have only had a glimpse of'... Cf. p. 3, l. 29.

l. 2. *en esclave*, 'like a slave', cf. note on p. 4, l. 19.

l. 5. *que d'avoir.* Cf. note on p. 7, l. 26.

l. 26. *on nous fait peu de p. Nous* is the dative according to the French idiom with words expressing 'taking away', where the English idiom requires a genitive.

l. 32. *si l'E. ne fait la paix.* Notice the omission of *pas*, which is not uncommon after *si* in short conditional sentences. So *vous y étiez, si je* NE *me trompe*, 'you were there, if I am not mistaken'.

j'en ai, lit. 'I have some', i.e. duty, service.

PAGE 35.

l. 2. *je crains que...ne soit.* After verbs and phrases of fearing, *craindre, avoir peur, trembler, frémir, être inquiet*, the verb in the dependent clause is, in strict analogy with Latin, preceded by:

ne to express that something *will occur*,
ne...pas ,, ,, ,, *will not occur*;

as:

Il craint que je NE *vienne*, 'he is afraid I am coming'. [*Timet ne veniam.*]

Il craint que je NE *vienne* PAS, 'he is afraid I am not coming'. [*Timet* (*ut*) *ne non veniam.*]

But when the principal sentence is negative the *ne* is not used as above, as:

Il NE *craint* PAS *que je vienne*, 'he is not afraid I am coming'.

Il NE *craint* PAS *que je* NE *vienne* PAS, 'he is not afraid I am not coming'.

To account for the use of the *ne* we must remember that, He fears I shall come = He hopes I shall *not* come = He fears *lest* I *may* come. [Fasnacht, in Macmillan's *Progressive French Course*, III.]

PAGE 36.

l. 4. *Régulus.* The Roman general who, having been taken prisoner in the First Punic War (B.C. 264–241), was sent by the Carthaginians to negotiate peace at Rome; but who, after persuading his countrymen to carry on the war, returned in spite of their entreaties to Carthage, 'because he had promised to do so', and there suffered a cruel death.

l. 28. *que je ne le suis.* See note on p. 11, l. 6.

l. 35. *il est juste que vous ayez.* Note the subjunctive after *il est* with an adjective. Cf. note on p. 10, l. 36.

l. 38. *que leur père.* Cf. note on p. 7, l. 28.

PAGE 37.

l. 2. *qu'il n'était.* Cf. note on p. 1, l. 12.

l. 11. *ait éprouvée.* The subjunctive dependent on *la première.* This is the case with all adjectives in the *superlative* or those conveying an idea of *exclusiveness* or *limitation*, le *premier*, le *dernier*, le *seul*, l'*unique*, le *principal*, etc., when the statement is one of *opinion.* If it is one of *fact*, the indicative is used.

l. 15. *de factice*, 'artificial'.

l. 26. *je pleurai de ce que.* With verbs of *emotion*, except those of *fearing*, we find *de ce que* with the ind. instead of *que* with the subj. So here, 'I cried for this that...' = I cried because....

l. 28. *revint à moi*, not *me revint*; verbs of motion require the *disjunctive* form of the personal pronoun, not the *conjunctive.* Cf. note on p. 6, l. 21.

l. 31. *une sentinelle.* Notice the gender. So *une recrue* 'a recruit'.

l. 37. *y résiste. Résister*, as in Latin *resisto*, always governs the dative.

quand vous craindrez. Notice the future with *quand*, expressing *probability*, 'when (as is *likely* to be the case) you are afraid of yielding'. If *lorsque* had been used instead of *quand* it would have meant 'when (as is *certain* to be the case)'...

PAGE 38.

l. 2. *non une parole d'honneur. Non* is used when the wish is to lay special stress on the negation of a certain word rather than on the whole sentence or idea generally.

l. 3. *sur ces derniers mots.* 'With these last words'—so *sur ce* 'with that', 'thereupon'.

l. 8. *comme*, 'as it were'.

l. 16. *à la longue*, 'in the long run', 'in time'. Cf. *à la française* 'in the French fashion', *à la légère* (*façon*) 'lightly' and even *à la Louis XV*, 'in the style of Louis XV'.

l. 31. *il en est ainsi de...* 'it is thus with'... The *en* is pleonastic. Cf. *en imposer à quelqu'un* 'to impose upon someone'. *en venir aux mains* 'to come to blows' etc.

PAGE 39.

l. 5. *de son corps*, 'of her body'.

l. 11. *aussi trouva-t-il.* For the inversion of verb and subject cf. note on p. 5, l. 20.

l. 23. *nous ne cessâmes.* Note omission of *pas.* With what other verbs? Cf. note on p. 6, l. 20.

l. 25. *Grotius.* The Dutch statesman (1583–1645) who wrote *De jure pacis et belli*, for a long time the standard work on international law. He was ambassador at the French court from 1635 to 1645.

l. 31. *une parole...fût.* The subjunctive dependent on *une.* Cf. note on p. 37, l. 11.

l. 40. *cale*, 'the hold' of the ship.

PAGE 40.

l. 13. *ses équipages*, 'his crews'.

l. 15. *pair*, from Latin *par*, meaning properly the chief vassals of a lord who have *equal* rights one with another.

l. 23. *Trafalgar.* Where Nelson defeated the French and Spanish combined fleets on Oct. 21, 1805, and saved England from Napoleon's threatened invasion.

de lui voir gagner. Cf. note on p. 41, l. 20, for the dat. of the pronoun with *voir.*

l. 32. *gémis de ce que.* For *de ce que* in place of *que* cf. note on p. 37, l. 26.

sur tant, 'out of so many', cf. p. 31, l. 4, *sur deux cents hommes.*

l. 33. *de me trouver. Me* is the dat. used to denote that he (the speaker) is (indirectly) interested in the action. This use is called the Ethic dative.

PAGE 41.

l. 15. *quel que soit.* Note carefully the uses of (1) *quelque*, (2) *quel que*, and (3) *quelque...qui* or *que.*

(1) *Quelque*, 'some', is an adj. and is therefore always one word and follows the usual rules as :

Il y a *quelques* années.
A few years ago.

(2) *Quel que*, *Quelle que*, 'whatever', is written in two words before the verb *être*; *quel* adj. agrees with the noun following *être* and *que* remains unchanged, as :

Quels que soient vos défauts.
Whatever your faults may be.

Quelles que soient les nouvelles.
Whatever the news may be.

(3) *Quelque*, 'whatever', is an indefinite adj. when followed by a relative sentence as :

Quelque chose *qui* puisse arriver.
Whatever thing may happen.

Quelques difficultés *que* vous ayez.
Whatever difficulties you may have.

N.B. (i) *Quelque* followed immediately by an adj., adverb, or past participle, is an adverb (and therefore of course cannot change). It means '*however*'.

Quelque grandes que soient vos difficultés.
However great your difficulties may be.

Quelque bien écrits que soient vos thèmes.
However well written your exercises may be.

(ii) *Quelque* followed by a numeral means '*about*' (and is also an adverb) as :

Quelque vingt ans après.
About (some) twenty years afterwards.

l. 16. *cette paix intérieure.* Cp. Wordsworth's lines in his *Ode to Duty*:

'Stern lawgiver! yet thou dost wear
The Godhead's most benignant grace;
Nor know we anything so fair
As is the smile upon thy face.

l. 20. *je lui vis écrire.* Notice the dat. of the pronoun—*voir* being used in the same way as *faire*, with a dat. when a transitive verb follows, and with an acc. when preceding an intransitive one. Cf. note on p. 15, l. 4 and p. 40, l. 23.

l. 32. *ce Montecuculli.* In 1675 Montecuculli was sent to oppose Turenne, who had been laying waste the Palatinate, on the Upper Rhine. Turenne was killed in a reconnaissance at Sasbach.

l. 33. *engager la partie*, 'enter upon the contest'.

l. 37. *les Rois du Midi.* The Kings of Spain and Naples.

PAGE 42.

l. 2. *j'en vins jusque-là*, 'I got as far as that'.

l. 4. *relâcher*, 'put into port'.

l. 17. *il ne se le ferait pas dire*, 'he would not let it be said to him twice'—he would not wait for a second invitation...

l. 18. *à en faire autant*, 'to do the same', lit. 'to do as much of it'.

l. 27. *plus de cinq.* For *plus* DE not *plus* QUE cf. note on p. 30, l. 25.

sabot, lit. 'a wooden shoe', here 'hulk'.

l. 32. *vin de Xérès*, our 'sherry'.

l. 36. *honnêtes contrebandiers.* Cf. *honnête fripon*, 'honest rogue'; *honnête usurier*, 'honest money-lender', &c.

l. 39. *force rasades.* *Force* is really a partitive noun, but is used without *de* in the sense of *beaucoup*.

PAGE 43.

l. 7. *lorsque...et que.* Note the *que* to avoid the repetition of *lorsque*.

l. 16. *devinait les lois.* A reference to the Code Napoléon, the name given to the Civil Law of France which was codified by an assembly of lawyers over whom Napoleon presided, and published in March 1804.

l. 34. *ce que...jamais*, 'what (i.e. how much) History could ever add to...'

PAGE 44.

l. 5. *j'en pris de l'humeur*, 'I lost my temper at it.'

l. 7. *nous y devions passer*, 'we were to pass a week there'. Notice the use of *devoir* (like *sollen* in German) in sense of 'to be to'.

huit jours. The use of *huit jours* to mean 'a week' is a relic of the old Latin use of counting both the day with which the reckoning begins and the one with which it ends. So we still speak of a *tertian* ague, i.e. one which comes every other day, or as the Romans called it every *third* day.

PAGE 45.

l. 22. *on* NE *vous arrêtât*. *Ne* because a fear is expressed. Cf. note on p. 35, l. 2.

l. 23. *vous étiez perdu*. Notice this use of the imperfect ind. when the action referred to, although it never actually took place, is regarded by the speaker as quite certain in result.

l. 37. *lord Mulgrave*. He succeeded Lord Harrowby as War Secretary in Pitt's second ministry which was formed in 1804; became afterwards Marquis of Normanby and was Lord Lieutenant of Ireland in 1835, during Lord Melbourne's ministry.

PAGE 46.

l. 5. *en est un assez grand*, lit. 'is of them one sufficiently great', i.e. 'among principles to which you can devote yourself the love of your country is...'

l. 15. *dogues d'Ossian*. Ossian was a Gaelic poet, according to tradition, son of King Fingal. His poems were published as 'translated into English by Macpherson' (1762—63), but doubt was thrown on their authenticity.

l. 30. *beaucoup*. For *beaucoup* used thus as a subst. cf. p. 3, l. 32.

l. 34. *donnât*. Why subj.? See note on p. 37, l. 11.

PAGE 47.

l. 8. *Westphalie*. The kingdom of Westphalia was formed in 1807, by a decree of Napoleon, of parts of Prussia, Hanover, Hesse, and Brunswick, and given to his youngest brother Jerome Bonaparte, who

took up his residence at Cassel, where he reigned till the advance of the Allies in Oct. 1813.

l. 9. *la confédération du Rhin.* This was a league inaugurated by Napoleon in 1806 ostensibly for the preservation of peace in South Germany. It was joined by a large number of German princes besides those mentioned here, so that in 1811 it reckoned among its members the rulers of more than 14 million people with an army nearly 120,000 men strong. Napoleon's disasters brought it to an end in 1813.

l. 11. *Murat.* Called *le beau sabreur*: Napoleon's great cavalry general: went with him to Egypt, and in 1804 became governor of Paris. Was rewarded in 1808 with the kingdom of Naples. After sharing in Napoleon's subsequent great battles he was shot in 1815, when landing in Calabria to reconquer his kingdom.

l. 13. *le Roi d'Espagne.* Joseph, brother of Napoleon, whom he made king of Spain in 1808. This caused the Peninsular War (1808—1814).

PAGE 48.

l. 6. *nulle part*, 'nowhere'. So *quelque part* 'somewhere'.

l. 11. *en haie*, 'in line'.

l. 15. *gré.* From Latin *gratum.* *Savoir gré* means 'to take kindly'. Translate, 'And they don't like you any the better for it.'

l. 29. *fanfarons de crimes.* The *mot célèbre* referred to was by Louis XIV. 'Savez-vous ce que c'est que mon neveu le duc d'Orléans? c'est un fanfaron de crimes' i.e. one who pretends to be worse than he really is.

l. 32. *dès*, 'from', 'to date from', from Latin *de ipso*, sc. *tempore.*

PAGE 49.

l. 11. *la Beauce.* Alfred de Vigny was born at Loches in this district, which no doubt accounts for the allusion here.

comme un chartreux, 'like a Carthusian monk'.

l. 14. *debout*, lit. 'on end', so 'upright'. *bout* is a verbal substantive from *bouter* and means properly that part of a body which pushes or touches first, *bouture*, 'a cutting', the piece one puts into the ground; *bouton*, 'that which pushes out', makes knobs on plants; thence by analogy pieces of wood or metal shaped like buds, so 'button .

l. 19. *bivouac.* A word introduced during the Thirty Years' War from the German *Beiwache.*

l. 25. *selon.* From Lat. *sublongum,* 'along of', which became *sullunc, sulunc, solonc, selonc, selon,* 'according to'.

l. 29. *je ne cessais.* For the omission of *pas* see note on p. 8, l. 20.

l. 30. *redoutant.* Notice *douter de quelque chose,* 'to have doubts about something'; *se douter de quelque chose,* 'to suspect something'; *redouter,* 'to dread'; *redoutable,* 'formidable'.

PAGE 50.

l. 2. *n'importe.* For the omission of *il* in phrases of this kind see note on p. 6, l. 26.

l. 7. *c'est égal,* 'that doesn't matter'; *ce m'est égal,* 'it is all one (the same) to me'.

l. 8. *dont je recule le récit,* 'the recital of which I shrink from'.

l. 14. *c'était en* 1814. The allied Russian and German armies took Paris after a severe engagement on March 30, 1814; and on April 2 Napoleon was deposed by a decree of the senate: on April 4 he abdicated at Fontainebleau: on May 4 he was exiled to Elba.

l. 19. *Macdonald.* One of Napoleon's generals.

l. 28. *un dur à cuire,* as we say, 'a tough morsel'.

l. 34. *formait les faisceaux,* 'were piling arms'; 'to unpile arms' is *rompre les faisceaux.*

l. 37. *coupée à pic,* 'perpendicular', lit. cut with a pick-axe.

PAGE 51.

l. 3. *occupe...pour le quart d'heure,* 'which gives the most anxiety for the moment'.

l. 5. *jouer un tour à,* 'play a trick on...'.

l. 6. *lapins.* Used as a slang word; meaning 'a resolute fellow'.

l. 20. *pas piquée des vers,* lit. 'not worm-eaten'. An expression used of a job which has proved tougher than was expected. So here, 'was an uncommonly tough job'.

l. 30. *se voit,* 'is seen'. Notice the French idiom, to use reflexive verbs where we use the passive voice in English.

autrement sombre, i.e. darker. For *faire sombre,* 'to be dark,' cf. p. 6, l. 21.

l. 33. *j'aie.* Subjunctive—why? see note on p. 14, l. 31.

PAGE 52.

l. 17. *assommait.* *Assommer* means properly 'to crush under a pack', from *somme*, 'a burden for a beast to carry'. (Low Latin *salma*, corruption of *sagma*, 'a pack-saddle', then the pack on the saddle.) Another derivative, *sommier*, means first 'a pack-horse', then 'a mattress', because it carries the sleeper. (Brachet.)

l. 34. *bouclés*, 'in ringlets'. *Boucle* in the Middle Ages had the double sense of 'a shield's boss' and 'a ring'; the last sense has alone survived, and is metaphorically developed in the *boucle de cheveux*, 'ringlets'.

PAGE 53.

l. 3. *se blottir.* Originally a term of falconry, used of the falcon when it gathers itself up to roost on its perch (*blot*). From this by a widening of signification it comes to mean 'to crouch' generally. Compare the same widening of meaning in *villa*, first 'a farmstead' or country-house, then 'a hamlet'; then *ville*, 'a town'; and *minare*, 'to guide a cart' or flock, which becomes *mener*, 'to lead' generally.

l. 23. *assassin.* For the origin of the word cf. note on p. 12, l. 25.

l. 24. *sacredié.* For *sacré Dieu!*

l. 39. *fourrier*, 'quartermaster-sergeant', from Latin *fodrarius*, 'one who has to look after forage'. The place where the *fourriers* lodged was called *fourrière*—a word applied later to 'the pound' in which strayed beasts are put.

PAGE 54.

l. 15. *quelque part*, cf. p. 48, l. 6.

PAGE 55.

l. 3. *au jour*, 'by daylight.'

l. 5. *l'était*, 'was taken'; *le* is equivalent to *pris* which is understood. For this idiomatic use of *le* to represent an adj., or a noun used as an adj., or a phrase, cf. note on p. 11, l. 6.

l. 15. *quelque...que ce fût.* For the uses of *quelque...que* see note on p. 41, l. 16.

PAGE 56.

l. 20. *Polybe.* Polybius, a Greek historian (B.C. 204—122). We possess the first five books, of the forty of which his *Universal History*

was composed, and important fragments of others. The History covered the years B.C. 220—146.

Turenne. A famous French general (1611—1675); fought in the Thirty Years' War; with the great Condé won many victories over the Germans and Spaniards; fell in a reconnaissance against Montecuculli. Cf. p. 41, l. 32.

l. 21. *Folard.* A French military writer (1669—1752).

Vauban. The famous French military engineer (1633—1707). He planned 33 fortresses and improved 300 others.

l. 35. *il nous est venu plusieurs.* For this impersonal use of the verb, where the real subject follows it, see note on p. 7, l. 33.

PAGE 57.

l. 20. *N'ont su ni...ni.* Notice the *ne*, according to the rule that with all negative words, such as *personne*, *rien*, *aucun*, *nul*, *ni* etc., *ne* must accompany the verb of the sentence in which they occur.

PAGE 58.

l. 17. *la Bastille.* The old state prison of Paris, corresponding to the Tower of London. It was destroyed in the first days of the Revolution of 1789.

l. 20. *pont d'Iéna.* So called after Napoleon's famous victory at Jena in October 1806 over the Prussians.

l. 21. *lui*, 'it', i.e. his company.

l. 27. *la contenance*, 'the bearing'.

l. 37. *faïence.* A word of historic origin. Pottery of glazed earth, first made at *Faenza.* Cf. note on p. 12, l. 25.

PAGE 59.

l. 3. *pistolet d'arçon*, 'horse-pistol'. *arçon* is lit. 'saddlebow', from Low Lat. *arcionem*, dim. of *arcus*, 'a bow'—the saddlebow being a piece of arched wood.

l. 6. *porta*, 'lodged'.

l. 25. *apportant leur journée*, 'bringing their day's wages'.

l. 28. *redoublement*, 'paroxysm'.

PAGE 60.

l. 6. *cachés.* Why not *caché?* See p. 1, l. 10.

l. 15. *allez.* Simply an interjection, 'I can tell you'.

PAGE 61.

l. 15. *passée à la baïonnette*, 'run through with the bayonet'. Cf. *passer au fil de l'épée.*

l. 17. *gamins.* A word of late introduction, probably having come in during the French wars in Germany in the 18th century from the German *gemein, gemeiner*, 'a common soldier'. Whence we find the use in the French army—*un caporal et quatre gamins.* (Brachet, s. v.)

l. 34. *il annonce des dispositions pour le calcul.* 'He shews promise in mathematics'.

l. 39. *métairie*, 'farm'. Land held on condition that the landlord should receive half the produce as rent.

l. 40. *l'avait recueilli*, 'had taken him in'.

PAGE 62.

l. 2. *la somme de son remplacement*, i.e. the money required to find a substitute for Jean (who was not to be a soldier), if he were drawn in the conscription.

l. 13. *tâter ses draps...ce qui est un signe fatal.* Cf. Shakespeare's *Henry V.*, Act ii., Sc. 3, l. 15, 'After I saw him (Falstaff) fumble with the sheets...I knew there was but one way'. And Lupton's *Book of Notable Things*, 'If the sicke pull straws or the clothes of his bedde—these are most certain signes of death'.

CAMBRIDGE: PRINTED BY C. J. CLAY, M.A. AND SONS, AT THE UNIVERSITY PRESS.

SOME PUBLICATIONS OF

THE CAMBRIDGE UNIVERSITY PRESS.

THE PITT PRESS SERIES.

I. GREEK.

Platonis Apologia Socratis. With Introduction, Notes and Appendices by J. ADAM, B.A., Fellow and Classical Lecturer of Emmanuel College. *Price 3s. 6d.*

Herodotus, Book VIII., Chaps. 1—90. Edited with Notes and Introduction by E. S. SHUCKBURGH, M.A. *Price 3s. 6d.*

Herodotus, Book IX., Chaps. 1—89. By the same Editor. *3s. 6d.*

Sophocles.—Oedipus Tyrannus. School Edition, with Introduction and Commentary by R. C. JEBB, Litt.D., LL.D. Professor of Greek in the University of Glasgow. *Price 4s. 6d.*

Xenophon—Anabasis. With Introduction, Map and English Notes, by A. PRETOR, M.A. Two vols. *Price 7s. 6d.*

—— —— **Books I. III. IV. and V.** By the same Editor. *Price 2s.* each. **Books II. VI. and VII.** *Price 2s. 6d.* each.

Xenophon—Cyropaedeia. Books I. II. With Introduction and Notes by Rev. H. A. HOLDEN, M.A., LL.D. 2 vols. *Price 6s.*

—— —— **Books III. IV. and V.** By the same Editor. *5s.*

Xenophon—Agesilaus. By H. HAILSTONE, M.A., late Scholar of Peterhouse, Cambridge. *Price 2s. 6d.*

Luciani Somnium Charon Piscator et De Luctu. By W. E. HEITLAND, M.A., Fellow of St John's College, Cambridge. *3s. 6d.*

Aristophanes—Ranae. By W. C. GREEN, M.A., late Assistant Master at Rugby School. *Price 3s. 6d.*

Aristophanes—Aves. By the same. New Edition. *3s. 6d.*

Aristophanes—Plutus. By the same Editor. *Price 3s. 6d.*

Euripides. Hercules Furens. With Introduction, Notes and Analysis. By A. GRAY, M.A., and J. T. HUTCHINSON, M.A. New Edition with additions. *Price 2s.*

Euripides. Heracleidæ. With Introduction and Critical Notes by E. A. BECK, M.A., Fellow of Trinity Hall. *Price 3s. 6d.*

Plutarch's Lives of the Gracchi. With Introduction, Notes and Lexicon by Rev. H. A. HOLDEN, M.A., LL.D. *Price 6s.*

London: Cambridge Warehouse, Ave Maria Lane.

5000
27/9/87

Plutarch's Life of Sulla. With Introduction, Notes, and Lexicon. By the Rev. H. A. HOLDEN, M.A., LL.D. *Price 6s.*

Plutarch's Life of Nicias. With Introduction and Notes by the same Editor. *Price 5s.*

II. LATIN.

P. Vergili Maronis Aeneidos Libri I.—XII. Edited with Notes by A. SIDGWICK, M.A. *Price 1s. 6d.* each.

P. Vergili Maronis Georgicon Libri I. II. By the same Editor. *Price 2s.* **Libri III. IV.** By the same Editor. *Price 2s.*

P. Vergili Maronis Bucolica. With Introduction and Notes by the same Editor. *Price 1s. 6d.*

Gai Iuli Caesaris de Bello Gallico Comment. I. II. III. With Maps and Notes by A. G. PESKETT, M.A. Fellow of Magdalene College, Cambridge. *Price 3s.*

—— **Comment. IV. V.,** and **Comment. VII.** *Price 2s.* each. **Comment. IV.** and **Comment. VIII.** *Price 1s. 6d.* each.

M. Tulli Ciceronis Oratio Philippica Secunda. With Introduction and Notes by A. G. PESKETT, M.A. *Price 3s. 6d.*

M. T. Ciceronis de Amicitia. Edited by J. S. REID, Litt. D., Fellow of Gonville and Caius College. Revised edition. *3s. 6d.*

M. T. Ciceronis de Senectute. By the same Editor. *3s. 6d.*

M. T. Ciceronis Oratio pro Archia Poeta. By the same Editor. Revised edition. *Price 2s.*

M. T. Ciceronis pro L. Cornelio Balbo Oratio. By the same Editor. *Price 1s. 6d.*

M. T. Ciceronis pro P. Cornelio Sulla Oratio. By the same Editor. *Price 3s. 6d.*

M. T. Ciceronis in Q. Caecilium Divinatio et in C. Verrem Actio. With Notes by W. E. HEITLAND, M.A., and H. COWIE, M.A., Fellows of St John's College, Cambridge. *Price 3s.*

M. T. Ciceronis in Gaium Verrem Actio Prima. With Notes by H. COWIE, M.A., Fellow of St John's Coll. *Price 1s. 6d.*

M. T. Ciceronis Oratio pro L. Murena, with English Introduction and Notes. By W. E. HEITLAND, M.A. *Price 3s.*

M. T. Ciceronis Oratio pro Tito Annio Milone, with English Notes, &c., by JOHN SMYTH PURTON, B.D. *Price 2s. 6d.*

M. T. Ciceronis pro Cn. Plancio Oratio, by H. A. HOLDEN, LL.D. Second Edition. *Price 4s. 6d.*

M. T. Ciceronis Somnium Scipionis. With Introduction and Notes. Edited by W. D. PEARMAN, M.A. *Price 2s.*

London: Cambridge Warehouse, Ave Maria Lane.

Quintus Curtius. A Portion of the History (Alexander in India). By W. E. HEITLAND, M.A. and T. E. RAVEN, B.A. With Two Maps. *Price 3s. 6d.*

M. Annaei Lucani Pharsaliae Liber Primus, with English Introduction and Notes by W. E. HEITLAND, M.A., and C. E. HASKINS, M.A., Fellows of St John's Coll., Cambridge. *1s. 6d.*

P. Ovidii Nasonis Fastorum Liber VI. With Notes by A. SIDGWICK, M.A., Tutor of Corpus Christi Coll., Oxford. *1s. 6d.*

Beda's Ecclesiastical History, Books III., IV. Edited, with a life, Notes, Glossary, Onomasticon and Index, by J. E. B. MAYOR, M.A., and J. R. LUMBY, D.D. Revised Edition. *7s. 6d.*

III. FRENCH.

La Canne de Jonc. By A. DE VIGNY. Edited with Notes by Rev. H. A. BULL, M.A., late Master at Wellington College. *Price 2s.*

Bataille de Dames. By SCRIBE and LEGOUVÉ. Edited by Rev. H. A. BULL, M.A. *Price 2s.*

Jeanne D'Arc. By A. DE LAMARTINE. Edited with a Map and Notes Historical and Philological, and a Vocabulary, by Rev. A. C. CLAPIN, M.A., St John's College, Cambridge. *Price 2s.*

Le Bourgeois Gentilhomme, Comédie-Ballet en Cinq Actes. Par J.-B. Poquelin de Molière (1670). By the same Editor. *1s. 6d.*

Le École des Femmes. MOLIÈRE. With Introduction and Notes by GEORGE SAINTSBURY, M.A. [*In the Press.*

La Picciola. By X. B. SAINTINE. The Text, with Introduction, Notes and Map. By Rev. A. C. CLAPIN, M.A. *Price 2s.*

La Guerre. By MM. ERCKMANN-CHATRIAN. With Map, Introduction and Commentary by the same Editor. *Price 3s.*

Le Directoire. (Considérations sur la Révolution Française. Troisième et quatrième parties.) Revised and enlarged. With Notes by G. MASSON, B.A. and G. W. PROTHERO, M.A. *Price 2s.*

Lettres sur l'histoire de France (XIII—XXIV). Par AUGUSTIN THIERRY. By GUSTAVE MASSON, B.A. and G. W. PROTHERO, M.A. *Price 2s. 6d.*

Dix Années d'Exil. Livre II. Chapitres 1—8. Par MADAME LA BARONNE DE STAËL-HOLSTEIN. By G. MASSON, B.A. and G. W. PROTHERO, M.A. New Edition, enlarged. *Price 2s.*

Histoire du Siècle de Louis XIV. par Voltaire. Chaps. I.—XIII. Edited with Notes by GUSTAVE MASSON, B.A. and G. W. PROTHERO, M.A. *Price 2s. 6d.*

—— Part II. Chaps. XIV.—XXIV. By the same. With Three Maps. *Price 2s. 6d.*

—— Part III. Chaps. XXV. to end. By the same. *2s. 6d.*

London: Cambridge Warehouse, Ave Maria Lane.

Lazare Hoche—Par ÉMILE DE BONNECHOSE. With Three Maps, Introduction and Commentary, by C. COLBECK, M.A. *2s.*

Le Verre D'Eau. A Comedy, by SCRIBE. Edited by C. COLBECK, M.A. *Price 2s.*

M. Daru, par M. C. A. SAINTE-BEUVE (Causeries du Lundi, Vol. IX.). By G. MASSON, B.A. Univ. Gallic. *Price 2s.*

La Suite du Menteur. A Comedy by P. CORNEILLE. With Notes Philological and Historical, by the same. *Price 2s.*

La Jeune Sibérienne. Le Lépreux de la Cité D'Aoste. Tales by COUNT XAVIER DE MAISTRE. By the same. *Price 2s.*

Fredégonde et Brunehaut. A Tragedy in Five Acts, by N. LEMERCIER. By GUSTAVE MASSON, B.A. *Price 2s.*

Le Vieux Célibataire. A Comedy, by COLLIN D'HARLEVILLE. With Notes, by the same. *Price 2s.*

La Métromanie. A Comedy, by PIRON, with Notes, by the same. *Price 2s.*

Lascaris ou Les Grecs du XVE Siècle, Nouvelle Historique, par A. F. VILLEMAIN. By the same. *Price 2s.*

IV. GERMAN.

Selected Fables. Lessing and Gellert. Edited with Notes by KARL HERMANN BREUL, M.A., Lecturer in German at the University of Cambridge. *Price 3s.*

Zopf und Schwert. Lustspiel in fünf Aufzügen von KARL GUTZKOW. By H. J. WOLSTENHOLME, B.A (Lond.). *Price 3s. 6d.*

Die Karavane, von WILHELM HAUFF. Edited with Notes by A. SCHLOTTMANN, PH. D. *Price 3s. 6d.*

Hauff, Das Wirthshaus im Spessart. By A. SCHLOTTMANN, Ph.D., late Assistant Master at Uppingham School. *Price 3s. 6d.*

Culturgeschichtliche Novellen, von W. H. RIEHL. Edited by H. J. WOLSTENHOLME, B.A. (Lond.). *Price 4s. 6d.*

Uhland. Ernst. Herzog von Schwaben. With Introduction and Notes. By the same Editor. *Price 3s. 6d.*

Goethe's Knabenjahre. (1749—1759.) **Goethe's Boyhood.** Arranged and Annotated by W. WAGNER, Ph. D. *Price 2s.*

Goethe's Hermann and Dorothea. By W. WAGNER, Ph. D. Revised edition by J. W. CARTMELL. *Price 3s. 6d.*

Der Oberhof. A Tale of Westphalian Life, by KARL IMMERMANN. By WILHELM WAGNER, Ph.D. *Price 3s.*

Der erste Kreuzzug (1095—1099) nach FRIEDRICH VON RAUMER. THE FIRST CRUSADE. By W. WAGNER, Ph. D. *Price 2s.*

Mendelssohn's Letters. Selections from. Edited by JAMES SIME. [*In the Press.*

London: Cambridge Warehouse, Ave Maria Lane.

A Book of German Dactylic Poetry. Arranged and Annotated by WILHELM WAGNER, Ph.D. *Price 3s.*

A Book of Ballads on German History. Arranged and Annotated by WILHELM WAGNER, PH. D. *Price 2s.*

Der Staat Friedrichs des Grossen. By G. FREYTAG. With Notes. By WILHELM WAGNER, PH. D. *Price 2s.*

Das Jahr 1813 (THE YEAR 1813), by F. KOHLRAUSCH. With English Notes by the same Editor. *Price 2s.*

V. ENGLISH.

Theory and Practice of Teaching. By the Rev. E. THRING, M.A., Head Master of Uppingham School. New edition. *4s. 6d.*

The Teaching of Modern Languages in Theory and Practice. By C. COLBECK, M.A. *Price 2s.*

John Amos Comenius, Bishop of the Moravians. His Life and Educational Works, by S. S. LAURIE, A.M., F.R.S.E. New Edition, Revised. *Price 3s. 6d.*

Outlines of the Philosophy of Aristotle. Compiled by EDWIN WALLACE, M.A., LL.D. Third Edition, Enlarged. *4s. 6d.*

The Two Noble Kinsmen, edited with Introduction and Notes by the Rev. Professor SKEAT, Litt.D. *Price 3s. 6d.*

Bacon's History of the Reign of King Henry VII. With Notes by the Rev. Professor LUMBY, D.D. *Price 3s.*

Sir Thomas More's Utopia. With Notes by the Rev. Professor LUMBY, D.D. *Price 3s. 6d.*

More's History of King Richard III. Edited with Notes, Glossary, Index of Names. By J. RAWSON LUMBY, D.D. *3s. 6d.*

Cowley's Essays. With Introduction and Notes, by the Rev. Professor LUMBY, D.D. *Price 4s.*

Locke on Education. With Introduction and Notes by the Rev. R. H. QUICK, M.A. *Price 3s. 6d.*

A Sketch of Ancient Philosophy from Thales to Cicero, by JOSEPH B. MAYOR, M.A. *Price 3s. 6d.*

Three Lectures on the Practice of Education. Delivered under the direction of the Teachers' Training Syndicate. *Price 2s.*

General aims of the Teacher, and Form Management. Two Lectures delivered in the University of Cambridge in the Lent Term, 1883, by F. W. FARRAR, D.D. and R. B. POOLE, B.D. *Price 1s. 6d.*

Milton's Tractate on Education. A facsimile reprint from the Edition of 1673. Edited, with Introduction and Notes, by OSCAR BROWNING, M.A. *Price 2s.*

Other Volumes are in preparation.

London: Cambridge Warehouse, Ave Maria Lane.

The Cambridge Bible for Schools and Colleges.

GENERAL EDITOR: J. J. S. PEROWNE, D.D., DEAN OF PETERBOROUGH.

"It is difficult to commend too highly this excellent series, the volumes of which are now becoming numerous."—*Guardian.*

"The modesty of the general title of this series has, we believe, led many to misunderstand its character and underrate its value. The books are well suited for study in the upper forms of our best schools, but not the less are they adapted to the wants of all Bible students who are not specialists. We doubt, indeed, whether any of the numerous popular commentaries recently issued in this country will be found more serviceable for general use."—*Academy.*

"Of great value. The whole series of comments for schools is highly esteemed by students capable of forming a judgment. The books are scholarly without being pretentious: information is so given as to be easily understood."—*Sword and Trowel.*

Now Ready. Cloth, Extra Fcap. 8vo.

Book of Joshua. By Rev. G. F. MACLEAR, D.D. With Maps. 2*s.* 6*d.*

Book of Judges. By Rev. J. J. LIAS, M.A. 3*s.* 6*d.*

First Book of Samuel. By Rev. Prof. KIRKPATRICK, M.A. With Map. 3*s.* 6*d.*

Second Book of Samuel. By Rev. Prof. KIRKPATRICK, M.A. With 2 Maps. 3*s.* 6*d.*

First Book of Kings. By Rev. Prof. LUMBY, D.D. 3*s.* 6*d.*

Second Book of Kings. By Prof. LUMBY, D.D. 3*s.* 6*d.*

Book of Job. By Rev. A. B. DAVIDSON, D.D. 5*s.*

Book of Ecclesiastes. By Very Rev. E. H. PLUMPTRE, D.D., Dean of Wells. 5*s.*

Book of Jeremiah. By Rev. A. W. STREANE, M.A. 4*s.* 6*d.*

Book of Hosea. By Rev. T. K. CHEYNE, M.A., D.D. 3*s.*

Books of Obadiah and Jonah. By Arch. PEROWNE. 2*s.* 6*d.*

Book of Micah. Rev. T. K. CHEYNE, M.A., D.D. 1*s.* 6*d.*

Books of Haggai and Zechariah. By Arch. PEROWNE. 3*s.*

London: Cambridge Warehouse, Ave Maria Lane.

Gospel according to St Matthew. By Rev. A. CARR, M.A. With 2 Maps. *2s. 6d.*

Gospel according to St Mark. By Rev. G. F. MACLEAR, D.D. With 4 Maps. *2s. 6d.*

Gospel according to St Luke. By Archdeacon FARRAR. With 4 Maps. *4s. 6d.*

Gospel according to St John. By Rev. A. PLUMMER, M.A., D.D. With 4 Maps. *4s. 6d.*

Acts of the Apostles. By Rev. Professor LUMBY, D.D. With 4 Maps. *4s. 6d.*

Epistle to the Romans. Rev. H. C. G. MOULE, M.A. *3s. 6d.*

First Corinthians. By Rev. J. J. LIAS, M.A. With Map. *2s.*

Second Corinthians. By Rev. J. J. LIAS, M.A. With Map. *2s.*

Epistle to the Ephesians. By Rev. H. C. G. MOULE, M.A. *2s. 6d.*

Epistle to the Hebrews. By Arch. FARRAR, D.D. *3s. 6d.*

General Epistle of St James. By Very Rev. E. H. PLUMPTRE, D.D. *1s. 6d.*

Epistles of St Peter and St Jude. By Very Rev. E. H. PLUMPTRE, D.D. *2s. 6d.*

Epistles of St John. By Rev. A. PLUMMER, M.A., D.D. *3s. 6d.*

Preparing.

Book of Genesis. By Very Rev. the Dean of Peterborough.

Books of Exodus, Numbers and Deuteronomy. By Rev. C. D. GINSBURG, LL.D.

Book of Psalms. By Rev. Prof. KIRKPATRICK, M.A.

Book of Isaiah. By W. ROBERTSON SMITH, M.A.

Book of Ezekiel. By Rev. A. B. DAVIDSON, D.D.

Epistle to the Galatians. By Rev. E. H. PEROWNE, D.D.

Epistles to the Philippians, Colossians and Philemon. By Rev. H. C. G. MOULE, M.A.

Epistles to the Thessalonians. By Rev. W. F. MOULTON, D.D.

Book of Revelation. By Rev. W. H. SIMCOX, M.A.

London: Cambridge Warehouse, Ave Maria Lane.

The Cambridge Greek Testament for Schools and Colleges,

with a Revised Text, based on the most recent critical authorities, and English Notes, prepared under the direction of the General Editor,

J. J. S. PEROWNE, D.D., DEAN OF PETERBOROUGH.

Gospel according to St Matthew. By Rev. A. CARR, M.A. With 4 Maps. 4*s.* 6*d.*

Gospel according to St Mark. By Rev. G. F. MACLEAR, D.D. With 3 Maps. 4*s.* 6*d.*

Gospel according to St Luke. By Archdeacon FARRAR. With 4 Maps. 6*s.*

Gospel according to St John. By Rev. A. PLUMMER, M.A. With 4 Maps. 6*s.*

Acts of the Apostles. By Rev. Professor LUMBY, D.D. With 4 Maps. 6*s.*

First Epistle to the Corinthians. By Rev. J. J. LIAS, M.A. 3*s.*

Epistle to the Hebrews. By Archdeacon FARRAR, D.D. [*In the Press.*

Epistle of St James. By Very Rev. E. H. PLUMPTRE, D.D. [*Preparing.*

Epistles of St John. By Rev. A. PLUMMER, M.A., D.D. 4*s.*

London: C. J. CLAY AND SONS,
CAMBRIDGE WAREHOUSE, AVE MARIA LANE.
Glasgow: 263, ARGYLE STREET.
Cambridge: DEIGHTON, BELL AND CO.
Leipzig: F. A. BROCKHAUS.

CAMBRIDGE: PRINTED BY C. J. CLAY, M.A. & SONS, AT THE UNIVERSITY PRESS.

LF
V688c

6286

Author Vigny, Alfred de

Title La Femme de Jone

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 12 13 02 07 013 0